THE
UNIVERSITY
OF CHICAGO
LIBRARY

Nos Missionnaires d'Extrême-Orient

Tous droits de reproduction et de traduction réservés pour tous pays y compris la Hollande, la Suède, la Norvège et le Danemark.

Copyright by S. M. E.
128, rue du Bac, PARIS (7e)

Dédié

aux Aspirants

des

Missions-Étrangères de Paris

Ite et vos.....

NOS MISSIONNAIRES D'EXTRÊME-ORIENT

UNE VISITE

aux Évêques et Prêtres

de la Société des

Missions-Étrangères de Paris

par

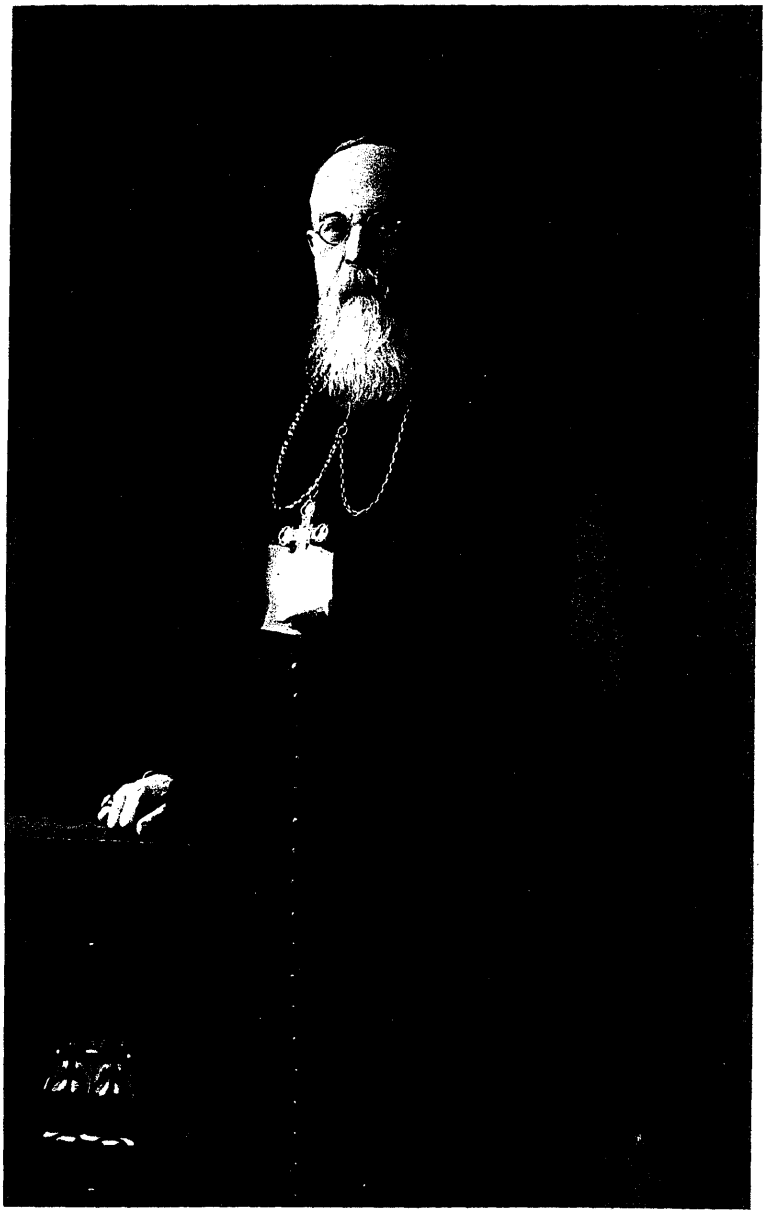
Mgr de GUÉBRIANT

Archevêque de Marcianopolis

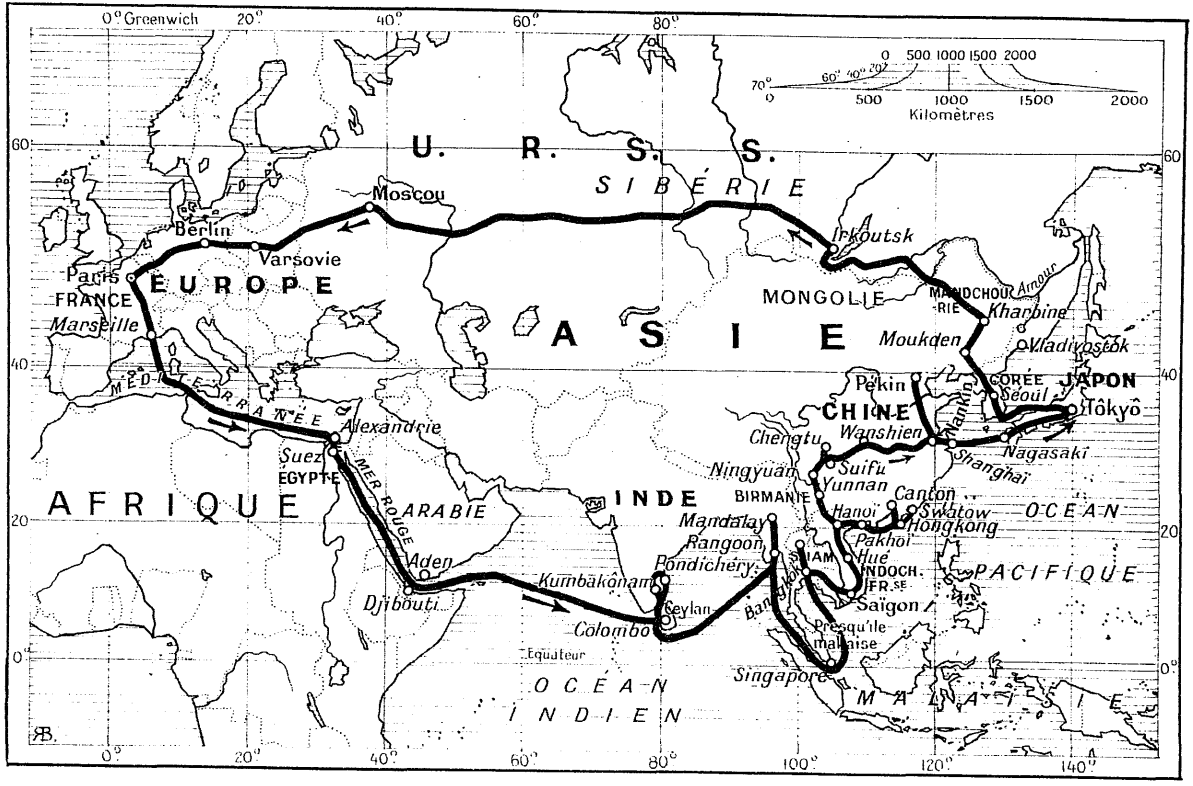
Supérieur Général

BV 3150
.G9

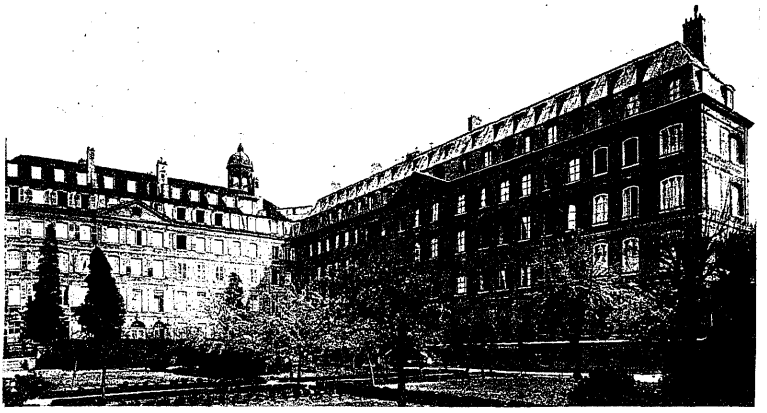
INT/FORD



Mgr de GUÉBRIANT, Archevêque de Marcianopolis
Supérieur général de la Société des Missions-Étrangères de Paris



0° Greenwich
20°
40°
60°
80°
100°
120°
140°
0 500 1000 1500 2000
Kilomètres
U. R. S. S.
SIBÉRIE
Moscou
Berlin
Varsovie
Paris
FRANCE
Marseille
EUROPE
MÉDITERRANÉE
Alexandrie
Suez
ÉGYPTE
MER ROUGE
ARABIE
Aden
Djibouti
AFRIQUE
Irkoutsk
MONGOLIE
MANDCHOURIE
Amour
Kharbine
Moukden
Vladivostok
ASIE
Pékin
CHINE
Nankin
CORÉE
Séoul
JAPON
Tôkyô
Nagasaki
Shanghaï
Wanshien
Chengtu
Suifu
Ningyuan
Yunnan
BIRMANIE
Canton
Swatow
Hongkong
Hanoï
Pakhoï
Hué
INDOCH. FR.SE
Saïgon
Presqu'île malaise
Singapore
Mandalay
Rangoon
Pondichéry
Kumbakônam
Ceylan
Colombo
INDE
Equateur
OCÉAN INDIEN
OCÉAN PACIFIQUE
MALAISIE



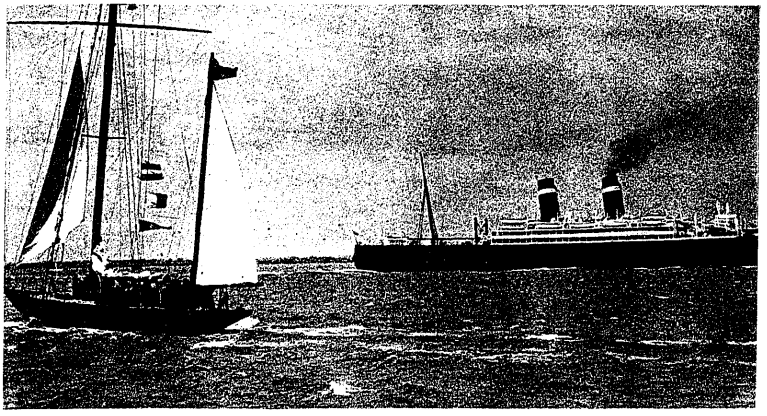
Séminaire de la rue du Bac

BIEN CHERS ASPIRANTS MISSIONNAIRES,

Je sais de quelle filiale pensée vous m'avez suivi au cours de la longue tournée que j'entreprenais il y a dix-huit mois pour visiter nos missionnaires au champ lointain de leur apostolat. A mon retour, huit mois plus tard, j'avais commencé à vous raconter mon voyage. Mais les vacances se sont ouvertes presque aussitôt, et maintenant où trouver place pour un pareil récit dans les entretiens spirituels que je vous dois tout le long de l'année ?

Il n'y a qu'un moyen : c'est de mettre sur le papier ce que je vous aurais dit de vive voix.... A cause de mon affection pour vous, mais non sans appréhension, j'entreprends cette tâche. Dieu daigne la conduire à bonne fin !

MARSEILLE. — Le Port et N.-D. de la Garde



En pleine mer

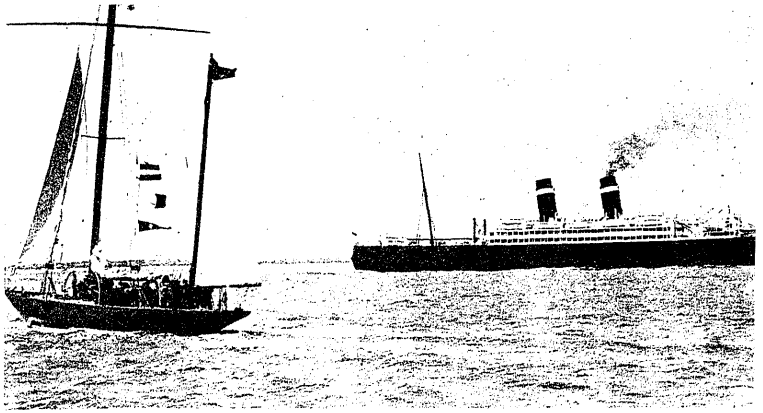
Le Départ

C'est le mercredi 7 octobre 1931 que je vous quittais, discrètement conduit jusqu'à la grille par un ou deux d'entre vous. Quarante-six ans plus tôt, jour pour jour, le mercredi 7 octobre 1885, jeune missionnaire destiné à la Mission du Setchoan Méridional, j'avais franchi à la même heure le même seuil, pour me rendre à la même gare, bien convaincu que c'était pour la dernière fois.

Moins de 48 heures après, le «Félix-Roussel» des Messageries Maritimes, m'emmenait vers l'Extrême-Orient. Ce que je faisais était-il bien raisonnable ? A 71 ans ? — Pourquoi pas, dès lors que c'était selon l'ordre de la Providence ? Jeune ou vieux : *Qui sequitur me non ambulat in tenebris.*

Notre-Dame de la Garde sait de quel cœur je vous recommandais à elle en passant sous son rocher et, plus loin encore, en saluant une dernière fois sa douce image disparaissant sous l'horizon.

MARSEILLE. — Le Port et N.-D. de la Garde



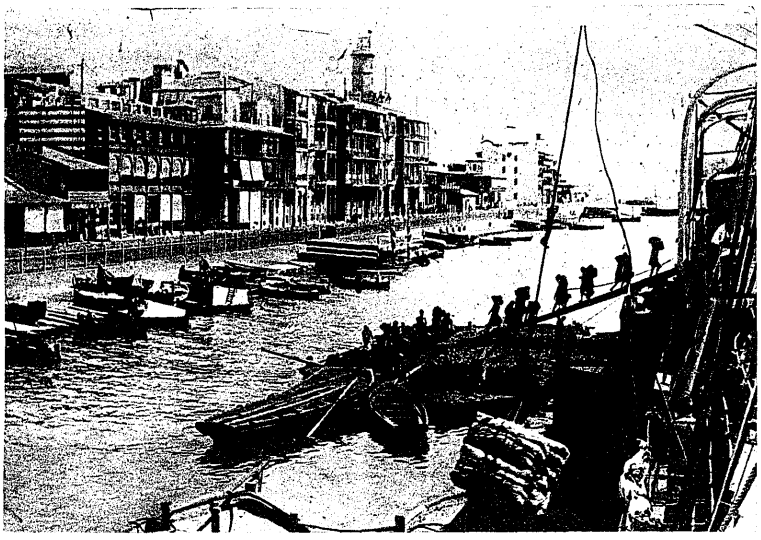
En pleine mer

Le Départ

C'est le mercredi 7 octobre 1931 que je vous quittais, discrètement conduit jusqu'à la grille par un ou deux d'entre vous. Quarante-six ans plus tôt, jour pour jour, le mercredi 7 octobre 1885, jeune missionnaire destiné à la Mission du Setchoan Méridional, j'avais franchi à la même heure le même seuil, pour me rendre à la même gare, bien convaincu que c'était pour la dernière fois.

Moins de 48 heures après, le «Félix-Roussel» des Messageries Maritimes, m'emmenait vers l'Extrême-Orient. Ce que je faisais était-il bien raisonnable ? A 71 ans ? — Pourquoi pas, dès lors que c'était selon l'ordre de la Providence ? Jeune ou vieux : *Qui sequitur me non ambulat in tenebris.*

Notre-Dame de la Garde sait de quel cœur je vous recommandais à elle en passant sous son rocher et, plus loin encore, en saluant une dernière fois sa douce image disparaissant sous l'horizon.



Port-Saïd

La Traversée

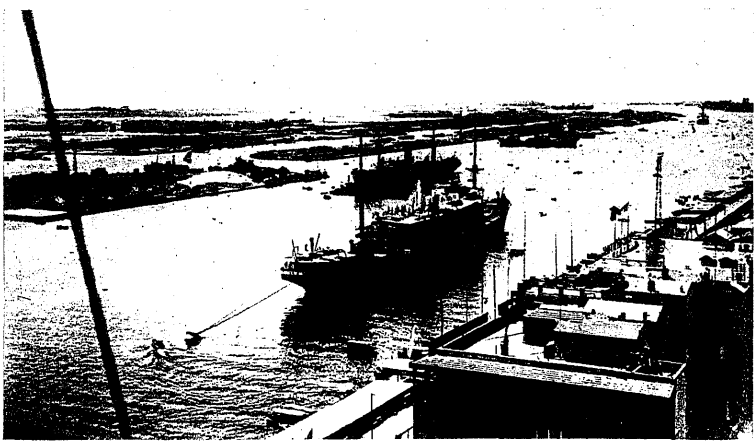
J'avais, en la personne du P. Cussac, missionnaire de Pondichéry rentrant dans sa mission, le plus dévoué des compagnons. Chaque matin de 6 h. à 7 h. nous nous servions la messe l'un à l'autre dans ma cabine. Pas une seule fois nous ne l'avons manquée. *Faites ceci en mémoire de moi*. En vérité nous le faisons. C'était, selon la différence des méridiens, tantôt l'heure où vous faisiez votre méditation matinale, tantôt celle où vous reposiez encore ; mais toujours ma pensée vous cherchait à Paris ou à Bièvres, toujours ma bénédiction vous poursuivait.

Le 14 octobre, notre messe à peine finie, nous étions à Port-Saïd pour quelques heures. Un évêque franciscain montait à bord. Il avait la bonté de venir me chercher. C'était Mgr Hiral, Vicaire Apostolique du Canal de Suez. Je l'avais connu à Paris, provincial des Franciscains. Ce sont de bons moments, ceux

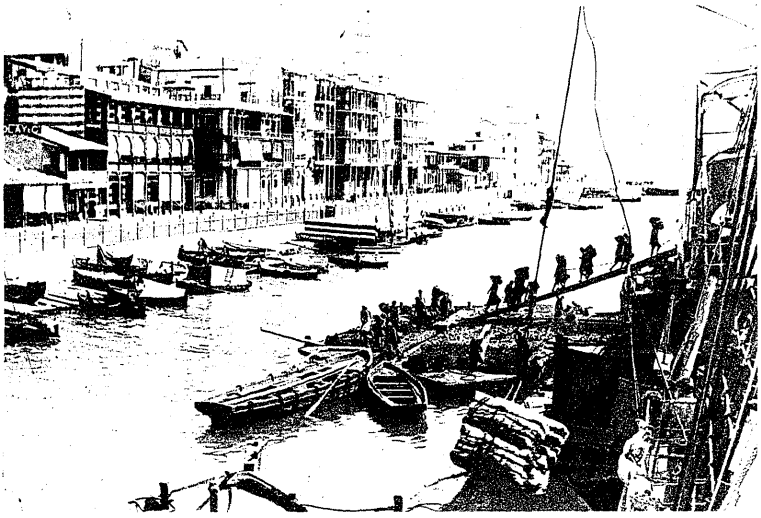
que le missionnaire en voyage passe sous le toit ami d'un autre missionnaire. On se comprend si bien, on se rend si pleinement compte des raisons que l'on a de se vouloir du bien, de s'estimer, de s'entr'aider ! Les fils de saint François ont vraiment les missions les plus dures, les plus ingrates. Passe encore le Canal de Suez, où il y a de forts noyaux catholiques, où la France, représentée surtout par la Compagnie du Canal, joue un rôle moral digne de son passé, où les Grecs, les Levantins, les Coptes, donnent une certaine prise à l'action du prêtre. Mais Aden ! Mais Djibouti !...

Pauvres terres maudites, celles qu'on entrevoit par moments en descendant la mer Rouge. Et pourtant la péninsule sinaïtique, le désert égyptien, qui fut jadis peuplé de saints ermites, même l'Ethiopie, même çà et là l'Arabie, ont eu leur place dans les desseins de Dieu, mais le souffle de l'hérésie et du schisme y a passé et de ce christianisme abâtardi l'Islam a eu raison.

Djibouti le 10e jour. Je garde le souvenir édifié du P. Alphonse, O. F. M., seul prêtre de toute la « Préfecture », provisoirement sans Préfet. — «Où donc vous confessez-vous, mon Père ? » — « A bord des navires en escale, me fut-il



Port-Saïd



Port-Saïd

La Traversée

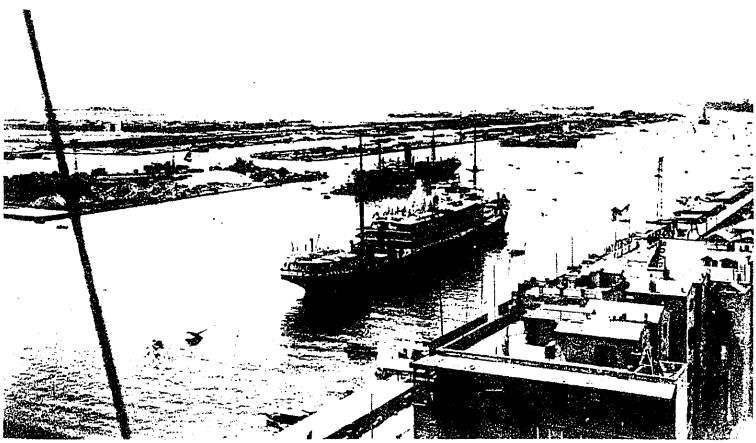
J'avais, en la personne du P. Cussac, missionnaire de Pondichéry rentrant dans sa mission, le plus dévoué des compagnons. Chaque matin de 6 h. à 7 h. nous nous servions la messe l'un à l'autre dans ma cabine. Pas une seule fois nous ne l'avons manquée. *Faites ceci en mémoire de moi.* En vérité nous le faisons. C'était, selon la différence des méridiens, tantôt l'heure où vous faisiez votre méditation matinale, tantôt celle où vous reposiez encore ; mais toujours ma pensée vous cherchait à Paris ou à Bièvres, toujours ma bénédiction vous poursuivait.

Le 14 octobre, notre messe à peine finie, nous étions à Port-Saïd pour quelques heures. Un évêque franciscain montait à bord. Il avait la bonté de venir me chercher. C'était Mgr Hiral, Vicaire Apostolique du Canal de Suez. Je l'avais connu à Paris, provincial des Franciscains. Ce sont de bons moments, ceux

que le missionnaire en voyage passe sous le toit ami d'un autre missionnaire. On se comprend si bien, on se rend si pleinement compte des raisons que l'on a de se vouloir du bien, de s'estimer, de s'entr'aider ! Les fils de saint François ont vraiment les missions les plus dures, les plus ingrates. Passe encore le Canal de Suez, où il y a de forts noyaux catholiques, où la France, représentée surtout par la Compagnie du Canal, joue un rôle moral digne de son passé, où les Grecs, les Levantins, les Coptes, donnent une certaine prise à l'action du prêtre. Mais Aden ! Mais Djibouti !...

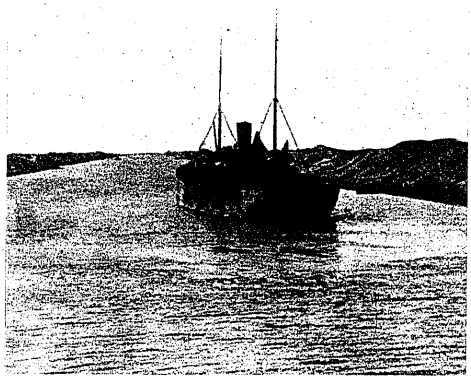
Pauvres terres maudites, celles qu'on entrevoit par moments en descendant la mer Rouge. Et pourtant la péninsule sinaïtique, le désert égyptien, qui fut jadis peuplé de saints ermites, même l'Ethiopie, même çà et là l'Arabie, ont eu leur place dans les desseins de Dieu, mais le souffle de l'hérésie et du schisme y a passé et de ce christianisme abâtardi l'Islam a eu raison.

Djibouti le 10e jour. Je garde le souvenir édifié du P. Alphonse, O. F. M., seul prêtre de toute la « Préfecture », provisoirement sans Préfet. — «Où donc vous confessez-vous, mon Père ? » — « A bord des navires en escale, me fut-il



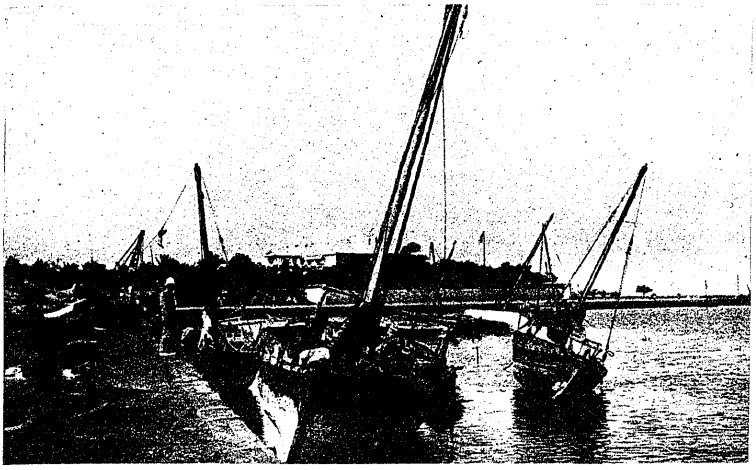
Port-Saïd

répondu : il y a si souvent des prêtres parmi les passagers». Je ne puis qu'admirer. Les anciens ermites ont de magnifiques continuateurs... Et je pensais à part moi au prétendu isolement si reproché aux missionnaires des Missions-Étrangères ! Mais que Dieu bénisse ce saint homme qui, sous un climat terrible, « tient le coup » pour l'honneur de l'Église catholique. Il m'avoua qu'il avait réussi, au prix d'incroyables efforts, à constituer et à grouper cinq bonnes familles catholiques Somalis, mais il me croyait certainement incapable d'apprécier ce résultat à sa valeur. Or en cela il se trompait. Ce qu'il a fait est presque un miracle. J'étais ému quand, après une curieuse promenade qu'il me fit faire sur la route d'Abyssinie, je lui serrai une fois encore la main au moment de me rembarquer.



Le Canal de Suez

Puis ce fut le golfe d'Aden, aussi chaud, mais moins étouffant que la mer Rouge, et, au cap Guardafui, adieu au continent noir. J'aurais voulu un peu plus loin apercevoir l'île de Socotora pour y saluer la mémoire de deux héroïque pionniers des Missions-Étrangères. Nous ne la vîmes pas elle-même, mais seulement, et d'assez près, une de ses dépendances, Abd-el-Kuri. Pour retrouver les vestiges du christianisme que saint François-Xavier avait un instant ranimés chez les Socotorins, les PP. Dupuy et Querville se dévouèrent de 1755 à 1760. Terrible entreprise dans ce pays tombé sous le joug des mahométans ! Étroitement surveillés, ils ne purent passer

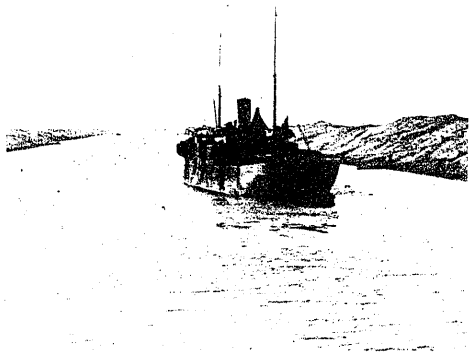


Quais de Djibouti

que quelques semaines dans l'île, en furent chassés, y revinrent et, en y abordant, furent massacrés. Le monde catholique les a oubliés, mais les confrères des Missions-Étrangères, qui passent si souvent dans les parages de Socotora, saluent leur martyre et prient pour que leur sang devienne une semence de chrétiens sur cette terre abandonnée.

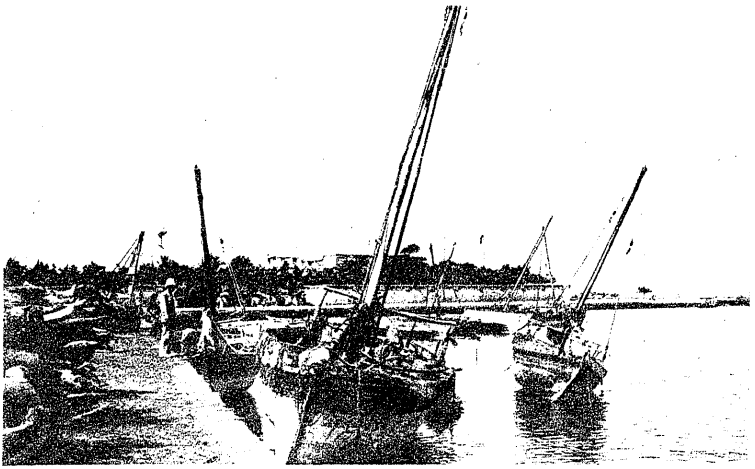
Socotora dépassée, nous étions en pleine mer des Indes. Sans diminuer, la chaleur devenait plus humide. « On sent Colombo » disaient les initiés. J'admirais les Petites-Sœurs des Pauvres, assez nombreuses à bord, qui, la figure étroitement serrée dans leur coiffe, supportaient sans se plaindre cette température d'étuve. Mais la fin de la traversée approchait et le 26 octobre au lever du jour le *Félix Roussel* mouillait dans le port de Colombo. Plusieurs Pères Oblats étaient venus obligeamment me chercher avec une embarcation, amenant avec eux deux Petits-Frères de Marie, parmi lesquels j'eus le vif plaisir de reconnaître le Fr. Pascal, jadis directeur à Canton du Collège du Sacré-Cœur. J'éprouvais ainsi l'avant-goût de toutes les «revoyances» qui devaient, tout le long du voyage, me causer de si douces joies.

répondu : il y a si souvent des prêtres parmi les passagers». Je ne puis qu'admirer. Les anciens ermites ont de magnifiques continuateurs... Et je pensais à part moi au prétendu isolement si reproché aux missionnaires des Missions-Étrangères ! Mais que Dieu bénisse ce saint homme qui, sous un climat terrible, « tient le coup » pour l'honneur de l'Église catholique. Il m'avoua qu'il avait réussi, au prix d'incroyables efforts, à constituer et à grouper cinq bonnes familles catholiques Somalis, mais il me croyait certainement incapable d'apprécier ce résultat à sa valeur. Or en cela il se trompait. Ce qu'il a fait est presque un miracle. J'étais ému quand, après une curieuse promenade qu'il me fit faire sur la route d'Abyssinie, je lui serrai une fois encore la main au moment de me rembarquer.



Le Canal de Suez

Puis ce fut le golfe d'Aden, aussi chaud, mais moins étouffant que la mer Rouge, et, au cap Guardafui, adieu au continent noir. J'aurais voulu un peu plus loin apercevoir l'île de Socotora pour y saluer la mémoire de deux héroïque pionniers des Missions-Étrangères. Nous ne la vîmes pas elle-même, mais seulement, et d'assez près, une de ses dépendances, Abd-el-Kuri. Pour retrouver les vestiges du christianisme que saint François-Xavier avait un instant ranimés chez les Socotorins, les PP. Dupuy et Querville se dévouèrent de 1755 à 1760. Terrible entreprise dans ce pays tombé sous le joug des mahométans ! Étroitement surveillés, ils ne purent passer



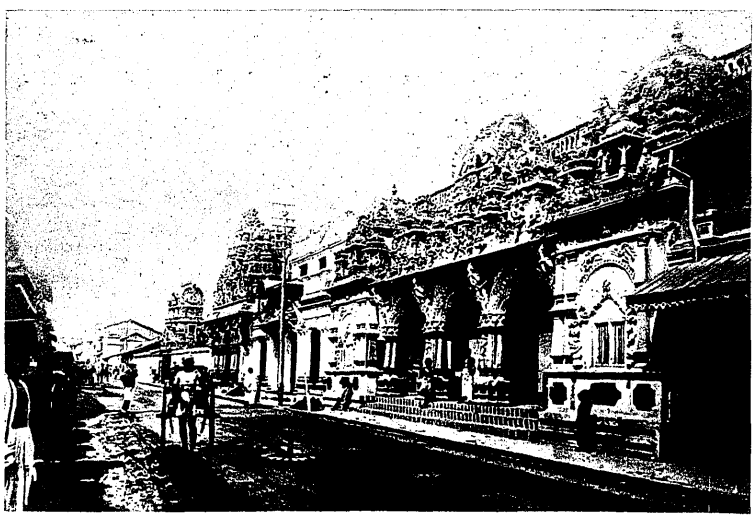
Quais de Djibouti

que quelques semaines dans l'île, en furent chassés, y revinrent et, en y abordant, furent massacrés. Le monde catholique les a oubliés, mais les confrères des Missions-Étrangères, qui passent si souvent dans les parages de Socotora, saluent leur martyre et prient pour que leur sang devienne une semence de chrétiens sur cette terre abandonnée.

Socotora dépassée, nous étions en pleine mer des Indes. Sans diminuer, la chaleur devenait plus humide. « On sent Colombo » disaient les initiés. J'admirais les Petites-Sœurs des Pauvres, assez nombreuses à bord, qui, la figure étroitement serrée dans leur coiffe, supportaient sans se plaindre cette température d'étuve. Mais la fin de la traversée approchait et le 26 octobre au lever du jour le *Félix Roussel* mouillait dans le port de Colombo. Plusieurs Pères Oblats étaient venus obligeamment me chercher avec une embarcation, amenant avec eux deux Petits-Frères de Marie, parmi lesquels j'eus le vif plaisir de reconnaître le Fr. Pascal, jadis directeur à Canton du Collège du Sacré-Cœur. J'éprouvais ainsi l'avant-goût de toutes les «revoyances» qui devaient, tout le long du voyage, me causer de si douces joies.

Colombo est un pays magnifique et une des plus belles missions du monde. La ville n'a pas moins de 50.000 catholiques. Le P. Majorel, procureur de la Mission, eut pour moi des charités, des délicatesses que je ne saurais détailler. Mais je regardai, faut-il l'avouer? comme un bienfait de premier ordre le pantalon de toile blanche qu'il me donna pour atténuer le supplice de mon costume noir, costume qui, à cette époque, «sous les feux de Ceylan» et de l'Inde méridionale, n'est pas tolérable.

Après une visite émerveillée des principales paroisses et des plus beaux établissements catholiques de Colombo, l'heure était venue pour moi d'aller prendre place sur le train qu'on appelle là-bas le *boat mail*, parce que son parcours est interrompu entre l'île de Ceylan et le continent par une navigation d'environ deux heures. C'est le moyen le plus rapide en quittant Colombo de gagner Trichinopoly, Tanjore et la suite. C'est



Colombo

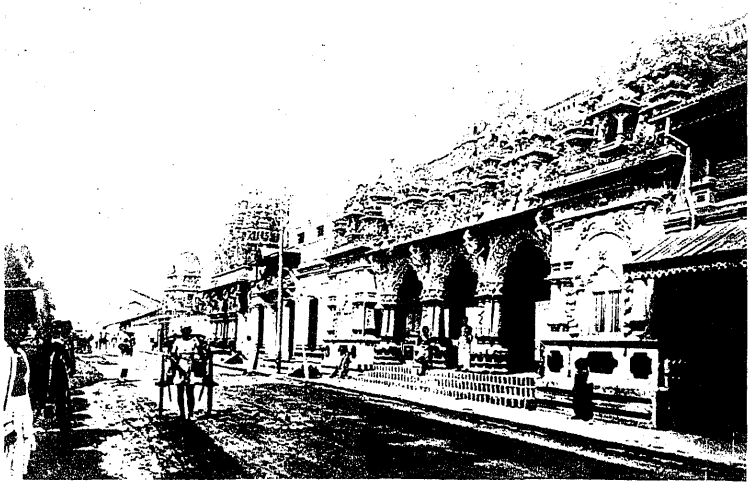
à Kumbakônam que je voulais m'arrêter d'abord, pour saluer l'évêque indien, Mgr Peter, et lui dire combien m'avait touché sa démarche du printemps précédent, alors que, nouvel élu, mais n'ayant pas encore reçu de Rome ses bulles, il demandait à être sacré par le Supérieur des Missions-Étrangères, pour marquer sa reconnaissance filiale et celle de son clergé envers les missionnaires à qui sa patrie devait le bienfait de la foi, ses prêtres leur sacerdoce, et lui-même l'épiscopat.

Or voilà qu'à peine en wagon, resté seul après un dernier geste d'adieu échangé avec les bons PP. Oblats, je me sentis envahi par une tristesse subite. J'étais fatigué par ce climat, par les allées et venues des premières heures passées à terre, par les dernières journées à bord. Encore une fois la question se posait à moi : — «Ce que je fais est-il raisonnable ? Était-ce vraiment mon devoir ? Jusqu'où pourrai-je aller ? N'aurais-je pas mieux fait de rester à mon bureau ?» Et j'avais le cœur serré. Est-ce là ce qu'on appelle le cafard ? Mais ce ne fut pas long. Il était 6 h. du soir. Le son argentin d'une cloche parvint à mon oreille. Elle sonnait l'*Angelus* du soir. Une église était là tout près, ou plutôt, et c'est la pensée qui me réconforta soudain, l'Église catholique était là présente, et présente je la trouverai partout, car c'est elle que j'ai laissée là-bas dans les pays chrétiens où elle s'épanouit, pour venir la voir s'élever ici sur ces terres païennes, grâce à l'effort des missionnaires, mes frères et mes enfants. C'était fini ; mon cœur s'était dilaté et j'étais redevenu joyeux quand, le convoi une fois en marche, le P. Cussac m'amena les employés du wagon, presque tous catholiques, braves gens qui, sans l'ombre du respect humain venaient demander la bénédiction du vieil évêque voyageur.

Ceylan

Colombo est un pays magnifique et une des plus belles missions du monde. La ville n'a pas moins de 50.000 catholiques. Le P. Majorel, procureur de la Mission, eut pour moi des charités, des délicatesses que je ne saurais détailler. Mais je regardai, faut-il l'avouer? comme un bienfait de premier ordre le pantalon de toile blanche qu'il me donna pour atténuer le supplice de mon costume noir, costume qui, à cette époque, «sous les feux de Ceylan» et de l'Inde méridionale, n'est pas tolérable.

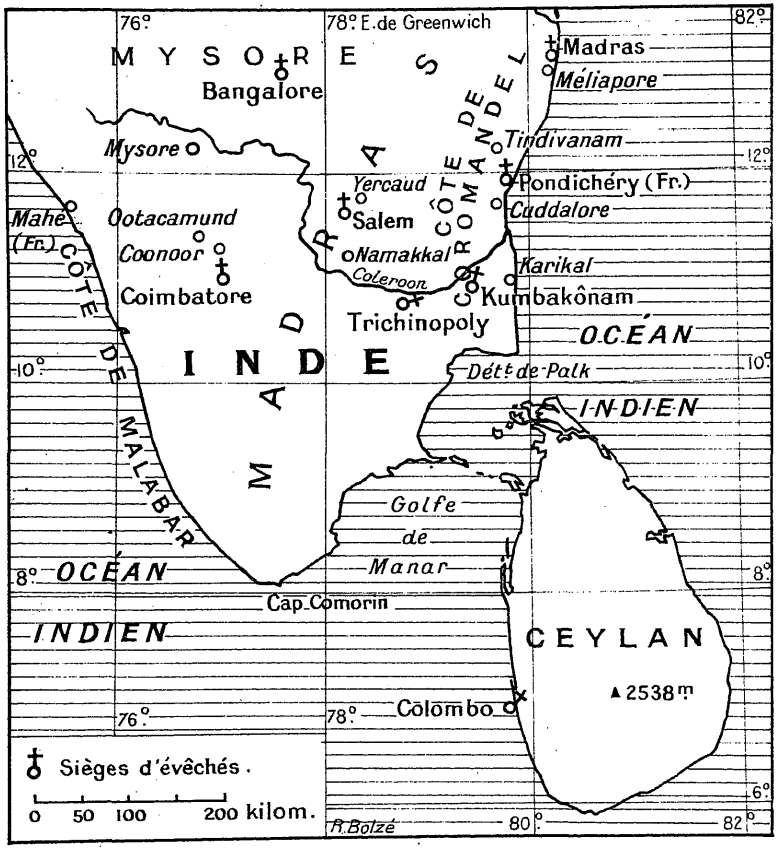
Après une visite émerveillée des principales paroisses et des plus beaux établissements catholiques de Colombo, l'heure était venue pour moi d'aller prendre place sur le train qu'on appelle là-bas le *boat mail*, parce que son parcours est interrompu entre l'île de Ceylan et le continent par une navigation d'environ deux heures. C'est le moyen le plus rapide en quittant Colombo de gagner Trichinopoly, Tanjore et la suite. C'est



Colombo

à Kumbakônam que je voulais m'arrêter d'abord, pour saluer l'évêque indien, Mgr Peter, et lui dire combien m'avait touché sa démarche du printemps précédent, alors que, nouvel élu, mais n'ayant pas encore reçu de Rome ses bulles, il demandait à être sacré par le Supérieur des Missions-Étrangères, pour marquer sa reconnaissance filiale et celle de son clergé envers les missionnaires à qui sa patrie devait le bienfait de la foi, ses prêtres leur sacerdoce, et lui-même l'épiscopat.

Or voilà qu'à peine en wagon, resté seul après un dernier geste d'adieu échangé avec les bons PP. Oblats, je me sentis envahi par une tristesse subite. J'étais fatigué par ce climat, par les allées et venues des premières heures passées à terre, par les dernières journées à bord. Encore une fois la question se posait à moi : — « Ce que je fais est-il raisonnable ? Était-ce vraiment mon devoir ? Jusqu'où pourrai-je aller ? N'aurais-je pas mieux fait de rester à mon bureau ? » Et j'avais le cœur serré. Est-ce là ce qu'on appelle le cafard ? Mais ce ne fut pas long. Il était 6 h. du soir. Le son argentin d'une cloche parvint à mon oreille. Elle sonnait l'*Angelus* du soir. Une église était là tout près, ou plutôt, et c'est la pensée qui me réconforta soudain, l'Église catholique était là présente, et présente je la trouverai partout, car c'est elle que j'ai laissée là-bas dans les pays chrétiens où elle s'épanouit, pour venir la voir s'élever ici sur ces terres païennes, grâce à l'effort des missionnaires, mes frères et mes enfants. C'était fini ; mon cœur s'était dilaté et j'étais redevenu joyeux quand, le convoi une fois en marche, le P. Cussac m'amena les employés du wagon, presque tous catholiques, braves gens qui, sans l'ombre du respect humain venaient demander la bénédiction du vieil évêque voyageur.



L'INDE

Le lendemain, 27 octobre, fut ma première journée sur le continent des Indes. Arrivés à 6 h. au môle de Talaimannar, nous avions transbordé sans perte de temps sur le bateau ou bac à vapeur qui nous déposa à 10 h. de l'autre côté du détroit à Dhanushkody. C'est la côte de la Pêcherie, avec ses Paravers si chers à saint François-Xavier. De son apostolat si court, combien de mois avait-il pu leur consacrer ? Bien peu assurément ! Et cependant ils sont toujours là par centaines de mille, fidèles à la foi reçue de lui. Tout l'équipage de mon bateau,

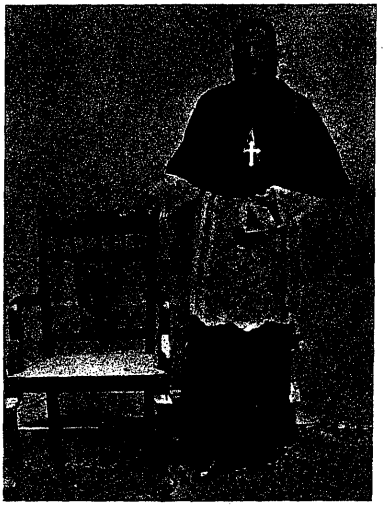
capitaine en tête, était catholique et avait préparé à bord tout ce qu'il fallait pour célébrer la messe. Tant est vraie la parole de N.-S. à ses missionnaires : *Posui vos ut eatis et fructum afferatis et fructus vester maneat.*

Le reste de la journée, dans un wagon du *South India Railway*, me parut extrêmement chaud, mais le paysage, nouveau pour moi, m'intéressait tant ! Partout, il est vrai, de puissantes pagodes, mais partout aussi des clochers d'église pointaient au-dessus des bois, et un P. Jésuite, monté dans le train dès la deuxième station, me donnait le nom de chacun d'eux : Irudeyacovil, Manamadura, etc... Ce missionnaire n'était certainement pas le premier venu : à chaque arrêt, des gens de toutes classes se précipitaient à la fenêtre de son compartiment pour le saluer et lui parler, et c'était plaisir de voir l'empressement respectueux que son passage soulevait partout.

A la nuit tombée, comme je rêvais déjà de la natte hospitalière qui, sans nul doute, m'attendait à l'Évêché de Kumbakônam, le train entra en gare de Trichinopoly. O la bonne et rafraîchissante surprise ! Au milieu de plusieurs PP. Jésuites venus aimablement pour me saluer, les Missions-Étrangères étaient présentes en la personne de Mgr Prunier et du benjamin de ses missionnaires, partant du dernier départ, le P. Harou. Ils venaient directement de Salem pour m'accompagner à Kumbakônam et prendre rendez-vous pour la suite. Ce fut une gaie réunion de 3/4 d'heure au *Refreshment Room*, et le reste du voyage, deux heures encore jusqu'à Kumbakônam, me parut, en si douce compagnie, trop vite achevé.

Dans le sud de l'Inde

Kumbakônam



Mgr Peter

Il était 10 h. 1/4 quand on arriva à Kumbakônam. Je m'attendais à trouver sur le quai un ou deux délégués de Mgr Peter, quelques mots chaleureux, un échange de félicitations cordiales, et puis.. la natte et la moustiquaire. Quelle illusion ! Mgr Peter, un pur Indien du plus beau type, était là avec son Vicaire Général, le P. Xavier, et une grande partie de son clergé. Derrière eux se pressait la foule des catholiques. Fanfares, pétards, acclamations, retentissaient à la ronde et, hors de la gare éclairée de torches et de lanternes vénitiennes, se détachait la silhouette richement parée d'un énorme éléphant. On me passa au cou un splendide *malai* (guirlande de fleurs) ; on me fit monter en auto avec Mgr Prunier, aux côtés de Mgr Peter, et en avant ! Je tire de mon carnet de voyage le résumé de ce qui s'en suivit : « Musique, feux d'artifice, pétards, arrêts tous les 50 mètres pour acclamer le Pape, les Missions-Étrangères, l'Évêque de Kumbakônam, celui de Salem. On fait 500 mètres en une heure et quart. Devant la porte des Catéchistes Missionnaires de Marie Immaculée, je descends un instant pour bénir les chères religieuses groupées sur le seuil de leur couvent et les remercier d'être restées simplement et apostoliquement seules avec le clergé indien.

Après un court passage à la cathédrale, arrivée à l'Évêché. Coucher à minuit 1/4. « Vraiment ce nouveau diocèse indien, né du dévouement désintéressé des Missions-Étrangères, ne pouvait témoigner mieux ni d'une manière plus pittoresque

et plus touchante sa gratitude envers sa mère. Plus encore que la fatigue je ressentais une consolation émue, et jusqu'à la fin je regarderai comme des amis Mgr Peter et son Vicaire Général, Mgr Xavier.

A 4 h. du matin j'étais levé. On se lève tôt aux Indes pour profiter de ce qui pourrait être la fraîcheur matinale. Je célébrai à 5 h. 1/4, devant une très pieuse assistance, une messe basse solennelle, et bientôt Mgr Peter m'entraînait à la visite des œuvres et communautés de sa ville épiscopale. Jugez de quel sentiment de vénération je fus saisi en m'apercevant que deux des Sœurs européennes (Catéchistes Missionnaires de M. I.) chargées de la Léproserie étaient devenues elles-mêmes lépreuses ! Elles m'ont promis leurs prières et je me disais qu'à elle seule cette visite valait tout mon voyage.

Au déjeuner de midi, tout le clergé du diocèse ou presque était réuni. Des toasts furent prononcés dont l'un, celui de Mgr Xavier, Vicaire Général, mérite d'être reproduit ici.

Monseigneur,

« Permettez-moi de vous exprimer, au nom de Mgr Peter et au nom de mes 34 confrères indiens, nos sentiments d'amour et de gratitude.

Notre cœur est inondé de joie en vous voyant aujourd'hui au milieu de nous, et cette joie est d'autant plus grande que vous avez eu la bonté de nous donner les prémices de votre visite.

Un village indien

Vous êtes notre grand-papa, et nous sommes vos petits-fils. En effet,

Païens à l'arrivée du missionnaire

c'est à Dieu d'abord, puis à la Société des Missions-Étrangères de Paris que doivent aller tous nos sentiments de reconnaissance pour ce que nous sommes et pour ce que nous possédons.

Quoique Kumbakônam soit devenu un diocèse indien, — et cela grâce à vos démarches et recommandations auprès du Saint-Siège, — nous voulons être toujours unis à cette glorieuse Société française, et la Mission de Pondichéry sera toujours le trait d'union entre nous.

Nous aurions grandement désiré que le premier Évêque Indien de Kumbakônam fût consacré par Votre Excellence; mais, malgré votre délicate condescendance à nous donner cette satisfaction, les Bulles étant arrivées plus tôt que nous ne pensions, et votre départ pour l'Inde ne devant avoir lieu qu'en octobre, c'est-à-dire après l'expiration du délai de trois mois accordé par le Droit canonique, Mgr Colas de Pondichéry a bien voulu tenir votre place. C'est le fils qui a remplacé le père pour consacrer le petit-fils.

Nous ne finirions pas d'énumérer tous les bienfaits dont les missionnaires, tant de Pondichéry que de Kumbakônam, nous ont comblés. Nous en serons à jamais reconnaissants, et nous vous prions, Monseigneur, de nous bénir tous afin de rendre plus étroits, si possible, les liens qui unissent depuis si longtemps déjà le nouveau diocèse indien de Kumbakônam et la vieille Société missionnaire française. Vive Mgr de Guébriant!»

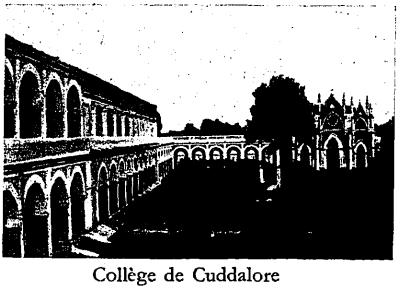
Je ne sais qui aurait pu trouver, pour rendre les sentiments déjà exprimés par tant de manifestations, des termes plus prenants, plus vrais, plus religieusement forts.

L'heure de partir vint trop vite et, quand elle sonna, j'en eus le cœur serré comme en quittant des amis très chers. J'avais, du moins, la joie de sentir qu'à Kumbakônam la Société des Missions-Étrangères avait mis debout la plus grande des œuvres, une Église complète et définitive, et qu'elle en était récompensée.

Pondichéry

Une auto me conduisit en trois heures de Kumbakônam à Cuddalore, où m'attendaient Mgr Colas avec les PP. Verdure, Escande, Renou et Mirande, tous quatre chargés, avec le concours d'un prêtre indien, du magnifique Collège Saint-Joseph. J'étais dès lors en pleine famille des Missions-Étrangères, sur le territoire qui lui est confié et dans l'un de ses établissements les plus importants et les plus estimés. Toute l'organisation matérielle du Collège m'intéressa beaucoup par son adaptation simple et pratique au climat et aux exigences qu'il entraîne. A la chapelle, les 170 pensionnaires, tous catholiques, m'édifièrent beaucoup par leur tenue. Et déjà je sentais que si j'avais été missionnaire aux Indes, je me serais attaché aux Indiens comme, en Chine, je me suis attaché aux Chinois.

Je ne pouvais passer à Cuddalore que la matinée du 29. Elle me suffit pour visiter la paroisse, la communauté des Sœurs indigènes, le petit séminaire en voie d'aménagement et, entre temps, assister à l'arrivée au Collège des élèves externes, païens la plupart, mais innombrables. Et sous l'heureuse impression de ce premier contact avec nos Missions des Indes, je repris à onze heures, dans l'auto de Mgr l'Archevêque, avec Son Excellence elle-même au volant la route de Pondichéry.


Collège de Cuddalore

Cette route n'est pas

longue, 20 kilomètres à peine : mais à mi-route nous fîmes une rencontre que Mgr Colas jugea éminemment bienfaisante et du meilleur augure pour la suite de mon voyage. Je ne pouvais donc que m'en réjouir avec lui. Mais quel aspect sinistre du ciel, et surtout quelle épreuve pour l'étanchéité du véhicule ! Car c'était tout simplement la mousson, la mousson désirée depuis des mois et survenant enfin pour mettre l'espoir au cœur des cultivateurs et marquer la fin de la saison brûlante. Dès lors, paraît-il, j'étais sûr d'être accueilli à Pondichéry comme un porte-bonheur.

A midi sonnant, j'étais au milieu de nos confrères réunis à l'Archevêché au nombre de plusieurs dizaines : j'en avais connu plus d'un parmi les aspirants mes contemporains au Séminaire de Paris, et je retrouvais de même les plus nouveaux venus jusqu'à celui du dernier départ. Mais, chez les jeunes comme chez les vieux, vous auriez reconnu du premier coup cet esprit de famille simple, gai, cordial et foncièrement apostolique, qui est une des meilleures traditions des Missions-Étrangères. Au cours de longues causeries, soit en commun, soit en particulier, que de fois on parla de vous, chers Aspirants, que de fois me fut posée la question : « Sont-ils nombreux ? Sont-ils à leur affaire ? Vaudront-ils les aînés ? »... Vous devinez mes réponses.

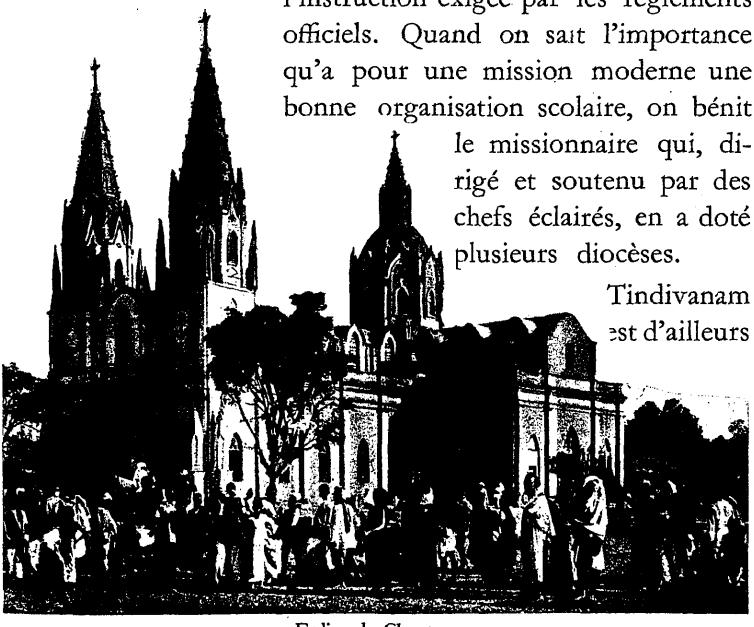
Mais, chaque fois que la mousson modérait tant soit peu le flot de ses bénédictions, il fallait interrompre ces chers entretiens, parcourir les paroisses, visiter les églises, les œuvres, les couvents, et, après chacun de ces pèlerinages, bénir Dieu d'avoir donné à cette grande mission, mission-mère et modèle de toutes celles dont notre Société a été chargée aux Indes, un chef éminent qui l'anime et la développe, tout en la maintenant dans ses meilleures traditions.

Quarante-huit heures à Pondichéry s'enfuirent ainsi comme un éclair. Particulièrement douces furent les dernières heures, passées le matin du 31 octobre au grand séminaire contigu à

l'Archevêché. Célébrer la messe devant ces 40 jeunes gens choisis, visiblement aimés des quatre missionnaires qui les dirigent et les payant de retour, voir régner dans cette maison, très humble au matériel, la ferveur et la régularité, sentir que les missionnaires dévoués à cette œuvre l'aiment de toute leur âme et sont payés de retour, c'était finir sur la plus douce des impressions mon séjour à Pondichéry.

Dès avant midi, avec Mgr Colas et le P. Guillerm, mon compatriote du Finistère, j'étais l'hôte du P. Gavan-Duffy à Tindivanam. C'est là, à 50 km. au nord de Pondichéry, que ce maître-homme a placé le centre d'une œuvre qui n'est rien moins qu'un bienfait de premier ordre pour sa mission et celles qui l'avoisinent. Il y a là, en effet, tout un ensemble scolaire où sont formés et exercés avec des soins tout particuliers les maîtres catholiques qui, répartis ensuite dans les écoles des missions, donnent à la jeunesse, avec l'enseignement religieux, l'instruction exigée par les règlements officiels. Quand on sait l'importance qu'a pour une mission moderne une bonne organisation scolaire, on bénit le missionnaire qui, dirigé et soutenu par des chefs éclairés, en a doté plusieurs diocèses.

Tindivanam est d'ailleurs



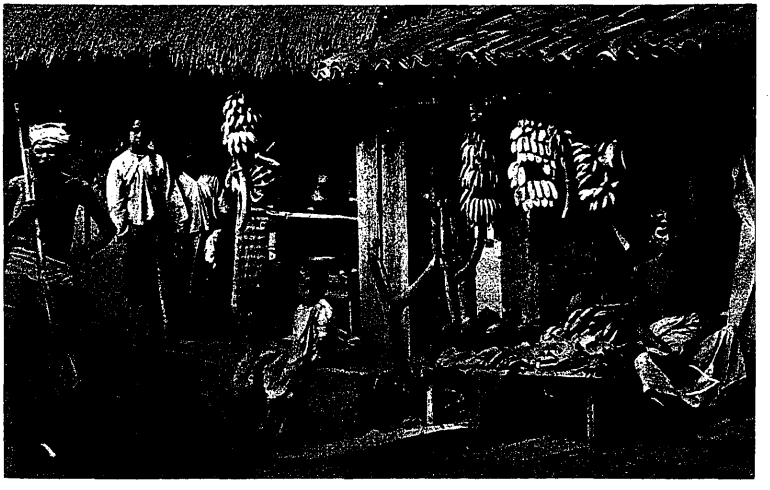
Eglise de Cheptet

une grande chrétienté, où ne manque aucune œuvre p aroissiale d'enseignement ou de bienfaisance. Les Frères de Saint-Gabriel, les Sœurs de Saint-Joseph, y font saintement les plus utiles besognes, et, le matin de la Toussaint, on me fit baptiser un sympathique et courageux jeune homme, converti du mahométisme, qui bravait tout pour suivre sa conscience.

Le même jour, Mgr l'Archevêque, qui est le meilleur *driver* de son archidiocèse, nous faisait monter dans sa voiture et reprendre cette tournée d'un si passionnant intérêt. Cette fois nous nous enfoncions à l'ouest, dans l'intérieur des terres. Premier arrêt à l'église de Gingee, où les chrétiens nombreux sortaient de la grand'messe. Second arrêt à Attipakam, belle et populeuse paroisse, qu'administre un prêtre indien éminent, mais de basse caste, le P. Mariapragassam, assisté d'un vicaire en qui je reconnus le jeune P. Hougard, un de ceux à qui j'avais donné leur destination cinq ans plus tôt.

Mais la chrétienté indienne typique, — peut-être devrais-je dire modèle —, c'est celle où Mgr l'Archevêque me conduisit pour dîner, finir la journée et passer la nuit, la paroisse d'Eriyur, avec son zélé pasteur, le P. Trideau, et son jeune vicaire, le P. de Gruiter. Gros village tout catholique, groupé près d'une très vaste église, que rémplit souvent jusqu'à la déborder la foule des fidèles ; presbytère pauvre, comme tous les presbytères de cet apostolique diocèse, distingué seulement par une véranda exceptionnellement large, 12 à 15 pieds, dont je connus un peu plus tard les avantages variés. J'avais été charmé d'une longue promenade à travers le village, véritable procession où tout un peuple se pressait affectueusement autour de son archevêque et de ses prêtres. Mais, quand la nuit fut tombée, je compris mieux encore le caractère des relations existant entre le troupeau et le pasteur. On m'avait cédé la seule chambre utilisable sur les trois dont se compose le presbytère. Où s'installeraient les autres ? Je me posais cette question, soupçonnant bien que la véranda aurait un rôle

important à jouer, quand je m'aperçus qu'une moitié de cette véranda était déjà occupée : une vingtaine d'enfants ou jeunes gens, avec autant de discrétion que de simplicité, y avaient apporté leurs nattes, s'y étaient étendus et dormaient à poings fermés. Ils étaient dans leur droit, m'assura leur curé ; c'était la récompense de leur bonne conduite pendant la semaine, quelque chose comme une inscription au tableau d'honneur... Mais alors, l'archevêque, le P. Guillerm, le curé, le vicaire, où coucheraient-ils... ? Eh ! bien, il restait l'autre moitié de la véranda ! L'heure venue, elle se transforma en dortoir : deux chaises longues pour les hôtes principaux, des nattes pour les autres. Il ne fallait rien de plus. Les moustiquaires faisaient défaut, mais, pour y suppléer, le P. Trideau avait une drogue pour les délicats ; il suffisait de s'en oindre la figure et les membres restés à découvert, et l'efficacité m'en parut incontestable : les moustiques qui voulurent m'attaquer s'enfuirent précipitamment. Il y avait aussi, paraît-il, à se méfier des scorpions et des serpents, mais le P. de Gruiter me rassura en affirmant que les précautions ne s'imposaient rigoureusement qu'aux abords du réservoir d'eau destiné aux abblutions. Et, en



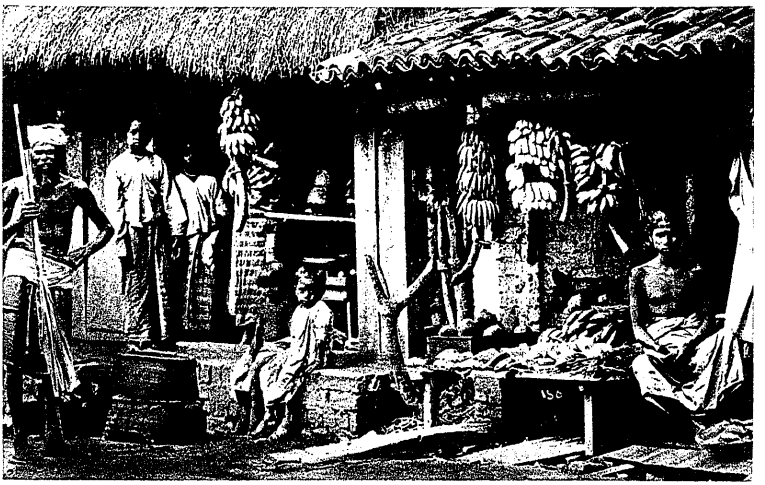
Marchande de fruits

une grande chrétienté, où ne manque aucune œuvre p aroissiale d'enseignement ou de bienfaisance. Les Frères de Saint-Gabriel, les Sœurs de Saint-Joseph, y font saintement les plus utiles besognes, et, le matin de la Toussaint, on me fit baptiser un sympathique et courageux jeune homme, converti du mahométisme, qui bravait tout pour suivre sa conscience.

Le même jour, Mgr l'Archevêque, qui est le meilleur *driver* de son archidiocèse, nous faisait monter dans sa voiture et reprendre cette tournée d'un si passionnant intérêt. Cette fois nous nous enfoncions à l'ouest, dans l'intérieur des terres. Premier arrêt à l'église de Gingee, où les chrétiens nombreux sortaient de la grand'messe. Second arrêt à Attipakam, belle et populeuse paroisse, qu'administre un prêtre indien éminent, mais de basse caste, le P. Mariapragassam, assisté d'un vicaire en qui je reconnus le jeune P. Hougard, un de ceux à qui j'avais donné leur destination cinq ans plus tôt.

Mais la chrétienté indienne typique, — peut-être devrais-je dire modèle —, c'est celle où Mgr l'Archevêque me conduisit pour dîner, finir la journée et passer la nuit, la paroisse d'Eriyur, avec son zélé pasteur, le P. Trideau, et son jeune vicaire, le P. de Gruiter. Gros village tout catholique, groupé près d'une très vaste église, que remplit souvent jusqu'à la déborder la foule des fidèles ; presbytère pauvre, comme tous les presbytères de cet apostolique diocèse, distingué seulement par une véranda exceptionnellement large, 12 à 15 pieds, dont je connus un peu plus tard les avantages variés. J'avais été charmé d'une longue promenade à travers le village, véritable procession où tout un peuple se pressait affectueusement autour de son archevêque et de ses prêtres. Mais, quand la nuit fut tombée, je compris mieux encore le caractère des relations existant entre le troupeau et le pasteur. On m'avait cédé la seule chambre utilisable sur les trois dont se compose le presbytère. Où s'installeraient les autres ? Je me posais cette question, soupçonnant bien que la véranda aurait un rôle

important à jouer, quand je m'aperçus qu'une moitié de cette véranda était déjà occupée : une vingtaine d'enfants ou jeunes gens, avec autant de discrétion que de simplicité, y avaient apporté leurs nattes, s'y étaient étendus et dormaient à poings fermés. Ils étaient dans leur droit, m'assura leur curé ; c'était la récompense de leur bonne conduite pendant la semaine, quelque chose comme une inscription au tableau d'honneur... Mais alors, l'archevêque, le P. Guillerm, le curé, le vicaire, où coucheraient-ils...? Eh ! bien, il restait l'autre moitié de la véranda ! L'heure venue, elle se transforma en dortoir : deux chaises longues pour les hôtes principaux, des nattes pour les autres. Il ne fallait rien de plus. Les moustiquaires faisaient défaut, mais, pour y suppléer, le P. Trideau avait une drogue pour les délicats ; il suffisait de s'en oindre la figure et les membres restés à découvert, et l'efficacité m'en parut incontestable : les moustiques qui voulurent m'attaquer s'enfuirent précipitamment. Il y avait aussi, paraît-il, à se méfier des scorpions et des serpents, mais le P. de Gruiter me rassura en affirmant que les précautions ne s'imposaient rigoureusement qu'aux abords du réservoir d'eau destiné aux abblutions. Et, en

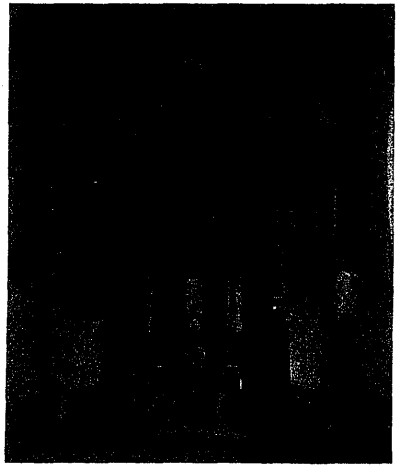


Marchande de fruits

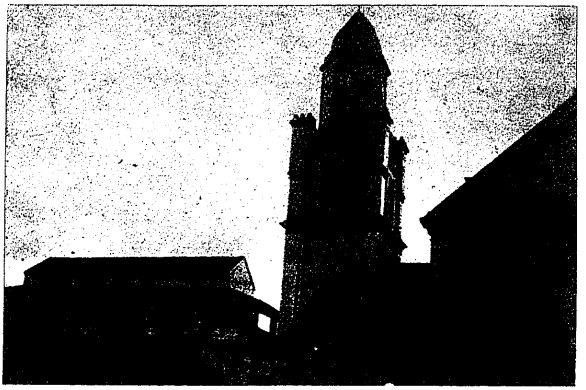
fin de compte, la nuit fut excellente, nuit en famille, passée à l'apostolique, dans des conditions qui, pour moi extraordinaires, étaient, je le voyais de reste, dans les habitudes courantes de mes vertueux confrères et de leur chef.

On était au 2 novembre. Bien avant 4 heures du matin la foule des fidèles remplissait l'église. Chacun de nous dit ses trois messes. Je célébrai les miennes au maître-autel de 5 h. à 6 h. 1/4, vivement ému de la dévotion de ce peuple et des rites ouchants de ses invocations pour les morts.

J'avais fini mon séjour dans la Mission de Pondichéry, l'une de celles, où, parmi les meilleures traditions missionnaires, plusieurs, et tout spécialement celle de la pauvreté, m'on paru le mieux gardées. Mgr Colas voulut me conduire 40 km. plus loin jusqu'à la dernière paroisse de son diocèse, Kallaguruchi. Là, chez le P. Daniel, j'avais espéré rencontrer le P. Peyroutet, dont le poste, Vir yur, n'est pas très éloigné; mais il avait préféré me priver de cete joie et se priver lui-même plutôt que de priver la piété de ses ouailles des consolations de la Fête des Morts. Il avait raison. Et n'est-ce pas lui qui m'écrivait un an plus tard : « Cette mission de Pondichéry, je l'aime à la folie ».



Eglise de Cheyur



Cathédrale et Evêché de Salem

Salem

Quittant à regret Mgr Colas et le cher P. Guillerm, j'entrai sur le territoire de la Mission de Salem, ce nouveau diocèse que la Société des Missions-Étrangères s'est mise à organiser de toutes pièces, après avoir cédé celui de Kumbakônam au clergé indien. Bientôt j'y rencontrais, à la mission d'Attur, Mgr Prunier, revenu de Kumbakônam et Trichinopoly *per aliam viam*. Quelques heures de repos, attristées par l'état de santé déjà inquiétant du missionnaire résident, le P. Malfrayt, une visite aux œuvres des Sœurs Catéchistes de Marie Immaculée, encore une grande heure en auto, et voici Salem, la nouvelle ville épiscopale.

Mais il faisait encore jour et, aux Indes, il n'y a de belles fêtes que les fêtes de nuit. Pour attendre la nuit, Mgr Prunier me fit visiter le Collège (*High School*) dont la récente fondation est un coup de maître, dû à l'activité experte du P. Michotte. Puis, la nuit tombée, c'est la réception, d'une solennité inattendue, car la Municipalité elle-même y prend part, voulant remercier en la personne de leur Supérieur les Missions-Étrangères de Paris, auxquelles Salem doit l'honneur d'être désormais le centre d'un diocèse catholique. Cortège magnifique, discours

fin de compte, la nuit fut excellente, nuit en famille, passée à l'apostolique, dans des conditions qui, pour moi extraordinaires, étaient, je le voyais de reste, dans les habitudes courantes de mes vertueux confrères et de leur chef.

On était au 2 novembre. Bien avant 4 heures du matin la foule des fidèles remplissait l'église. Chacun de nous dit ses trois messes. Je célébrai les miennes au maître-autel de 5 h. à 6 h. 1/4, vivement ému de la dévotion de ce peuple et des rites ouchants de ses invocations pour les morts.

J'avais fini mon séjour dans la Mission de Pondichéry, l'une de celles, où, parmi les meilleures traditions missionnaires, plusieurs, et tout spécialement celle de la pauvreté, m'on paru le mieux gardées. Mgr Colas voulut me conduire 40 km. plus loin jusqu'à la dernière paroisse de son diocèse, Kallaguruchi. Là, chez le P. Daniel, j'avais espéré rencontrer le P. Peyroutet, dont le poste, Vir yur, n'est pas très éloigné; mais il avait préféré me priver de cete joie et se priver lui-même plutôt que de priver la piété de ses ouailles des consolations de la Fête des Morts. Il avait raison. Et n'est-ce pas lui qui m'écrivait un an plus tard : « Cette mission de Pondichéry, je l'aime à la folie ».

Eglise de Cheyur

Cathédrale et Evêché de Salem

Salem

Quittant à regret Mgr Colas et le cher P. Guillerm, j'entrai sur le territoire de la Mission de Salem, ce nouveau diocèse que la Société des Missions-Étrangères s'est mise à organiser de toutes pièces, après avoir cédé celui de Kumbakônam au clergé indien. Bientôt j'y rencontrais, à la mission d'Attur, Mgr Prunier, revenu de Kumbakônam et Trichinopoly *per aliam viam*. Quelques heures de repos, attristées par l'état de santé déjà inquiétant du missionnaire résident, le P. Malfrayt, une visite aux œuvres des Sœurs Catéchistes de Marie Immaculée, encore une grande heure en auto, et voici Salem, la nouvelle ville épiscopale.

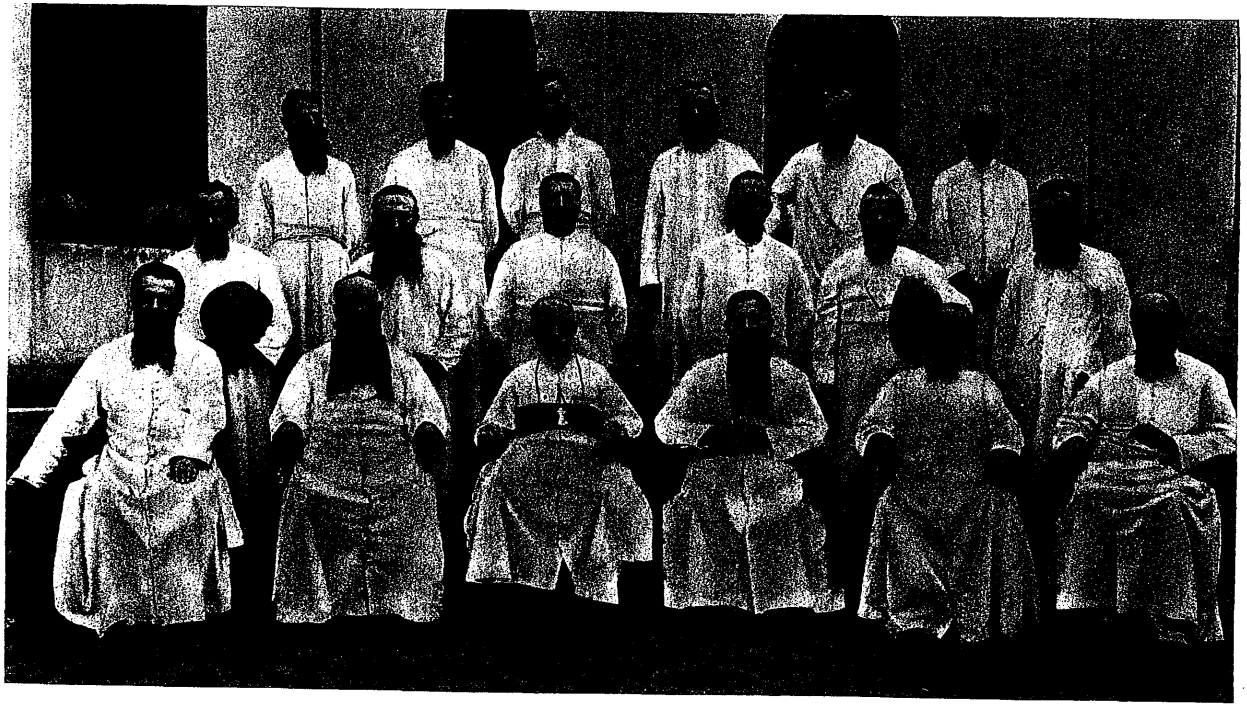
Mais il faisait encore jour et, aux Indes, il n'y a de belles fêtes que les fêtes de nuit. Pour attendre la nuit, Mgr Prunier me fit visiter le Collège (*High School*) dont la récente fondation est un coup de maître, dû à l'activité experte du P. Michotte. Puis, la nuit tombée, c'est la réception, d'une solennité inattendue, car la Municipalité elle-même y prend part, voulant remercier en la personne de leur Supérieur les Missions-Étrangères de Paris, auxquelles Salem doit l'honneur d'être désormais le centre d'un diocèse catholique. Cortège magnifique, discours

en anglais, en tamoul, en français, musique, fleurs, échange charmant de compliments, enfin entrée à la cathédrale de Shevapet, *Magnificat*, bénédiction à la foule et entrée à l'évêché contigu, où un groupe de confrères m'accueille comme des fils le Père de la famille.

En trois journées bien complètes, l'ingénieuse charité de Mgr Prunier trouva moyen de me montrer, en très grande partie du moins, sa jeune et déjà si vivante mission. D'abord, à l'extrémité nord du diocèse, une visite de déférente amitié à mon contemporain, doyen de la Mission, le P. Playoust, qui, à 73 ans, donnant le plus salutaire exemple, recommence à Krishnagiri l'œuvre de défricheur et d'organisateur qu'il avait menée à bonne fin dans une des principales chrétientés de Kumbakônam. Un autre jour, réunion de presque tous les confrères de la Mission à l'évêché de Salem, visites et séances solennelles aux principales œuvres, nouveau couvent des Sœurs Catéchistes de Marie Immaculée, école des filles, école industrielle, *High School*.. Et, en écoutant tant de discours en bel anglais, auxquels mon ignorance de cette langue m'empêchait de répondre, je songeais à vous, chers aspirants, à l'utilité, ou mieux la nécessité qu'il y a pour un missionnaire de savoir l'anglais. Laissez-moi vous le répéter encore au passage.

Une dernière journée fut consacrée, en grande partie, à la visite de Yercaud, station privilégiée, à laquelle son altitude (1.500 mètres) vaut un climat délicieux. Pour profiter de cet avantage, de nombreuses œuvres, scolaires ou autres, se pressent aux alentours de l'église du P. Ligeon. Les missionnaires fatigués viennent s'y reposer. Mgr Morel, archevêque démissionnaire de Pondichéry, y jouit d'une retraite bien gagnée. De telles oasis, là où les circonstances permettent de les établir, sont pour une Mission un bienfait de premier ordre.

L'automobile rend tout possible. Quittant Yercaud après 3 h., je repassais à Salem, faisais mes adieux aux confrères de la Mission et, poussant vers le sud en compagnie de



Mgr de Guébriant et le Clergé de Salem grande

Mgr Prunier et du P. Harou, déposant en passant le P. Massol dans sa paroisse de Kakavéry, j'atteignais à la nuit close l'extrême sud du diocèse à Namakkal, là où une semence, jetée naguère par Mgr Prunier lui-même, lève en moisson de néophytes, grâce à l'apostolique et méritoire effort des PP. Hourmant et Jusseau. Quel accueil pittoresque, chaleureux, bruyant, original, m'y était encore réservé ! Il fallut m'asseoir, chargé de guirlandes, à côté de Mgr Prunier et m'entendre chanter par les innombrables écoliers, sur l'air bien connu, en un français très intelligible, le « gai bonjour », adapté par le P. Jusseau à la visite du Supérieur Général aux Indes. Que n'apprend-on pas avec de la patience, à ces petits Indiens ? Oh ! puissent-ils en grand nombre récompenser la peine que se donnent ces excellents confrères pour les changer en fervents chrétiens. Nous leur amenions d'ailleurs un précieux renfort en la personne du P. Harou, destiné à rester au milieu d'eux pour faire à Namakkal ses premières armes. Aussi la soirée fut-elle douce et joyeuse, malgré l'exiguïté du local. Et, comme quatre jours plus tôt à Eriyur, ce fut une « nuit en famille », tout à l'apostolique, avec la seule nuance que, faute de véranda, plus d'un coucha à la belle étoile.

Catéchiste indien

Coïmbatore avait envoyé à ma rencontre le P. Beyls, dont la voiture est excellente, le talent de *driver* inégalable et la charité plus grande encore. Et cependant je me sentis tout triste quand il fallut, après la messe et le déjeuner, laisser dans le cadre si vraiment missionnaire de Namakkal, avec leur évêque vraiment missionnaire aussi, mes jeunes et généreux confrères : *Fructum afferatis et fructus vester maneat* ! C'était mon vœu ardent en les embrassant une dernière fois.

Namakkal

Coimbatore

De Namakkal à Coïmbatore il y a environ 140 kilomètres droit à l'ouest. On ne va pas très vite sur les routes indiennes. Elles sont si souvent encombrées, non pas, à la vérité, de véhicules *modern style*, mais de chars à bœufs, de piétons, de bestiaux, de singes, de ces derniers surtout, car en leur qualité d'animaux sacrés, ils ont droit à la priorité sur l'automobiliste, et celui-ci, pour se faire livrer passage, n'a guère recours qu'à des moyens moraux. On arriva cependant et le P. Beyls voulut même, ce dont je fus très heureux, me faire visiter, 17 milles avant Coïmbatore, le sanctuaire vénéré de Notre-Dame de Karamatampatty et ce qui fut, il y a 80 ans, le premier évêché et le premier séminaire de

Cathédrale de Coïmbatore

Mgr de Marion-Brésillac. J'ai toujours eu de l'admiration pour ce saint évêque qui, à 43 ans, quitta la Société des Missions-Étrangères pour fonder celle des Missions Africaines de Lyon. Il avait voulu s'attaquer à la caste, si puissante aux Indes, et n'avait pas réussi. Rentré en Europe et ne pouvant retourner dans l'Inde, il ne put se résigner à n'être plus missionnaire : il demanda au Saint-Siège un peuple à évangéliser, fût-il le plus déshérité de la terre. On lui donna la Guinée. Pour l'évangéliser il fonda un Institut nouveau et, quand les premiers prêtres eurent été ordonnés, il les conduisit lui-même sur la côte africaine, où, en quelques semaines ils moururent tous l'un après l'autre, victimes d'un climat redoutable dont on ne savait pas encore se défendre.

C'est lui qui bâtit ou du moins commença la belle cathédrale de Coïmbatore, un des plus beaux monuments catholiques aux Indes, et c'est devant l'entrée principale de ce monument que, vers midi, je trouvai groupés plusieurs de nos confrères avec 7 ou 8 prêtres indiens. Mgr Roy, démissionnaire, mais encore chargé d'administrer le diocèse en attendant un successeur, était souffrant dans ses appartements. Évêché, procure, petit séminaire, presbytère de la paroisse, sont groupés à l'ombre de la cathédrale et forment un ensemble important.

Mais ce n'est là qu'une faible partie des œuvres catholiques de la ville. Les énumérer serait long. Les visiter une à une me prit deux journées presque entières. Aux couvents très florissants de Saint-François et de l'Immaculée-Conception, tous deux aux Franciscaines Missionnaires, les réceptions, d'ailleurs charmantes et agrémentées de compliments, chants, bouquets, représentations mimées ou autres, se multiplièrent à tel point qu'il se produisit un miracle. Honteux de mon mutisme, fatigué du temps perdu à user d'interprètes bénévoles, je me mis à parler anglais. Quel anglais ! Quelques-uns comprirent, m'assure-t-on ; mais j'en doute ; pourtant cela valait mieux que de rester muet. Encore une fois, chers Aspirants, apprenez l'anglais.

Mgr Tournier et néophytes

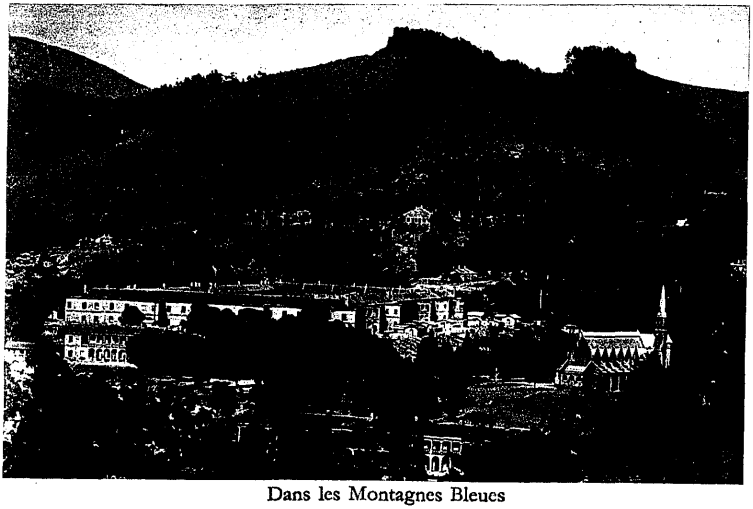
Outre ces œuvres scolaires magnifiques, il y a une Ecole industrielle très remarquable, un couvent de Sœurs indigènes vraiment édifiantes de simplicité et de pauvreté, une nouvelle et grande paroisse en voie d'installation. Et quoi encore? Les catholiques à Coïmbatore ont une situation de premier plan; on me l'avait dit et j'étais heureux de le constater *de visu.*

Dans les montagnes des Nilgiris, cette situation est meilleure encore. A Coonoor, où me conduisit un dimanche matin le P. Beyls renforcé du P. Quéguiner, je constatai la grosse affluence des fidèles à la messe paroissiale. A Wellington, près de notre Sanatorium, il en allait de même. Mais le bijou de la Mission c'est Ootacamund avec ses trois paroisses, dont l'effectif catholique réuni (6 à 7.000 cath.) forme environ le tiers de la population totale. Là se trouve la maison qui fut le berceau de l'Institut des Franciscaines Missionnaires de Marie; j'eus le pieux honneur de prier dans l'oratoire de la Mère Marie de la Passion, la fondatrice, et de m'agenouiller sur son prie-Dieu; car chez les Franciscaines Missionnaires on ne refuse rien au Supérieur Général des Missions-Etrangères, et le fait qu'une de nos Missions a servi de berceau à cet Institut,

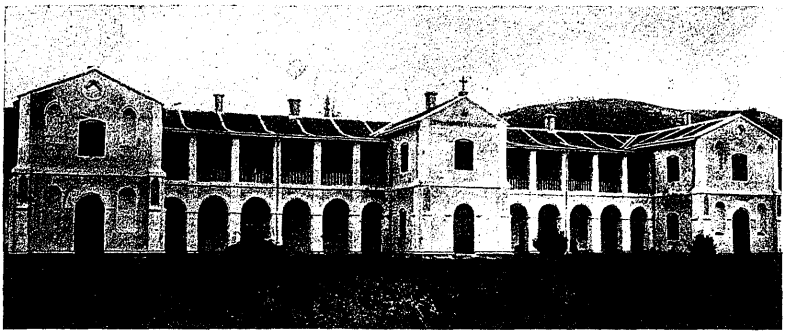
devenu si florissant, crée entre lui et nous un lien d'une intimité précieuse.

Entre temps j'avais pris le repas de midi à notre Sanatorium de Saint-Théodore aux Nilgiris. Le bon P. Pessein, supérieur, y avait réuni la plupart des missionnaires de la région. C'est un de ces « Établissements communs » d'Extrême-Orient par le moyen desquels le Séminaire de Paris, se dédoublant en quelque sorte, se transporte à portée de ses Missions pour les mieux servir, Saint-Théodore aux Nilgiris m'a fait l'effet d'une oasis paradisiaque.

Une veillée pleine de charmes abrégea quelque peu ma nuit à Ootacamund. Il y avait tant de choses à se dire dans la compagnie si douce et si gaie de pareils missionnaires. Envers l'un d'eux, cependant, je me sentis pris d'un intérêt plus spécial, quand j'eus compris de quelle œuvre particulièrement difficile il était chargé. C'était le P. Périé, qui, dans les vallées moins salubres en contre-bas d'Ooty, évangélise la tribu demi-sauvage des Badagas, grands enfants, comme tous les primitifs, et enfants terribles souvent, de ceux que même un missionnaire ne peut aimer qu'en triomphant de la nature par l'abnégation la plus profonde. Et depuis cette soirée je pense presque chaque jour aux Badagas et à leur apôtre.



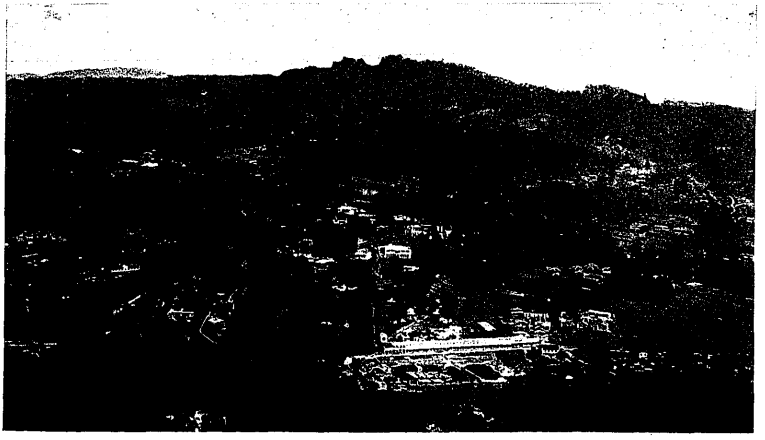
Dans les Montagnes Bleues



Sanatorium St-Théodore

Mysore

Le 9 novembre, parti d'Ootacamund pour Bangalore avec les PP. Beyls et Quéguiner, je saluais en passant le P. Lesponne, dernier missionnaire de Coïmbatore vers le nord, et j'entrais dans le Royaume et la Mission de Mysore. A 1 h. après midi, j'étais à la ville même de Mysore, reçu par le P. Feuga, résident du lieu, et le P. Vanpeene, Vicaire général, venu de Bangalore à ma rencontre. Le P. Nauroy et deux prêtres indiens complétaient l'heureuse réunion. M. Thumboo Chetty, ministre du Maharajah et fervent catholique, me fit visiter la ville et



Ootacamund

Groupe de *Kottas*

surtout le palais, d'un luxe inouï, récemment bâti par le souverain. L'église catholique est trop petite pour le nombre et la piété des fidèles. Mais le P. Feuga s'occupe d'y remédier et y réussira, tant il aime ses ouailles et tant il est aimé d'elles. Je ne crois pas, dans tout mon voyage, avoir assisté à fête plus jolie, plus gracieusement pittoresque que la réception dont les chrétiens de Mysore tinrent à m'honorer. Pendant des heures trop courtes, en plein air et enveloppé d'une foule sympathique, je fus le témoin heureux de scènes mimées, de danses indiennes entremêlés de compliments, de chants, le tout exécuté avec une grâce, une décence, un charme, dont je reste émerveillé.

Entre Mysore et Bangalore on traverse Seringapatam, où fut une des résidences du fameux Tippou Sahib, ensuite Closepet. Puis, à 5 milles de Bangalore, je rencontrai Mgr Despatures, qui tenait à m'introduire lui-même dans sa ville épiscopale et qui, pendant trois jours consécutifs m'en fit aimablement les honneurs. Mgr Colas et Mgr Prunier eurent la bonne attention d'y venir, l'un de Pondichéry, l'autre de Salem, pour passer avec moi quelques moments de plus. Et cette réunion si douce eut encore l'avantage de faciliter la mise

Etang près de Bangalore

au point, en présence du Délégué Apostolique, de certaines questions importantes relatives surtout au transfert du Séminaire commun de Pondichéry sous le climat incomparablement plus tempéré de Bangalore.

C'est, en effet, à cause de cet heureux climat et de l'importance de la position catholique que Bangalore a été choisi pour être la résidence du Représentant du Pape. Mgr Kierkels, qui occupe actuellement ce poste, s'acquitte de ses fonctions avec une intelligence et un zèle qui font regarder sa présence comme une bénédiction pour les Missions de l'Inde. Le couvent des Sœurs du Bon Pasteur, la maison des Petites Sœurs des Pauvres, le magnifique Collège Saint-Joseph tenu par nos confrères, les multiples paroisses pourvues d'églises et d'écoles, le grand hôpital Sainte-Marthe et maintes autres œuvres forment, à l'honneur de l'Église, un ensemble imposant. Si toute l'Inde était christianisée à la proportion de Bangalore, on y compterait plus de fidèles qu'en France. Le très beau Séminaire commun, qui va s'y ouvrir et dont je visitai les premiers travaux à la périphérie de la ville, sera un progrès de plus. Jusqu'ici il n'existait qu'un petit séminaire assez modeste d'ailleurs : mais je me rappelle le plaisir que

j'eus à le voir dirigé par le P. Aranjo, que la plupart d'entre vous ont connu pendant les années qu'il a passées à Saint-Sulpice, et qui occupe déjà, provisoirement au moins, ce poste de confiance.

Le 12, à 9 h. du soir, sur le quai de la gare, où avec le P. Beyls je devais prendre le train de Madras, une dernière manifestation de sympathie m'attendait, comme pour accroître mon regret de quitter si vite nos belles Missions des Indes. Sans parler des nombreux confrères présents avec NN. SS. de Pondichéry, Mysore et Salem, presque tout le clergé indien du diocèse était là. Il voulait, par une adresse chaleureuse et de très beaux présents, témoigner encore aux Missions-Étrangères, représentées par leur Supérieur, leur reconnaissance pour les missionnaires. J'en fus profondément touché.

Idole Hindoue. Vishnou et ses épouses

Femmes indiennes

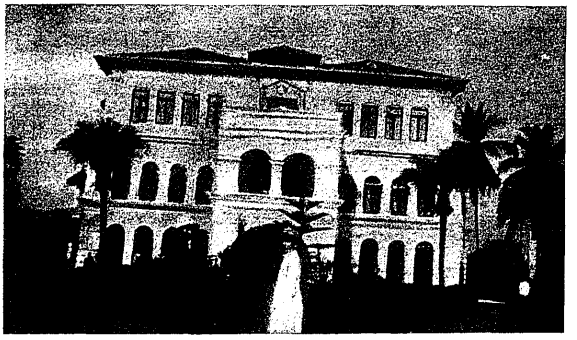
Madras et Méliapore

Cette nouvelle nuit en wagon me laisse le souvenir d'une installation commode et bien en rapport avec le climat, mais d'arrêts fréquents, bruyants et interminables. Reçu dès le petit jour à la gare de Madras par un P. Salésien de la Mission, j'eus le bonheur, après avoir célébré la messe à la cathédrale, d'avoir encore le temps de faire un pèlerinage à San Tome de Méliapore, à 5 milles seulement au sud. C'est le siège d'un évêque portugais, le très distingué Mgr Teixeira, qui voulut bien lui-même me faire visiter non seulement son évêché et sa cathédrale, mais la crypte avec le tombeau dit de saint Thomas. Son Excellence, dont l'érudition est très vaste, ne doute pas que l'apostolat de saint Thomas aux Indes ne soit un fait historique. Moins sûre, quoique non pas sans fondement, serait la tradition relative à son martyre à Méliapore. N'est-il pas émouvant de songer qu'un des Apôtres de Notre-Seigneur a prêché l'Évangile jusqu'au seuil de notre Extrême-Orient ?

Comme Notre-Dame de la Garde à Marseille, le « Mont Saint-Thomas », qui domine la côte, est la dernière vision qu'aperçoit le voyageur en s'éloignant des Indes. Le bateau qui m'emportait vers la Birmanie s'appelait l'*Æthiopia*. Les

trois jours que j'y passai en compagnie du P. Beyls furent des jours de repos. Là aussi le personnel du bord était en grande partie catholique. Les passagers étaient rares et discrets et, naturellement, ne parlaient qu'anglais. Le ciel, nettoyé par le passage encore récent de la mousson, était d'une idéale pureté. Le soir, accoudés tous deux sur le bastingage, nous regardions étinceler la Croix du Sud et les contellations qui l'avoisinent. Quelle splendeur ! La prière de saint François Xavier montait d'elle-même aux lèvres : *Aeterne rerum omnium Conditor Deus...*

Maison indienne



Evêché de Rangoon

LA BIRMANIE

A la différence du ciel, l'eau se troubla et changea de teinte dès le matin du 16 novembre. Les bouches de l'Irrawaddy n'étaient pas loin. La côte basse et verdoyante apparut bientôt. Puis ce fut la terre des deux côtés : on remontait le grand fleuve. De loin le P. Beyls m'indiqua les deux flèches d'une cathédrale pointant au milieu des pagodes. C'est Rangoon. A 2 heures, Mgr Prévost et plusieurs confrères me cueillaient à bord pour m'emmener à l'Évêché à l'ombre de sa splendide cathédrale.

Rangoon

La Birmanie est un pays splendide, mais, bloqué au nord par la Chine, dont elle est séparée par d'énormes montagnes, elle est en dehors du va-et-vient missionnaire et, pour cette raison, ces belles missions sont parmi les moins connues, non seulement dans le public catholique, mais de nos confrères dans le sein même de notre Société. Le jour viendra, sans doute, où des communications faciles s'ouvriront pour elles, notamment du côté de la Chine et du Siam. En attendant, les privilégiés seuls la visitent et je me félicite d'avoir été du

Jeunes filles birmanes

nombre. En gardant Rangoon pour centre, Mgr Provost, en deux superbes excursions admirablement organisées, me fit parcourir ce que son beau Vicariat a de plus caractéristique, Bassein et le Delta de l'Irrawaddy jusqu'à Thonzé dans l'ouest, Moulmein dans le sud. Les chrétientés, carianes surtout, abondent dans le Delta. Du petit vapeur qui nous promène dans ce dédale d'arroyos, un guide averti nous indique de tous côtés, noyés dans l'exubérante végétation, les centres de paroisse surmontés souvent de gracieux clochers. Il arrive même qu'aux escales le curé monte à bord pour saluer le Vicaire Apostolique et son hôte : ici, c'est un vieux missionnaire comme le P. Bouche; là, comme à Myaungmya, c'est un prêtre carian le P. Pascal.

— Comment donc voyagent-ils parmi ces immenses rizières entre lesquelles on ne voit pas trace de route ?

— De route, certes, il n'est pas question en Basse Birmanie, pas même de sentier....

— Alors comment circule-t-on ?

— A pied, bien sûr.

— Soit ; mais encore, où mettre le pied ?

— Mais simplement dans la rizière elle-même.

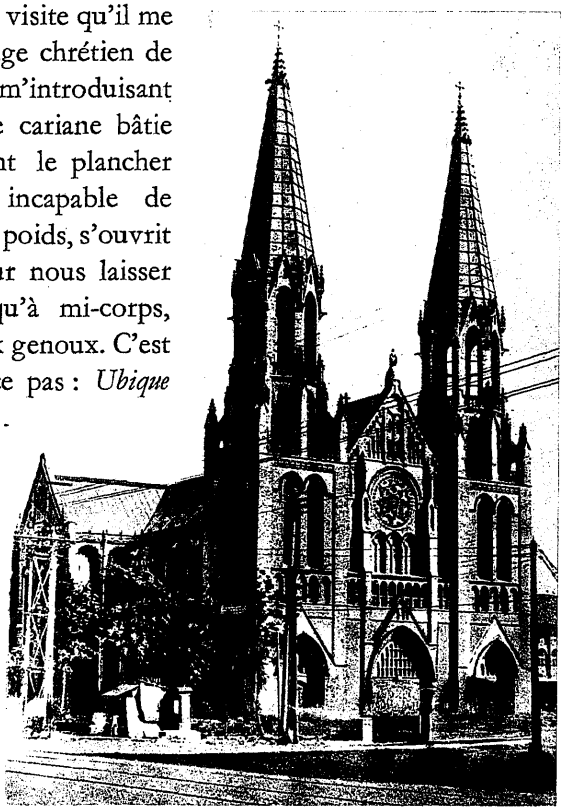
— Bah ! Mais de quelles chaussures se sert-on ?

— Eh ! le mieux est de ne pas s'en servir du tout.

Et nos missionnaires trouvent cela tout simple. Pourtant, que la marche doit être pénible dans cette boue gluante, parmi les chaumes non arrachés, sous un soleil impitoyable ! Mais le missionnaire répond : *Ubique et in omnibus institutus sum...* Vous connaissez ce refrain, chers Aspirants : il est pour l'apôtre l'expression de la vertu vécue.

Bassein est un gros centre catholique, pourvu d'un ensemble complet d'œuvres et d'un curé modèle que je n'hésite pas à nommer, le P. Jules Perrin. Je ne lui garde même pas rancune pour la visite qu'il me fit faire au village chrétien de Mayanggiaung, m'introduisant dans une hutte cariane bâtie sur pilotis, dont le plancher de bambous, incapable de supporter notre poids, s'ouvrit incontinent pour nous laisser passer l'un jusqu'à mi-corps, l'autre jusqu'aux genoux. C'est toujours n'est-ce pas : *Ubique et in omnibus..*

Moulmein, au bout opposé de la Mission, de l'autre côté de la Salouen, est dans un site de toute beauté. Je garde comme photographié dans



Cathédrale de Rangoon

mon souvenir l'admirable paysage que le P. Chevallier me montra du haut d'une grande pagode immédiatement au-dessus du séminaire : du côté de la mer, des îles ravissantes ; vers l'intérieur, les montagnes d'où s'échappe la Salouen ; en bas la ville, ses jardins, ses pagodes, et même ses églises, car Moulmein est un centre catholique possédant plusieurs paroisses, un grand couvent-école des Sœurs de Saint-Joseph de l'Apparition, un collège des Frères des Ecoles Chrétiennes et un petit séminaire, où une cinquantaine d'élèves sous la direction du P. Bazin (naguère mon diacre à Paris), se préparent pour le Collège Général de Pinang. C'est à regret qu'à la chute du jour je quittai Moulmein. J'aurais aimé à mieux connaître ce beau pays et même, si possible, à aller visiter le P. Loyseau qui, à deux jours en amont sur la Salouen, organise et développe la chrétienté de Papoun, aux avant-postes de la Birmanie vers le Laos siamois.

A Rangoon même les œuvres sont trop nombreuses et trop importantes pour que j'essaie seulement de vous en donner la liste. Nombreuses paroisses, grandes écoles, Collège Saint-Paul avec 1.700 élèves, Foyer pour les étudiants de l'Université, Petites Sœurs des Pauvres... Mieux vaut arrêter l'énumération. Les Eurasiens ont leur missionnaire, les Indiens le leur, les Chinois de même et, en écoutant les pasteurs respectifs de ces divers troupeaux, on penserait au vers du fabuliste : Mes petits sont mignons, si le mot de saint Augustin n'était bien mieux de mise : *Ama et fac quod vis.*

Jeune Birman

Vraiment cette cathédrale de Rangoon, qui est une des plus belles, sinon la plus belle de l'Extrême-Orient, est bien ce qu'elle doit être au milieu d'un pareil ensemble.

Port de Moulmein

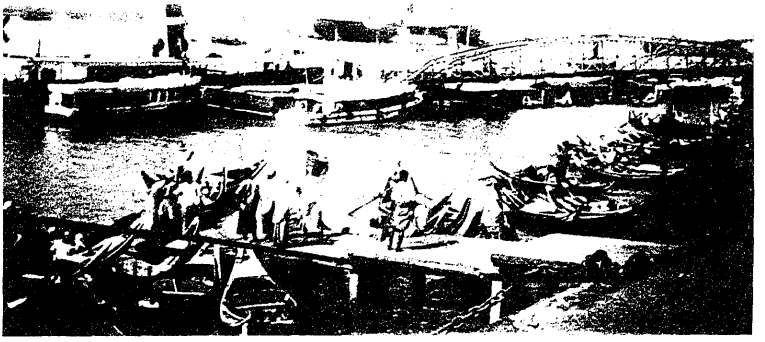
Mais, vous l'avez certainement remarqué, après avoir tant parlé de la Birmanie, je n'ai pas encore nommé les Birmans. Ils sont pourtant la race dominante, race fine, gaie et intelligente, mais indolente, comme le sont souvent les peuples des pays très chauds. Leur vitalité n'égale pas celle des Chinois, ni même des Indiens. Et si, outre les Carians, il n'y avait pas en Birmanie des Indiens et des Chinois, le ministère des missionnaires serait très ingrat. Car, il faut le savoir, les Birmans, avec leurs voisins les Siamois et les Cambodgiens, sont, dans le monde, les trois seuls peuples réellement bouddhistes, ceux sur lesquels le bouddhisme a une emprise vraiment religieuse, et cette emprise est tellement forte qu'on peut la comparer à celle que l'Islam exerce sur les Musulmans. Le bouddhisme existe dans d'autres pays, mais son influence n'est pas exclusive, et plus d'un peuple que l'on classe comme bouddhiste ne l'est pas en réalité. En Birmanie donc, les Birmans catholiques sont une infime minorité. On n'en trouve, groupés en paroisses, que dans la Mission de Birmanie Septentrionale, où leur origine remonte aux premiers essais d'évangélisation par les Portugais au XVIe siècle.

mon souvenir l'admirable paysage que le P. Chevallier me montra du haut d'une grande pagode immédiatement au-dessus du séminaire : du côté de la mer, des îles ravissantes ; vers l'intérieur, les montagnes d'où s'échappe la Salouen ; en bas la ville, ses jardins, ses pagodes, et même ses églises, car Moulmein est un centre catholique possédant plusieurs paroisses, un grand couvent-école des Sœurs de Saint-Joseph de l'Apparition, un collège des Frères des Ecoles Chrétiennes et un petit séminaire, où une cinquantaine d'élèves sous la direction du P. Bazin (naguère mon diacre à Paris), se préparent pour le Collège Général de Pinang. C'est à regret qu'à la chute du jour je quittai Moulmein. J'aurais aimé à mieux connaître ce beau pays et même, si possible, à aller visiter le P. Loyseau qui, à deux jours en amont sur la Salouen, organise et développe la chrétienté de Papoun, aux avant-postes de la Birmanie vers le Laos siamois.

A Rangoon même les œuvres sont trop nombreuses et trop importantes pour que j'essaie seulement de vous en donner la liste. Nombreuses paroisses, grandes écoles, Collège Saint-Paul avec 1.700 élèves, Foyer pour les étudiants de l'Université, Petites Sœurs des Pauvres... Mieux vaut arrêter l'énumération. Les Eurasiens ont leur missionnaire, les Indiens le leur, les Chinois de même et, en écoutant les pasteurs respectifs de ces divers troupeaux, on penserait au vers du fabuliste : Mes petits sont mignons, si le mot de saint Augustin n'était bien mieux de mise : *Ama et fac quod vis.*

Jeune Birman

Vraiment cette cathédrale de Rangoon, qui est une des plus belles, sinon la plus belle de l'Extrême-Orient, est bien ce qu'elle doit être au milieu d'un pareil ensemble.



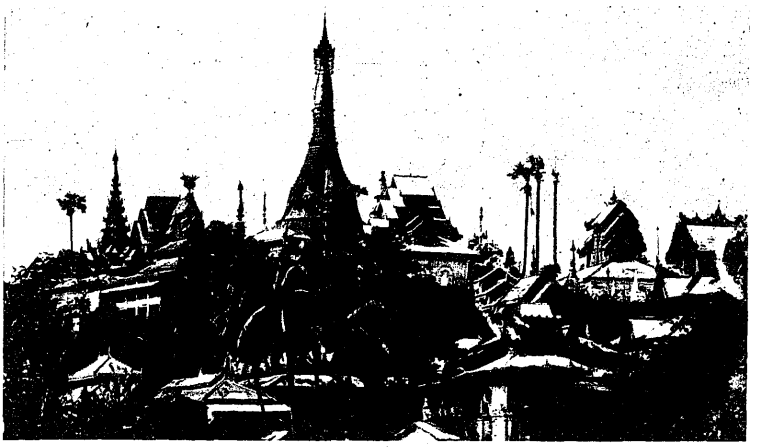
Port de Moulmein

Mais, vous l'avez certainement remarqué, après avoir tant parlé de la Birmanie, je n'ai pas encore nommé les Birmans. Ils sont pourtant la race dominante, race fine, gaie et intelligente, mais indolente, comme le sont souvent les peuples des pays très chauds. Leur vitalité n'égale pas celle des Chinois, ni même des Indiens. Et si, outre les Carians, il n'y avait pas en Birmanie des Indiens et des Chinois, le ministère des missionnaires serait très ingrat. Car, il faut le savoir, les Birmans, avec leurs voisins les Siamois et les Cambodgiens, sont, dans le monde, les trois seuls peuples réellement bouddhistes, ceux sur lesquels le bouddhisme a une emprise vraiment religieuse, et cette emprise est tellement forte qu'on peut la comparer à celle que l'Islam exerce sur les Musulmans. Le bouddhisme existe dans d'autres pays, mais son influence n'est pas exclusive, et plus d'un peuple que l'on classe comme bouddhiste ne l'est pas en réalité. En Birmanie donc, les Birmans catholiques sont une infime minorité. On n'en trouve, groupés en paroisses, que dans la Mission de Birmanie Septentrionale, où leur origine remonte aux premiers essais d'évangélisation par les Portugais au XVIe siècle.

Rivière birmane

Mandalay

Cette mission de Birmanie septentrionale, plus jeune et moins développée que celle de Birmanie méridionale, est, à certains égards, plus curieuse encore. Elle est en quelque sorte le nœud de l'Extrême-Orient, reliant les Indes à l'Indochine et à la Chine. On n'y trouve pas de Carians, mais, à côté des Birmans, des populations aborigènes, fort intéressantes, telles que les Shans et les Katchins à la frontière du Yunnan. Le missionnaire a prise sur elles et les chrétientés, tant katchines que shans, sont en progrès marqué et le seraient mieux encore si les ouvriers étaient moins rares et si le climat n'était pas aussi fiévreux. J'ai été fort édifié d'apprendre que les Pères du Sacré-Cœur de Bétharram, missionnaires dans la zone occidentale de Yunnan, où notre Société les a appelés en 1921, commençaient à envoyer en Birmanie quelques-uns de leurs jeunes religieux pour y apprendre la langue des Shans et s'initier, chez nos confrères, au ministère auprès de ce peuple. Car plusieurs tribus Shans habitent le territoire qui leur est



Ville birmane

confié. Voila la véritable collaboration apostolique, qui, sans distinguer entre congrégations, fait converger, dans une entr'aide fraternelle et intelligente, l'effort de toutes vers le but commun qui est la conversion des infidèles. Tout cela se passe dans la région qui a pour chef-lieu Bhamo, la ville trait d'union entre la Birmanie et la Chine. De cette ville comme centre, un avion en deux heures de temps pourrait survoler des missions aussi différentes que celles du Bengale, du Thibet, du Yunnan, du Siam... N'est-ce pas là, pour le missionnaire, un vrai point stratégique ?

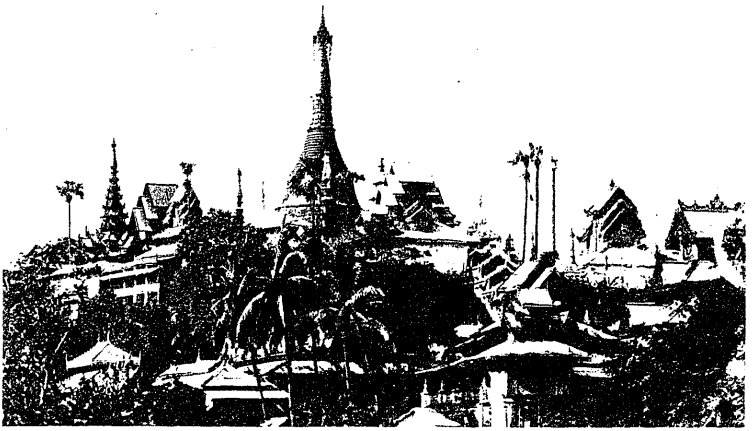
La ville épiscopale n'est autre que la capitale de l'ancien empire birman, Mandalay. On y arrive de Rangoon en 18 heures de chemin de fer. Mgr Falière, un des plus jeunes, mais non pas des moins bons parmi les Évêques des Missions-Étrangères, y habite, à côté d'une cathédrale modeste, bien que vaste et élégante, une résidence qu'il a lui-même, par des aménagements récents, rendue commode et agréable. Il est touchant d'y rencontrer l'évêque démissionnaire, Mgr Foulquier, et de voir de quelles filiales sollicitudes le successeur entoure son prédécesseur.

Multiples paroisses, dont une purement birmane, un

Rivière birmane

Mandalay

Cette mission de Birmanie septentrionale, plus jeune et moins développée que celle de Birmanie méridionale, est, à certains égards, plus curieuse encore. Elle est en quelque sorte le nœud de l'Extrême-Orient, reliant les Indes à l'Indochine et à la Chine. On n'y trouve pas de Carians, mais, à côté des Birmans, des populations aborigènes, fort intéressantes, telles que les Shans et les Katchins à la frontière du Yunnan. Le missionnaire a prise sur elles et les chrétientés, tant katchines que shans, sont en progrès marqué et le seraient mieux encore si les ouvriers étaient moins rares et si le climat n'était pas aussi fiévreux. J'ai été fort édifié d'apprendre que les Pères du Sacré-Cœur de Bétharram, missionnaires dans la zone occidentale de Yunnan, où notre Société les a appelés en 1921, commençaient à envoyer en Birmanie quelques-uns de leurs jeunes religieux pour y apprendre la langue des Shans et s'initier, chez nos confrères, au ministère auprès de ce peuple. Car plusieurs tribus Shans habitent le territoire qui leur est



Ville birmane

confié. Voila la véritable collaboration apostolique, qui, sans distinguer entre congrégations, fait converger, dans une entr'aide fraternelle et intelligente, l'effort de toutes vers le bur commun qui est la conversion des infidèles. Tout cela se passe dans la région qui a pour chef-lieu Bhamo, la ville trait d'union entre la Birmanie et la Chine. De cette ville comme centre, un avion en deux heures de temps pourrait survoler des missions aussi différentes que celles du Bengale, du Thibet, du Yunnan, du Siam... N'est-ce pas là, pour le missionnaire, un vrai point stratégique ?

La ville épiscopale n'est autre que la capitale de l'ancien empire birman, Mandalay. On y arrive de Rangoon en 18 heures de chemin de fer. Mgr Falière, un des plus jeunes, mais non pas des moins bons parmi les Évêques des Missions-Étrangères, y habite, à côté d'une cathédrale modeste, bien que vaste et élégante, une résidence qu'il a lui-même, par des aménagements récents, rendue commode et agréable. Il est touchant d'y rencontrer l'évêque démissionnaire, Mgr Foulquier, et de voir de quelles filiales sollicitudes le successeur entoure son prédécesseur.

Multiples paroisses, dont une purement birmane, un

collège de Frères peuplé de 500 élèves, *High School* des Sœurs de Saint-Joseph de l'Apparition, une grande léproserie, célèbre en Extrême-Orient, et bien d'autres établissements de moindre importance, font de cette ville un centre digne d'une mission de grand avenir.

Un autre ensemble catholique de très grand intérêt se trouve à Maimyo, à 60 km. dans l'est, sur un plateau élevé de 1.100 mètres, où les santés qu'éprouve le climat de Mandalay, pénible d'avril à septembre, trouvent une fraîcheur bienfaisante. La route qui y donne accès traverse une forêt superbe et les échappées de vue qui s'ouvrent sur la plaine font de l'excursion une partie de plaisir. On s'explique facilement que la Mission ait placé là son Séminaire.

Une autre visite, mais celle-là d'intérêt rétrospectif, est celle de l'ancienne capitale, Amiarapoura, et de ses ruines grandioses, dans la banlieue de Mandalay ; il est émouvant d'y retrouver bien conservées les tombes de missionnaires et d'évêques qui furent les premiers apôtres de la contrée. J'aurais voulu pousser jusqu'à Bhamo : le temps me manquait. Avec le P. Saint-Guily, qui m'avait accompagné depuis Rangoon, et le P. Merceur, que j'emmenais à Hongkong pour refaire sa santé, je quittai Mandalay un après-midi, le cœur serré par des adieux dont l'heure était venue trop vite. Que de fois au cours de ce voyage, après avoir goûté les joies les plus douces j'eus l'occasion de méditer le mot de saint Paul : *Quotidie morior.*

Femmes katchins

Puissions-nous renforcer

Village birman

de quelques bons ouvriers ces chères missions de Birmanie ! Bien des fois j'entendis nos confrères et leurs chefs parler d'une population particulièrement intéressante et mûre, peut-être, pour le Christianisme : les Chins, à peine entamés par l'évangélisation. *Rogate ergo Dominum messis*...

Je ne puis laisser la Birmanie sans vous dire un mot des deux chrétientés que traverse le chemin de fer, celles de Nyeunglebin et de Pégu en Basse-Birmanie. Leur curé est le P. Mignot, aveugle depuis vingt ans et, nonobstant, tout aussi missionnaire qu'un autre. J'y passai, tant à l'aller qu'au retour de Mandalay. Notre confrère aveugle leur consacre un dévouement admirable. Il rêvait pour Pégu une fondation monastique en souvenir des deux premiers martyrs de la Société des Missions-Étrangères, les PP. Genoud et Joret, qui en 1693, après avoir converti de nombreux païens, furent, pour expier ce crime, exposés nus pendant trois jours à la piqûre des moustiques, puis cousus dans un sac et jetés à la rivière. Le rêve du pieux missionnaire aveugle s'est réalisé depuis mon passage. Les premières Clarisses venues en Extrême-Orient ont fondé un monastère à Pégu...

collège de Frères peuplé de 500 élèves, *High School* des Sœurs de Saint-Joseph de l'Apparition, une grande léproserie, célèbre en Extrême-Orient, et bien d'autres établissements de moindre importance, font de cette ville un centre digne d'une mission de grand avenir.

Un autre ensemble catholique de très grand intérêt se trouve à Maimyo, à 60 km. dans l'est, sur un plateau élevé de 1.100 mètres, où les santés qu'éprouve le climat de Mandalay, pénible d'avril à septembre, trouvent une fraîcheur bienfaisante. La route qui y donne accès traverse une forêt superbe et les échappées de vue qui s'ouvrent sur la plaine font de l'excursion une partie de plaisir. On s'explique facilement que la Mission ait placé là son Séminaire.

Une autre visite, mais celle-là d'intérêt rétrospectif, est celle de l'ancienne capitale, Amiarapoura, et de ses ruines grandioses, dans la banlieue de Mandalay ; il est émouvant d'y retrouver bien conservées les tombes de missionnaires et d'évêques qui furent les premiers apôtres de la contrée. J'aurais voulu pousser jusqu'à Bhamo : le temps me manquait. Avec le P. Saint-Guily, qui m'avait accompagné depuis Rangoon, et le P. Merceur, que j'emmenais à Hongkong pour refaire sa santé, je quittai Mandalay un après-midi, le cœur serré par des adieux dont l'heure était venue trop vite. Que de fois au cours de ce voyage, après avoir goûté les joies les plus douces j'eus l'occasion de méditer le mot de saint Paul : *Quotidie morior.*

Femmes katchins

Puissions-nous renforcer

Village birman

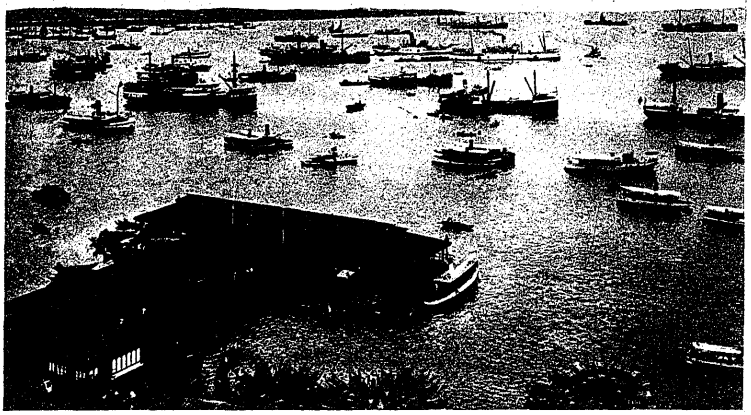
de quelques bons ouvriers ces chères missions de Birmanie ! Bien des fois j'entendis nos confrères et leurs chefs parler d'une population particulièrement intéressante et mûre, peut-être, pour le Christianisme : les Chins, à peine entamés par l'évangélisation. *Rogate ergo Dominum messis...*

Je ne puis laisser la Birmanie sans vous dire un mot des deux chrétientés que traverse le chemin de fer, celles de Nyeunglebin et de Pégu en Basse-Birmanie. Leur curé est le P. Mignot, aveugle depuis vingt ans et, nonobstant, tout aussi missionnaire qu'un autre. J'y passai, tant à l'aller qu'au retour de Mandalay. Notre confrère aveugle leur consacre un dévouement admirable. Il rêvait pour Pégu une fondation monastique en souvenir des deux premiers martyrs de la Société des Missions-Étrangères, les PP. Genoud et Joret, qui en 1693, après avoir converti de nombreux païens, furent, pour expier ce crime, exposés nus pendant trois jours à la piqûre des moustiques, puis cousus dans un sac et jetés à la rivière. Le rêve du pieux missionnaire aveugle s'est réalisé depuis mon passage. Les premières Clarisses venues en Extrême-Orient ont fondé un monastère à Pégu...

Le 26 novembre après midi j'étais avec le P. Rioufreyt, mon nouveau compagnon, et le P. Merceur, à bord du *Karapara*, qui allait me transporter de Rangoon à Pinang. Encore trois jours de repos ; trois jours de navigation paisible et douce, le long des côtes, birmanes d'abord, siamoises ensuite, de la grande presqu'île malaise. On n'aperçoit guère le continent sinon le troisième jour, mais on passe en vue d'îles délicieuses, celles entre autres de l'archipel de Mergui.

Mergui ! C'est le port où nos premiers missionnaires débarquaient pour se rendre à pied à la capitale du Siam. Combien plus durs que les nôtres étaient leurs dangereux et interminables voyages ! Le P. Rioufreyt, qui résida longtemps à Mergui, me détaillait les curiosités de ces îles. Elles sont inhabitées, mais les pêcheurs de nids d'hirondelles en visitent souvent les cavernes et les escarpements. Pendant la grande guerre l'autorité anglaise les faisait surveiller dans la crainte que l'ennemi n'y cachât ses sous-marins et plus d'une fois le missionnaire avait été invité à accompagner les patrouilles pour servir éventuellement d'interprète.

Pagode à Mandalay



Rade de Singapore

LA MALAISIE

Mon arrivée à Pinang, le 29 novembre, tira d'un sérieux embarras les Directeurs de notre Collège général. Quinze sous-diacres étaient prêts pour recevoir le diaconat, mais aucun des trois évêques sur lesquels on avait successivement compté pour l'ordination n'était en état de faire le voyage de Singapore à Pinang. J'arrivais donc à point et, à la cérémonie qui eut lieu le lendemain, j'eus l'émotion de conférer le diaconat à un jeune homme, nommé Liou Tin-yu, dont le père avait été mon homme de confiance 35 ans plus tôt et qui lui-même, encore enfant, avait été choisi par moi pour être un des premiers élèves du Séminaire à peine ouvert de Ningyuenfu.

Cette ordination à Pinang ne devait pas être la seule. La semaine suivante j'en donnai une seconde, conférant le sacerdoce à quatre nouveaux prêtres. Mais, entre temps, j'avais parcouru de bout en bout la belle Mission qui constitue pour les Anglais la colonie des *Straits* et pour l'Eglise le diocèse de Malacca. En 20 heures de bateau rapide j'avais gagné Singapore. L'automobile me ramena à Pinang en escales

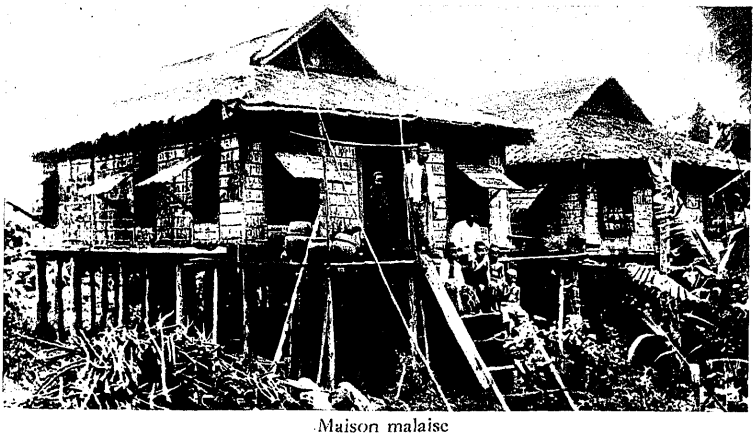
Collège de Pinang (façade extérieure)

successives, plus belles, plus intéressantes l'une que l'autre : Johore, Malacca, Seremban, Kwala-Lumpur, et, chacune devenant rendez-vous pour les missionnaires des alentours, je pus voir ou revoir presque tous nos confrères de la presqu'île. Si grande est la variété des langues parlées dans ce pays, où l'élément aborigène, malais islamisé, ne donne pas de prise à l'évangélisation, que les missionnaires sont forcés de se spécialiser, les uns se vouant aux Chinois, les autres aux Indiens, d'autres aux Eurasiens, et, de chacun de ces groupes, la subdivision en dialectes multipliés fait une vraie Babel. Il y a là un obstacle sérieux à l'action apostolique. Plus d'une facilité le compense : c'est la commodité des communications en pays sillonné de belles routes ; c'est la sécurité qu'assure la domination anglaise ; c'est la bienveillance de l'administration qui, soucieuse de profiter des valeurs morales, non seulement protège le missionnaire, mais l'encourage et l'aide dans ses œuvres, snrtout sur le terrain scolaire. Aussi le progrès catholique est-il continu et très appréciable, bien que les crises économiques, en un pays peuplé d'immigrés, fassent souvent fléchir une courbe dont la résultante se trouve cependant être une montée. Les établissements scolaires sont çà et là de premier ordre, grâce tout particulièrement à l'excellente organisation des très dévouées religieuses enseignantes que nous appelons les Dames de Saint-Maur. Non contentes

Collège de Pinang (cour intérieure)

d'occuper les grands centres et d'y entretenir de magnifiques écoles, elles rayonnent, grâce à l'automobile, jusque dans les villages de brousse où, partant au petit jour de l'école-mère, elles viennent, à des dizaines de kilomètres de celle-ci, donner leurs soins à des écoles où leur enseignement est d'autant plus apprécié que l'importance secondaire de la localité ne semblait pas comporter cette faveur.

Parmi les centres intermédiaires entre Singapore et Pinang, Malacca a surtout frappé mon attention. Tout est si émouvant, si prenant, dans ce qui se rattache à l'apostolat de saint François-Xavier et aux premières origines des Missions d'Extrême-Orient ! Or vous savez quelle place a tenue la ville de Malacca dans la vie et la correspondance de l'Apôtre des

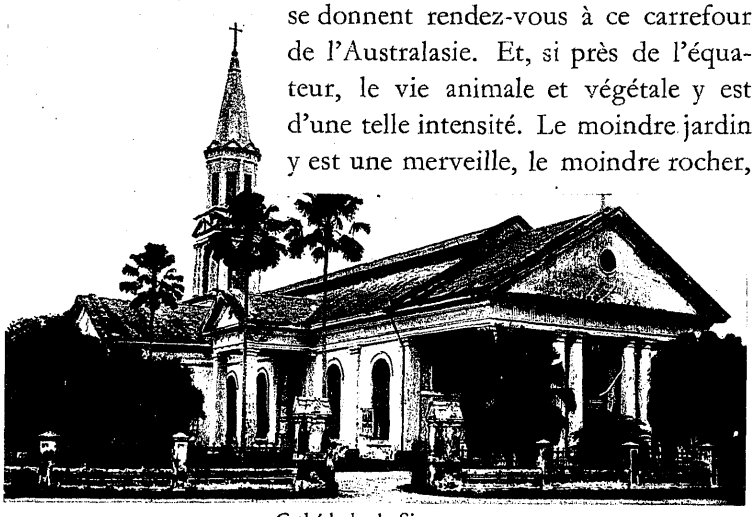


Maison malaise

Indes. L'église Notre-Dame du Mont, où le saint a prié et prêché, où, après sa mort, son corps a reposé pendant près d'une année, n'est plus aujourd'hui qu'une ruine grandiose, mais les catholiques y viennent nombreux, le jour de sa fête, assister aux messes qui s'y célèbrent en plein air. Le P. Girard, heureux vicaire du P. François, m'y conduisit le matin du 4 décembre et j'éprouvai un immense bonheur à dire la messe pour vous et pour nos missions en des lieux imprégnés de pareils souvenirs.

Singapore

Mais Malacca, qui donne son nom au diocèse, n'est pas la résidence de son évêque. Singapore et Pinang, aux extrémités opposées de la Mission en restent les deux pôles. Chacune de ces deux villes serait digne d'être la tête d'un grand diocèse missionnaire, mais jusqu'ici Singapore seul jouit de ce privilège. Nos jeunes missionnaires, « partants » frais émoulus de la rue du Bac, aiment bien l'escale de Singapore. Elle les frappe par son exotisme si nouveau pour eux. Tant de peuples hétéroclites se donnent rendez-vous à ce carrefour de l'Australasie. Et, si près de l'équateur, le vie animale et végétale y est d'une telle intensité. Le moindre jardin y est une merveille, le moindre rocher,



Cathédrale de Singapore

Rivière à Singapore

fût-il battu par la mer, un bouquet de verdure. Dans le calme des nuits un bruissement sourd remplit l'atmosphère, fait de tout ce qui palpite sous l'herbe ou dans les bois. Mais ce que nos confrères apprécient le plus, c'est la petite Procure, modeste, mais si avenante, où la Société des Missions-Etrangères, représentée par les plus serviables des Procureurs, leur offre sa maternelle hospitalité, les débrouille, les renseigne, les promène et les remet en route vers leurs destinations respectives, proches ou lointaines. Nulle part mieux que dans nos Procures on ne comprend le rôle que se réserve notre Société, s'effaçant devant ses Missions, parce qu'elles sont déjà l'Eglise, et s'abstenant de s'ingérer dans leur direction intérieure, mais restant à côté d'elles pour les servir toujours.

Plus il est frappé par l'exotisme d'une ville telle que Singapore, plus le catholique venu d'Europe est heureux d'y retrouver sa religion, identique à elle-même et pratiquée par des fidèles nombreux appartenant aux races les plus diverses : Chinois de provinces différentes, Indiens de dialectes variés, Portugais, Eurasiens, Européens, chacun fréquente l'église où l'on parle sa langue, sans craindre que le *Credo* n'y soit pas le même. Les églises sont belles, les écoles de tout degré

regorgent d'élèves, les œuvres de tout genre s'épanouissent. L'évêché est modeste ; Mgr Barillon, malade, y a pris depuis longtemps sa retraite. Son coadjuteur, Mgr Perrichon, était, à mon arrivée, cloué sur son lit par un accident récent. Quant à Mgr Mérel, Vicaire Apostolique démissionnaire de Canton, qui pendant 17 ans a donné l'exemple admirable d'un archevêque redevenu simple missionnaire par dévouement au salut des âmes, il finit sa sainte vie au presbytère de l'église chinoise, entouré des soins pieux que lui prodigue le jeune P. Sy. Et tout cela vous explique pourquoi mon double passage à Pinang fut un coup de la Providence pour les ordinands du Collège Général.

Pinang

La deuxième ordination eut lieu quelques jours après la première et donna quatre nouveaux prêtres à trois diocèses différents. Le Collège général, qui, après le Séminaire de Paris, vient immédiatement au deuxième rang par son importance et son ancienneté parmi les œuvres de notre Société, est le véritable berceau du Clergé séculier indigène en Extrême-Orient. Depuis 266 ans qu'il existe, il n'a interrompu son fonctionnement que pendant 26 ans, de 1781 à 1807. Forcé par les persécutions de se transporter du Siam aux Indes, des Indes au Cambodge ou en Malaisie, il n'a jamais cessé de recevoir les élèves qui lui étaient envoyés des missions les plus lointaines, à travers les dangers de voyages dispendieux et souvent très risqués. Parmi les prêtres qu'il a donnés à l'Eglise missionnaire plus de 100 ont confessé la foi, 49 ont versé leur sang pour elle, 5 ont été déclarés Bienheureux. Aussi ai-je regardé les trop courtes journées que j'y passai comme des plus douces et des meilleures de ma vie.

Cette île superbe de Pulo-Pinang mérite l'honneur de posséder un tel Séminaire. Le catholicisme y est très en vue et magnifiquement représenté par de puissantes paroisses et des œuvres scolaires, celles notamment des Frères des Ecoles Chrétiennes et des Dames de Saint-Maur, exceptionnellement

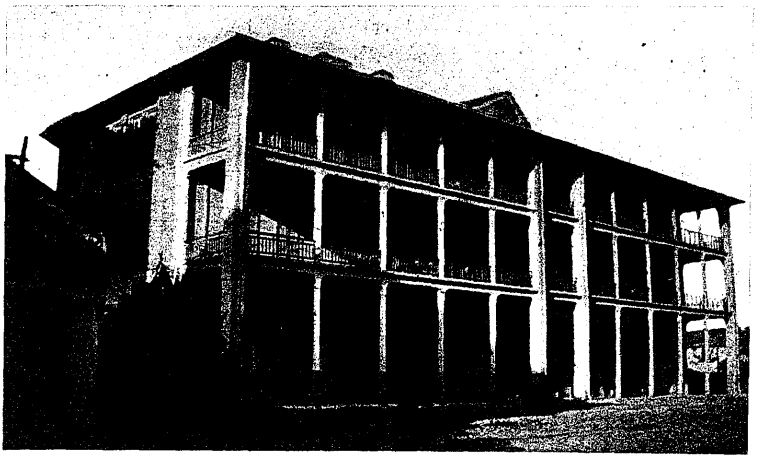
développées. J'admirai la tenue simple et distinguée de plusieurs prêtres du clergé indigène, l'aisance de bon aloi et la cordialité confiante de leurs rapports avec les missionnaires, vrais rapports de confrères à confrères.

Les catholiques sont Eurasiens, Indiens ou Chinois. Ce dernier élément m'intéressa surtout. Il m'a paru, à Pinang, plus évolué peut-être qu'ailleurs. Parlant l'anglais plus couramment que ses propres dialectes multiples et confus, il m'a donné çà et là une impression que je n'ai pas eue ailleurs : celle d'une assimilation déjà très avancée au milieu, d'un véritable commencement d'anglification. Si quelqu'un voulait prouver que le Chinois n'est pas, autant qu'on le dit, inassimilable, il trouverait sans doute ses meilleurs arguments aux Straits.

Pinang n'est pas, vers le nord du diocèse du Malacca, le dernier centre de mission. Un bon missionnaire travaille avec succès, plus loin sur la route du Siam, à organiser en chrétientés bien vivantes les convertis qu'il recrute et les néophytes dispersés qu'il retrouve dans cette zone septentrionale du territoire anglais, au voisinage du territoire siamois. L'ingéniosité du P. Ruaudel, vicaire général, qui m'accompagnait depuis Singapore, trouva moyen de me faire passer chez lui. C'est à 22 milles de Pinang, à Sungei-Patani, que le P. Riboud a sa principale installation. Une auto nous y amena assez tôt pour nous permettre de passer une heure ou deux avec ce bon pionnier, dont une des originales industries est la roulotte-chapelle dans laquelle il parcourt la brousse, à la recherche et au service de ses ouailles dispersées.

Eglise Notre-Dame du Mont

95°
110°
Fl. Rouge
Laokay
CHINE
Mandalay
TONKIN
Hatach
Hunghoa
Hanoï
BIRMANIE
(Brit.)
Golfe
Phucnhac
Haïphong
20°
Phatdiem
du Tonkin
Luang-Prabang
Thanh-Hoa
Xadoai
Haïnan
Irraouaddi
Xiengmai
Vinh
UNION
Pegu
Vientiane
Takhek
Anninh
Bassein
Rangoon
Nongseng
Hué
Ménam
SIAM
Moulmein
Tourane
Ubon
INDOCHINOISE
15°
Juthia
Kontum
Bangkok
Angkor
Mékong
Quinhon
Tonle Sap
Dalat
CAMBODGE
Nhatrang
Phnompenh
Golfe
Phantiet
Saïgon
de Siam
Culapgieng
COCHINCHINE
10°
OCÉAN INDIEN
MER
DE CHINE
DU SUD
Presqu'île malaise
Georgetown
5°
Pto Pinang
GOUVERT DES DÉTROITS
(Brit.)
Détt de Malacca
Kuala-Lumpur
SUMATRA
(Holl.)
Malacca
Singapore
Evêché
0 100 200 km
100° E. de Greenw.
105°
BORNEO
110°



Procure de Bangkok

LE SIAM

Le train de Singapore à Bangkok m'arracha à tant de choses attachantes, à tant de confrères aimables. Le P. Morin, de la Procure de Singapore, m'avait rejoint depuis trois jours et devenait mon nouveau compagnon de route. Après 24 heures en wagon, presque toujours en forêt, je pris contact avec la mission de Siam à Nakhon-Xaisi, où m'attendaient Mgr Perros et le P. Richard. Encore une heure et demie, et c'était la gare de Bangkok. A la procure tout nouvellement bâtie, splendidement installée et qu'on m'avait réservé l'honneur de bénir le jour même, de nombreux confrères étaient réunis et avec eux Mgr Gouin, Vicaire Apostolique du Laos, et le P. Chatenay, son missionnaire. Joyeuse assemblée, dont la bonne humeur et la verve culminèrent lorsqu'après la bénédiction on échangea en prose et en vers et en musique les félicitations et les vœux que comportaient de si exceptionnelles circonstances.

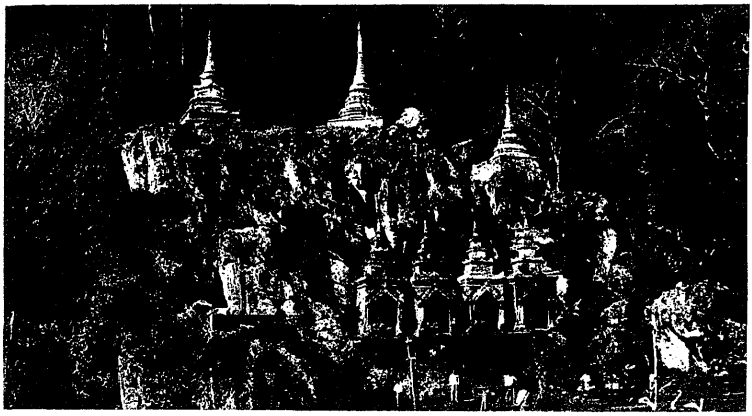
Six journées à peine, c'est tout le temps que je pouvais consacrer à la visite de cette mission de Siam, si chère à la

Maison sur pilotis

Société des Missions-Étrangères, dont elle est la mission première-née, mère de toutes les autres. Il me coûta de sacrifier la moitié de ce temps si court à ce que je m'avouais à moi même être à sa manière une folie : 26 heures de chemin de fer pour aller à Xiengmai, 22 heures pour en revenir et retour à Bangkok 72 heures après l'avoir quitté... Mais je tenais extrêmement, et Mgr Perros qui était prêt à m'accompagner m'y poussait fort, à donner coûte que coûte une marque d'intérêt exceptionnel à l'initiative toute récente prise par la Mission de Bangkok à l'extrême nord de son territoire.

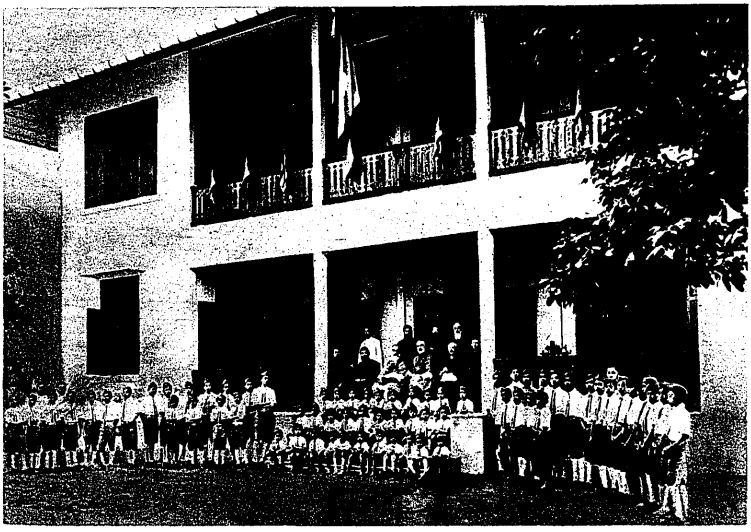
Xiengmai

Renonçant après huit ans de recherches infructueuses à trouver pour cette région en friche des missionnaires d'un autre institut, nous avions depuis deux ans décidé, malgré la faiblesse de nos effectifs, de tenter nous-mêmes l'entreprise. Le P. Mirabel avait été envoyé à Xiengmai avec un prêtre indigène. Les Sœurs Ursulines de Bangkok s'engageaient à y ouvrir une grande école. Les Frères de Saint-Gabriel promettaient de même leur dévouement. L'affaire avait été lancée et les premiers débuts étaient un succès. Malgré la présence des protestants établis depuis longtemps dans le pays, la population voyait avec une grande sympathie l'arrivée des catholiques. Quoi donc de mieux que d'encourager une si apostolique entreprise ? Et donc, en avant ! Le voyage, qui est de 720 km., est d'ailleurs très beau, surtout en la moitié nord, tout en grandioses forêts. De plus, une fois en route, Mgr Perros



Pagodes à Xiengmai

s'ingénia à ne pas perdre un minute utilisable, même aux simples arrêts dans les principales gares. C'est ainsi qu'à Phitsanulok, à 3 h. 1/2 du matin, 23 minutes nous suffirent pour visiter la petite église à 200 mètres de la gare, saluer le curé indigène et bénir ses paroissiens, dont un certain nombre était présent malgré l'heure indue. De même, après midi, à



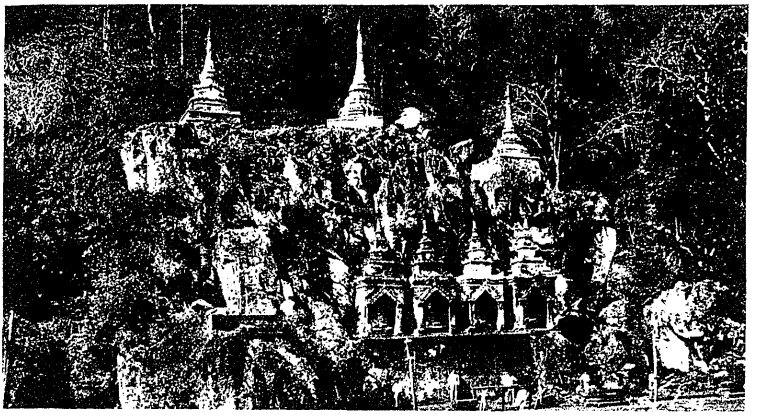
Collège de Montfort à Xiengmai

Maison sur pilotis

Société des Missions-Étrangères, dont elle est la mission première-née, mère de toutes les autres. Il me coûta de sacrifier la moitié de ce temps si court à ce que je m'avouais à moi même être à sa manière une folie : 26 heures de chemin de fer pour aller à Xiengmai, 22 heures pour en revenir et retour à Bangkok 72 heures après l'avoir quitté... Mais je tenais extrêmement, et Mgr Perros qui était prêt à m'accompagner m'y poussait fort, à donner coûte que coûte une marque d'intérêt exceptionnel à l'initiative toute récente prise par la Mission de Bangkok à l'extrême nord de son territoire.

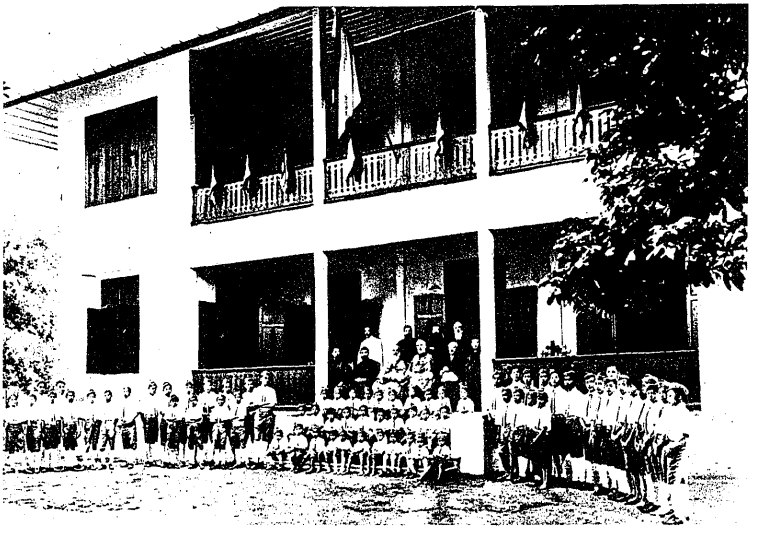
Xiengmai

Renonçant après huit ans de recherches infructueuses à trouver pour cette région en friche des missionnaires d'un autre institut, nous avions depuis deux ans décidé, malgré la faiblesse de nos effectifs, de tenter nous-mêmes l'entreprise. Le P. Mirabel avait été envoyé à Xiengmai avec un prêtre indigène. Les Sœurs Ursulines de Bangkok s'engageaient à y ouvrir une grande école. Les Frères de Saint-Gabriel promettaient de même leur dévouement. L'affaire avait été lancée et les premiers débuts étaient un succès. Malgré la présence des protestants établis depuis longtemps dans le pays, la population voyait avec une grande sympathie l'arrivée des catholiques. Quoi donc de mieux que d'encourager une si apostolique entreprise ? Et donc, en avant ! Le voyage, qui est de 720 km., est d'ailleurs très beau, surtout en la moitié nord, tout en grandioses forêts. De plus, une fois en route, Mgr Perros



Pagodes à Xiengmai

s'ingénia à ne pas perdre un minute utilisable, même aux simples arrêts dans les principales gares. C'est ainsi qu'à Phitsanulok, à 3 h. 1/2 du matin, 23 minutes nous suffirent pour visiter la petite église à 200 mètres de la gare, saluer le curé indigène et bénir ses paroissiens, dont un certain nombre était présent malgré l'heure indue. De même, après midi, à

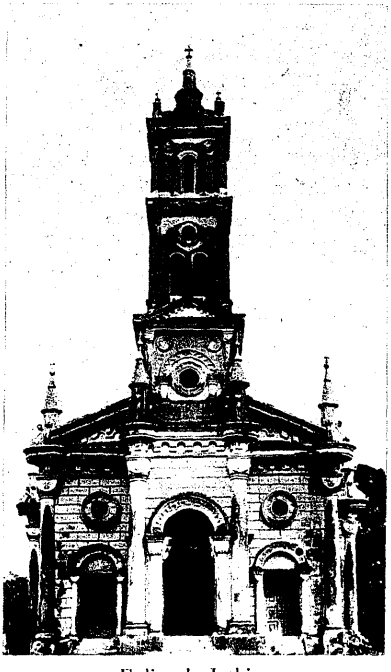


Collège de Montfort à Xiengmai

Lampang, où l'automobile d'un chrétien nous permit, en moins d'une demi-heure, de parcourir la ville et de visiter les travaux de la Mission en construction. A Xiengmai enfin, ce fut une pure joie de voir le P. Mirabel déjà sommairement installé, l'école des Ursulines sortir de terre, un vaste terrain prêt à recevoir les Frères et un joli noyau de catéchumènes récompenser les premiers efforts du jeune missionnaire. Travailler, prendre de la peine au service de Dieu, et surtout en mission, ce n'est jamais en vain.

JUTHIA

Cette excursion ultra-rapide, après m'avoir conduit à la plus nouvelle chrétienté du Siam, m'en fit voir la plus ancienne. Le chemin de fer passe en effet près de Juthia, qui n'est qu'à 60 km. au nord de la capitale. En revenant de Xiengmai je pus m'y arrêter 7 ou 8 heures et célébrer la messe dans l'église qui depuis 1886 remplace l'ancienne, datant des origines. C'est là que s'était fixé Mgr Lambert de La Motte. C'est à Mahapram, dans le voisinage, que se trouvait dès 1666, le Collège général, devenu depuis 125 ans, après maintes vicissitudes, le Séminaire actuel de Pinang. Quel pèlerinage pouvait mieux toucher le cœur d'un Supérieur de la Société ? Puisse le zèle qui enflamma les Pallu, les La Motte Lambert, les de Bourges, les Laneau, brûler toujours au

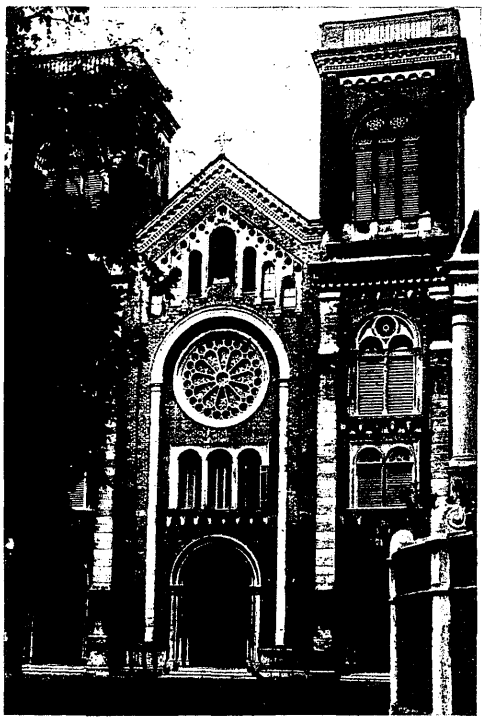


Eglise de Juthia

cœur de leurs continuateurs ! Il est pénible de constater le mauvais état de l'église actuelle. Elle menace ruine, et le petit groupe de 200 catholiques annamites qui forme la paroisse n'a pas les moyens de la sauver. D'ailleurs, toute l'île de Juthia — car c'est une île, — est couverte de ruines. Là, s'élevait en effet, la capitale du royaume au temps de nos premiers missionnaires. Le touriste peut parcourir en taxi ses restes grandioses et, s'il est missionnaire, pareille excursion lui parlera profondément au cœur, au souvenir de l'effort héroïque des anciens qui eut ces lieux pour théâtre.

Bangkok

Entre toutes ces allées et venues on ne négligeait pas de me montrer Bangkok même, ses pagodes, sa «Montagne d'Or», ses plus beaux quartiers, sa banlieue de Samsen, et surtout, ce qui me touchait davantage, ses églises, ses couvents, ses collèges, ses écoles. Le Collège de l'Assomption, avec sa succursale de Samsen, compte 2.400 élèves et parmi eux les enfants des meilleures familles de Bangkok. Les Sœurs de Saint-Paul de Chartres ont 4 écoles, qui réunissent 750 élèves.



Cathédrale de Bangkok

A *Mater Dei*, le collège de filles, ouvert tout récemment par les zélées et distinguées Ursulines, n'aura certainement pas de moins beaux résultats, tant ses débuts sont prometteurs. Songez à l'influence qui peut émaner de pareils établissements au profit du catholicisme. On rencontre à tous les coins du Royaume des jeunes gens qui ont reçu instruction et éducation dans des maisons catholiques ; ils sont encore païens, mais pleins de sympathie pour le missionnaire et disposés à faciliter sa tâche quand l'occasion s'en présente. Aussi semble-t-il qu'une moisson se prépare sur des points très différents du pays. Et, pour grande que soit toujours la puissance actuelle du bouddhisme, on y sent quelque chose d'artificiel et de précaire. Difficilement peut-on imaginer que l'évolution moderne dans ces beaux pays puisse se faire jusqu'au bout sous le signe de Bouddha et au gré de ses bonzes. Le pullulement de ceux-ci, leur mendicité encombrante, l'exubérance des pagodes, tout cela donne une impression d'exagération et d'abus, dont la durée indéfiniment prolongée n'est pas possible.

Siam — si les Siamois étaient moins apathiques, — pourrait être proposé en modèle à certains peuples d'Extrême-Orient. Sans révolution violente, sans guerre, sans bruit, sans violence, il est parvenu en une génération à une stabilité enviable, dans une indépendance sans conteste et une large mesure d'ordre et de sécurité. On ne peut vouloir à un tel pays que du bien et souhaiter que la barbarie bolcheviste qui le guette, lui aussi, le trouve réfractaire.

J'avais vu tous mes confrères de la Mission, parlé en particulier avec la plupart d'entre eux, assisté au milieu d'eux à une cérémonie solennelle dans la superbe cathédrale : trop vite, comme toujours, le temps était venu de les quitter. Mgr Perros tint à m'accompagner jusqu'au terminus du chemin de fer, à Aranya, frontière du Cambodge. Là m'attendait avec la voiture du Résident français de Siem-Réap, Mgr Herrgott lui-même. Joie d'une rencontre, tristesse d'une séparation, l'une et l'autre vivement senties : c'est le double souvenir qu'éveillera toujours en moi le nom d'Aranya.

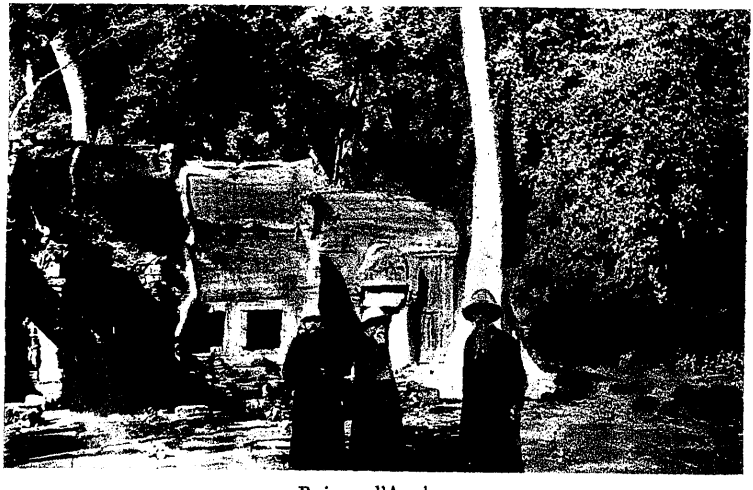
Eglise et presbytère de Battambang

LE CAMBODGE

Le temps pressait. Il fallait couvrir avant la nuit les 140 km. qui séparent Aranya de Siem-Réap. Je me rappelle la curieuse impression que j'éprouvai en lisant, une fois passée la frontière, le premier écriteau : « Ralentir ». Quelle est cette langue nouvelle ? Tiens, mais c'est le français... Et pendant plus d'un mois j'allais avoir la jouissance de voyager en français. Les cent premiers kilomètres en Indochine se font sur une plaine déserte et sans arbres ; puis, au voisinage du Lac Tonlé-Sap, la végétation reparaît et devient de plus en plus riche. A Siem-Réap, chef-lieu de province, nous étions les hôtes du très bienveillant M. Meillier, Résident de France. Mais, pour répondre à la bonté de son accueil et me montrer aimable, sinon gai, il me fallut, je l'avoue, faire un gros effort. Vous dirai-je pourquoi, mes chers aspirants ? Vous en étiez la cause. Dans le courrier qu'on m'avait remis dès l'arrivée il y avait des

lettres de Bièvres. Hélas ! Quelle pénible surprise ! Pour un manquement jugé grave à la discipline, quatre aspirants, des derniers arrivés, avaient cessé d'appartenir à la communauté... C'était la première tristesse de mon voyage. Elle fut profonde. Tant il est vrai que *sine dolore non vivitur in amore*.

Siem-Réap est tout proche d'Angkor et c'est pour cela que Mgr Herrgott avait tenu à m'y faire passer, au lieu de prendre la route de Battambang. Après la messe, célébrée à la petite église du P. Poisnel, toute la matinée fut employée à la visite des ruines. Vous avez vu en fac-similé, à l'Exposition de 1930, le temple d'Angkor Vat. Je l'ai vu ce jour-là en original. Ce n'est qu'un numéro, le plus beau, il est vrai, dans un ensemble de splendeurs. Au sein d'une forêt majestueuse les temples et les palais de pierre ciselée se pressent sur des centaines d'hectares. On est stupéfait d'une pareille profusion. Plusieurs de ces monuments sont encore en assez bon état, malgré la végétation extraordinairement puissante qui les envahit, les disjoint, les soulève et, par ses enlacements, en arrive à les préserver d'une catastrophe définitive. Cette lutte de la forêt contre le travail de l'homme a quelque chose de



Ruines d'Angkor

Maisons cambodgiennes

saisissant, et quand de plus on assiste, ainsi que j'en eus l'occasion, à une sarabande de grands singes exécutant leurs acrobaties à cent pieds au dessus des temples embroussaillés, on se demande si l'on rêve. C'est un spectacle qu'on ne voit pas ailleurs et qui fera d'Angkor, déjà aménagé par l'administration française avec un goût et une discrétion remarquables, le centre d'un tourisme unique au monde. Pourvu que les amateurs de néo-bouddhisme n'aient pas l'idée d'en faire le centre de leur snobisme dévot !

A cet égard, la chrétienté de Siem-Réap, encore à ses débuts, a un rôle à jouer et je souhaite vivement que, depuis mon passage, Mgr Herrgott ait trouvé le moyen d'exécuter son projet d'y placer un missionnaire à poste fixe.

Il y a 320 km. de Siem-Réap à Phnompenh. Mgr Herrgott tint à les faire le jour même. A mi-chemin, nous eûmes l'agrément de passer une heure et de prendre un repas dans l'intimité charmante d'une famille française, celle de M. Radier, Résident de Kompong-Thom; aussi rien d'étonnant qu'à l'arrivée à Phnompenh il fût minuit vingt.

Cathédrale de Phnompenh

PHNOMPENH

L'évêché de Phnompenh et la cathédrale sont depuis longtemps insuffisants. Un bel emplacement est prêt pour les reconstruire à la mesure du développement de cette très belle mission. Il y a au moins quatre paroisses prospères dans cette capitale du Cambodge et, de plus, la grande « Ecole Miche », Collège des Frères des Écoles Chrétiennes, le Couvent-École des Sœurs de la Providence de Portieux, le Séminaire, le Carmel, étaient autant d'intéressantes visites qui s'imposaient à moi. Remplir en outre l'agréable devoir de saluer M. le Résident Supérieur Lavit et M. le Résident-Maire aurait suffi à occuper tous les instants de ma journée et, laissé à moi-même, j'aurais regardé comme trop ambitieux de solliciter une audience de S. M. le Roi du Cambodge. On m'assura cependant qu'il ne fallait pas m'y dérober et je me félicitai bientôt d'avoir déféré à ce conseil, car l'accueil de S. M. Monivong-Sisowath, dans les magnificences de son palais et l'originalité de son protocole,

me charma tout à fait par sa simplicité pleine de bonhomie et de bienveillance.

Après une journée aussi chargée, il n'en fallait pas moins être le lendemain matin à Culaogieng, centre religieux et officiel de la mission, à 150 km. de Phnompenh ; car le Vicariat de Mgr Herrgott comprend, outre le royaume entier du Cambodge, trois provinces de Cochinchine. L'obligeante bonté de M. le Résident Supérieur Lavit supprima toutes les difficultés. Après le dîner pris à sa table hospitalière, je n'eus qu'à monter sur la chaloupe qu'il prêtait à Mgr Herrgott pour nous conduire, avec tous les missionnaires de la « partie cambodgienne » à Culaogieng. Le voyage dura de 10 h. du soir à 9 h. du matin. Quand, le jour levé, on me fit voir sur les deux rives du fleuve les paroisses succédant aux paroisses, chacune montrant son église, je compris avec bonheur que j'arrivais au cœur de ces missions de l'Indochine, dont Mgr Salotti, Secrétaire de la Propagande, dans une lettre toute récente, dit lui-même qu'elles sont « les plus belles de l'Asie ».

Dans la forêt cambodgienne

Presbytère au Cambodge

Culaogieng

A Culaogieng, nos confrères de la « partie cochinchinoise » étaient présents. Les missionnaires de Phnompenh se trouvaient donc tous réunis. Il s'agissait pour eux de faire leur retraite annuelle. Mgr Herrgott, aussi large d'esprit que de cœur, père aussi bon que supérieur avisé, et par-dessus tout missionnaire aussi pratique qu'ardent, accommoda cette retraite aux circonstances exceptionnelles et en réduisit la durée à la mesure de mon séjour. Il n'oublia pas de m'y assigner mon rôle et de me procurer la plus grande des douceurs, la joie de parler de ce qu'on aime à des frères qui l'aiment tout autant. En m'écoutant comme ils le firent, ces chers retraitants de Culaogieng et leur chef vénéré m'ont fait plus de bien à l'âme que si j'avais pris part moi-même à leurs pieux exercices.

Parmi les œuvres superbes qui se groupent à Culaogieng, je

dois vous citer celles que dirigent les Sœurs de la Providence de Portieux. Leur Société n'a en Europe qu'un recrutement très faible. Ici leur noviciat regorge d'aspirantes et, grâce au grand nombre de sœurs indigènes, leurs œuvres donnent une forte impression de prospérité et de puissance. N'est-ce pas la récompense du dévouement qui porta, dès 1875, leur congrégation à venir travailler dans les missions d'Extrême-Orient? Nombreuses sont aujourd'hui les Sociétés d'hommes et surtout de femmes qui collaborent avec les missionnaires. Quelle est celle qui, après expérience, regrette d'avoir fait ce pas, jugé peut-être téméraire au début? Toutes recueillent maintenant les fruits magnifiques de leur apostolique initiative et en tirent pour elles-mêmes autant d'avantages que les Missions y trouvent de profit. *Quaerite primum Regnum Dei et.. omnia adiicientur vobis.*

Malheureusement plus nombreuses encore que ces généreuses Congrégations sont celles qui hésitent toujours à répondre à l'appel des missionnaires et qui, dans leurs calculs, oublient trop le principal facteur: la Providence.

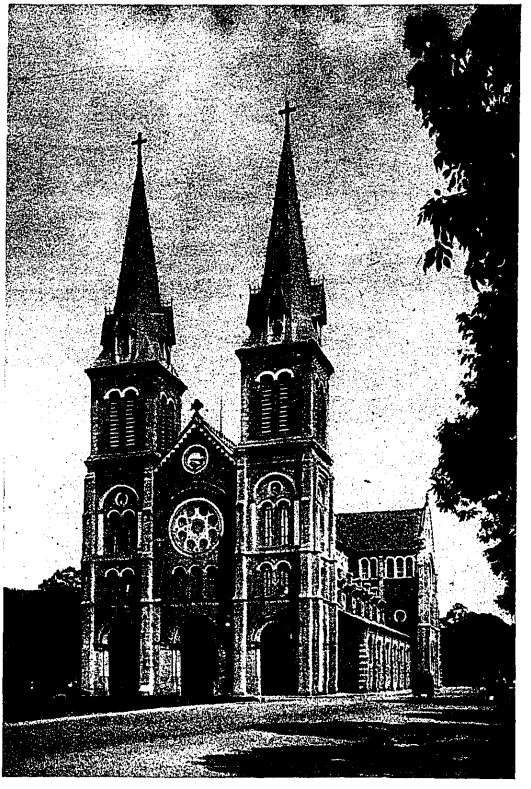
Chrétienté cochinchinoise

LA COCHINCHINE

Le soir du 18 décembre, pendant le dîner, le P. Louison, de la Procure de Saïgon, arriva avec une automobile. C'était l'annonce prochaine de l'inévitable départ. Le lendemain matin dès 8 h. nous roulions sur une route superbe entre les rizières exubérantes. En respirant l'odeur du jeune riz, je me croyait dans mon Setchoan... Quel riche pays ! La crise, assure-t-on, s'y fait durement sentir. Les gens, du moins, n'y sauraient mourir de faim et tout, dans ces campagnes, a une apparence de bien-être. Là aussi, les chrétientés abondent. Je visitai, chemin faisant, celle de Sadec, où d'habiles artisans catholiques tiennent boutiques d'objets religieux en marqueterie originale et fort plaisante. Puis c'est la plaine de Mytho, plus riche encore, et enfin Cholon, le faubourg chinois de Saïgon, avec sa grosse population chinoise de 125.000 âmes, dont quelques centaines seulement, catholiques, ont en la personne du P. Assou, Chinois lui-même, un curé habile et zélé, dont la notoriété s'étend au loin.

Saïgon

A Saïgon, je retrouvais, comme une première fois à Singapore, du « déjà vu », car les allées et venues de ma vie de missionnaire m'y avaient fait passer souvent. Cette capitale de l'Indochine en est aussi la capitale religieuse, bien que son climat par trop brûlant n'ait pas permis d'y établir le siège de la Délégation Apostolique. Elle possède le plus bel édifice catholique de l'Indochine, sa cathédrale, et le monument le plus caractéristique de son histoire, le « Tombeau d'Adran ». Celui-ci élevé en 1800 par l'Empereur Gia Long à la mémoire de Mgr Pigneau de Béhaine, Évêque d'Adran, rappelle le souvenir d'un de nos plus grands missionnaires, véritable apôtre, dont la calomnie n'arrivera pas à défigurer le rôle, car l'histoire est là pour prouver qu'en amenant quelques Français en Cochinchine pour rétablir sur son trône le roi



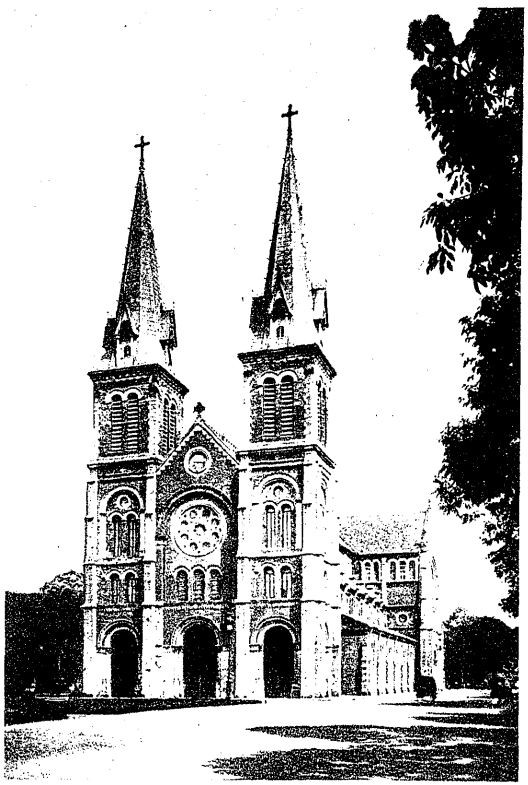
Cathédrale de Saigon

Chrétienté cochinchinoise

LA COCHINCHINE

Le soir du 18 décembre, pendant le dîner, le P. Louison, de la Procure de Saïgon, arriva avec une automobile. C'était l'annonce prochaine de l'inévitable départ. Le lendemain matin dès 8 h. nous roulions sur une route superbe entre les rizières exubérantes. En respirant l'odeur du jeune riz, je me croyait dans mon Setchoan... Quel riche pays ! La crise, assure-t-on, s'y fait durement sentir. Les gens, du moins, n'y sauraient mourir de faim et tout, dans ces campagnes, a une apparence de bien-être. Là aussi, les chrétientés abondent. Je visitai, chemin faisant, celle de Sadec, où d'habiles artisans catholiques tiennent boutiques d'objets religieux en marqueterie originale et fort plaisante. Puis c'est la plaine de Mytho, plus riche encore, et enfin Cholon, le faubourg chinois de Saïgon, avec sa grosse population chinoise de 125.000 âmes, dont quelques centaines seulement, catholiques, ont en la personne du P. Assou, Chinois lui-même, un curé habile et zélé, dont la notoriété s'étend au loin.

A Saïgon, je retrouvais, comme une première fois à Singapore, du « déjà vu », car les allées et venues de ma vie de missionnaire m'y avaient fait passer souvent. Cette capitale de l'Indochine en est aussi la capitale religieuse, bien que son climat par trop brûlant n'ait pas permis d'y établir le siège de la Délégation Apostolique. Elle possède le plus bel édifice catholique de l'Indochine, sa cathédrale, et le monument le plus caractéristique de son histoire, le « Tombeau d'Adran ». Celui-ci élevé en 1800 par l'Empereur Gia Long à la mémoire de Mgr Pigneau de Béhaine, Évêque d'Adran, rappelle le souvenir d'un de nos plus grands missionnaires, véritable apôtre, dont la calomnie n'arrivera pas à défigurer le rôle, car l'histoire est là pour prouver qu'en amenant quelques Français en Cochinchine pour rétablir sur son trône le roi



Cathédrale de Saigon

légitime, il ne poursuivait qu'un but : préserver l'Annam des alliances protestantes et le faire entrer dans le concert des nations civilisées, en lui procurant les services et l'amitié de la nation catholique par excellence : la France.

C'est à Saïgon qu'on trouve encore parmi tous les établissements catholiques, celui qui a eu le plus grand rayonnement. Je parle du Séminaire, ce Séminaire dont la tenue m'avait vivement frappé lorsqu'en 1885, jeune missionnaire en route pour le Setchoan, j'y séjournai trois jours : il avait alors pour Supérieur l'éminent P. Thiriet. Resté digne de son passé, il méritait de donner à l'Eglise d'Annam son premier évêque annamite. Cet honneur lui appartient désormais : Mgr Tong, nommé, le 2 janvier 1933, Coadjuteur avec future succession du Vicaire Apostolique de Phatdiem, y a fait toutes ses études et ne doit qu'à lui exclusivement sa formation sacerdotale.

L'ensemble de Saïgon chrétien est à la hauteur de ces souvenirs et de ces grandes œuvres. Parcourir ses paroisses, admirer ses plus belles églises, visiter la communauté très nombreuse et les établissements des Sœurs de Saint-Paul de Chartres, l'école Taberd (des Frères des Écoles Chrétiennes), c'est une fête rare pour qui s'intéresse au progrès missionnaire. Mgr Dumortier, qui s'était fait mon guide charitable, est le chef dont on peut dire : *praeest in sollicitudine*. Il me procura au séminaire d'heureux moments parmi les quarante convives, confrères ou prêtres indigènes, qu'il réunit à sa table, provoquant à cette occasion un échange de paroles confraternelles, aimables, réconfortantes et utiles. Et comme Saïgon est doté d'une des quatre Procures de notre Société en Extrême-Orient, des réunions analogues y eurent lieu, dans la même atmosphère familiale, jusqu'à la dernière soirée de mon séjour.

Thudaumot, Phanthiet, Djiring et Dalat sont les quatre postes qu'il me fut donné de visiter dans la Mission de Saïgon hors de la ville elle-même. A Thudaumot (à 30 km. nord)

Réception en Cochinchine

Lépreux de Djiring

m'attirait, outre l'intérêt de voir une chrétienté cochinchinoise pleine de vie, le désir de rencontrer chez lui le P. Détry, qui fut, à mon arrivée à Paris en 1922 mon premier « aspirant admis ». Quant à Phantiet et Djiring, ce sont les « escales » sur la route qui mène à Dalat : Phantiet, où grâce à la présence d'un gouverneur annamite catholique fervent, frère du jeune P. Tuc, on touche du doigt le bien qui résulte de la parfaite entente et coopération des pouvoirs publics avec la Mission ; Djiring, où le P. Cassaigne, en plein pays *Moï*, convertit et civilise les sauvages, soigne les malades, entretient une léproserie et use sa santé sans le moindre scrupule, ce qui m'obligea à le semoncer. Tout ce pays est, d'ailleurs, d'une grande beauté. Vous voudriez tous être envoyés en Cochinchine si vous aviez fait avec moi cette route de Phantiet à Dalat et repéré en pleine forêt l'admirable site des Cascades de Danhim.

Dalat est une ville en formation sur un plateau de montagnes, dont l'existence, à 300 kilomètres de Saïgon et 1.500 mètres d'altitude, est une bénédiction pour nos confrères de tout ce groupe de Missions. Ils y trouvent, avec un climat enchanteur dans une contrée délicieusement pittoresque, toutes

Presbytère en Cochinchine

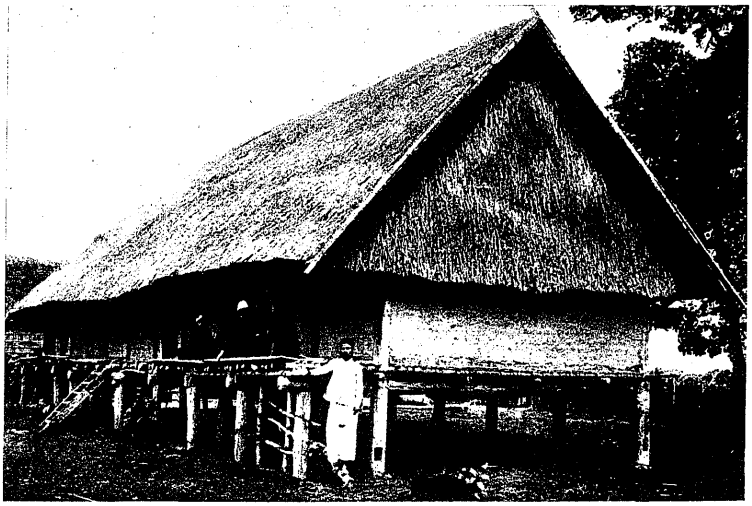
les ressources qui peuvent contribuer à refaire leurs forces épuisées sous l'ardent soleil des tropiques. La Mission y possède une installation déjà excellente, que le P. Nicolas améliore chaque jour. L'église en construction sera fort belle et, attirés par le climat, les Sœurs, les Frères, voire les Trappistes, lui feront avec le temps, j'en suis certain, la plus souhaitable des ambiances.

Tribunal annamite

L'ANNAM

Après Dalat, qui est au bout de la Mission de Saïgon, mon itinéraire comportait la visite successive de nos autres missions échelonnées le long des côtes d'Annam, Quinhon, Hué, Vinh, Phatdiem. Ce que j'en pensais depuis longtemps, mon récent voyage l'a confirmé et précisé. Vous-mêmes, chers aspirants, vous me l'avez entendu résumer il y a deux ans au Congrès de l'Union Missionnaire du Clergé, quand, à l'Exposition Coloniale de Vincennes, on me posait cette question : Qu'ont fait jusqu'à présent les missionnaires d'Indochine ? Je répondais simplement : « Beaucoup avec très peu ».

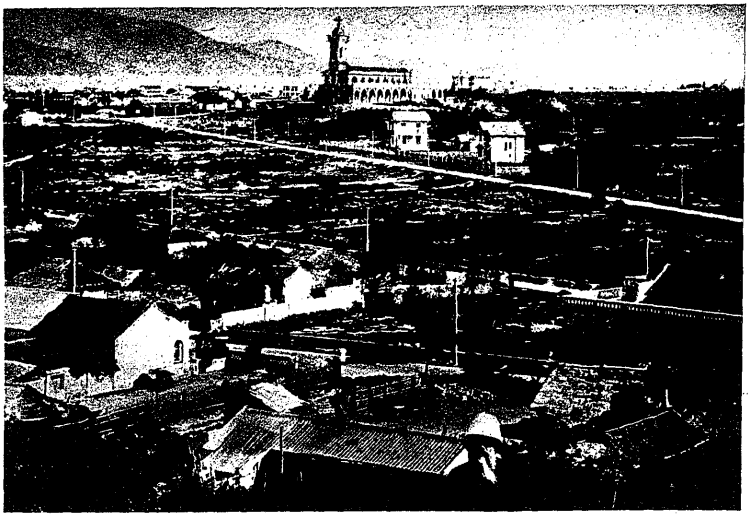
Beaucoup. Oui certes ! Car, de la frontière du Cambodge à celle de Chine, sur une distance de 1.800 kilomètres, il n'y a, dans la chaîne ininterrompue des chrétientés, anciennes ou nouvelles, d'autre lacune que celle d'un ou deux cantons de brousse inhabitée. Je ne crois pas avoir fait dix kilomètres, peut-être pas même cinq ou six, sans qu'on me montrât, à droite comme à gauche de la route, un ou plusieurs groupes de catholiques, la plupart du temps avec chapelle ou église. Et cependant, jusqu'à l'installation des Français en Indochine, nos



Presbytère dans la brousse

missionnaires n'y ont jamais atteint le chiffre de 30, et il n'y a jamais eu pour eux et leurs chrétiens, ni liberté, ni sécurité. La chrétienté annamite a grandi et son clergé s'est formé dans les catacombes. Son histoire est celle d'une persécution qui n'a pas laissé plus de répit aux missionnaires pendant 200 ans que les empereurs romains, de Néron à Dioclétien, n'en laissèrent à l'Église primitive. Et quelle pauvreté ! Alors qu'il n'existait en Europe aucune œuvre missionnaire, vous devinez ce que pouvait être la somme des secours reçus par les missions. Que de chances à courir, d'ailleurs ! Que de risques et de déboires pour leur faire parvenir ce peu d'argent, ces quelques bouteilles de vin de messe, ces humbles vases sacrés, dont notre Salle des Martyrs conserve des spécimens ! Souvent des années s'écoulaient sans qu'une seule caisse de ravitaillement pût leur arriver.

Et, avec ce peu de ressources en personnel et en argent, encore moins de liberté, encore moins de sécurité. J'ai oublié à quel point exact de la route, Mgr Tardieu, qui m'emmenait en voiture de Nhatrang à Quinhon, m'indiqua de loin sur la côte



Nhatrang

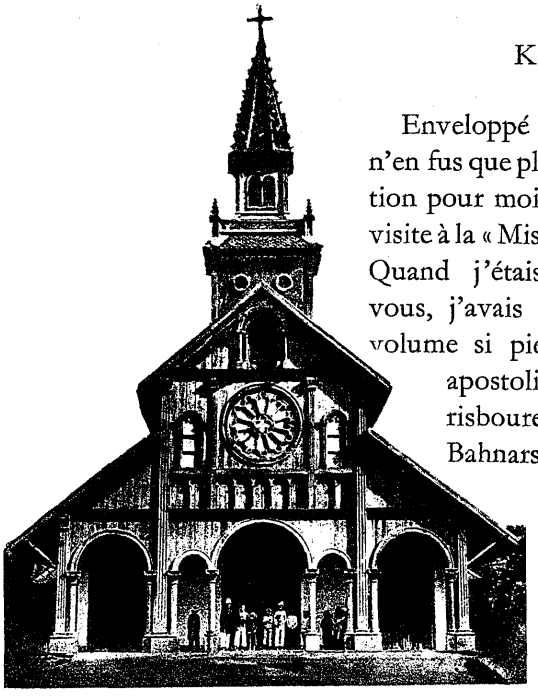
le petit port de pêcheurs, tous chrétiens, où jadis, au temps des persécutions, les séminaristes que nos missions envoyaient finir leurs études à Pinang venaient secrètement prendre la mer pour un voyage long et dangereux, sur une simple jonque de pêche. On ne sait qu'admirer davantage, ou, chez les missionnaires, la volonté persévérante de donner coûte que coûte un clergé indigène à l'Annam, ou, chez les jeunes gens, le courage de s'exposer aux dangers d'une pareille navigation, ou, chez les marins chrétiens, la foi qui les soutenait dans une entreprise aussi périlleuse.

Quinhon

Beaucoup avec très peu, oui, je le répète. Ces trois mots servaient de thème à mes réflexions quand je voyais se succéder tout le long de cette route les centres religieux organisés, comme Phanrang, Hodiem ou Nhatrang, les paroisses florissantes et pourvues de prêtres, les multiples noyaux de nouveaux convertis, et enfin, à Quinhon même et dans ses environs, tout

l'équipement d'une grande Mission en lutte avec la pauvreté : séminaires grands et petits, écoles, imprimerie, maison de formation religieuse pour les Catéchistes Petits-Frères de Saint-Joseph, léproserie et le reste.

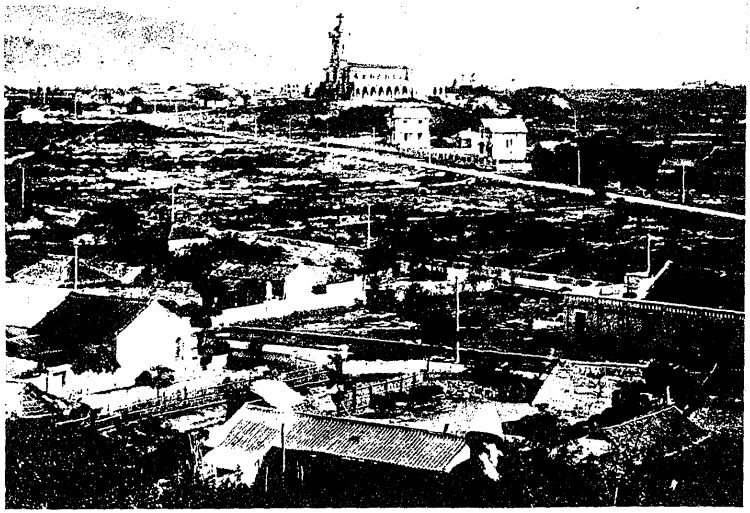
Je passai Noël à Quinhon et célébrai mes trois messes dans la « cathédrale », humble bâtisse de l'ancien temps, insuffisante à tous égards et par là même plus touchante. C'était l'heure où, bien loin de moi par la distance, mais bien près par la pensée, mon frère mourait à Saint-Pol-de-Léon, entouré de tous ceux que nous aimions ensemble. C'est, je l'avoue, l'homme que, depuis ma jeunesse, j'avais non seulement le plus aimé, mais le plus estimé. Aucune perte ne pouvait me frapper plus droit au cœur. J'en reçus la nouvelle, prévue depuis 24 heures, au moment de quitter Quinhon pour Kontum.



Eglise de Kontum

Kontum

Enveloppé de mon deuil, je n'en fus que plus sensible à l'émotion pour moi très douce d'une visite à la « Mission des Bahnars ». Quand j'étais aspirant comme vous, j'avais lu et relu le petit volume si pieux, si prenant, si apostolique, du P. Dourisboure : « Les Sauvages Bahnars ». A cette époque il fallait des semaines de fatigues pour traverser la jungle qui sépare la région maritime habitée par les



Nhatrang

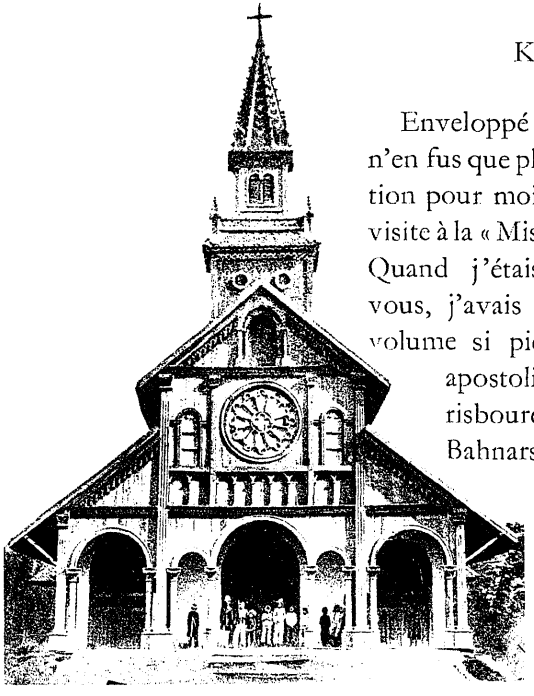
le petit port de pêcheurs, tous chrétiens, où jadis, au temps des persécutions, les séminaristes que nos missions envoyaient finir leurs études à Pinang venaient secrètement prendre la mer pour un voyage long et dangereux, sur une simple jonque de pêche. On ne sait qu'admirer davantage, ou, chez les missionnaires, la volonté persévérante de donner coûte que coûte un clergé indigène à l'Annam, ou, chez les jeunes gens, le courage de s'exposer aux dangers d'une pareille navigation, ou, chez les marins chrétiens, la foi qui les soutenait dans une entreprise aussi périlleuse.

Quinhon

Beaucoup avec très peu, oui, je le répète. Ces trois mots servaient de thème à mes réflexions quand je voyais se succéder tout le long de cette route les centres religieux organisés, comme Phanrang, Hodiem ou Nhatrang, les paroisses florissantes et pourvues de prêtres, les multiples noyaux de nouveaux convertis, et enfin, à Quinhon même et dans ses environs, tout

l'équipement d'une grande Mission en lutte avec la pauvreté : séminaires grands et petits, écoles, imprimerie, maison de formation religieuse pour les Catéchistes Petits-Frères de Saint-Joseph, léproserie et le reste.

Je passai Noël à Quinhon et célébrai mes trois messes dans la « cathédrale », humble bâtisse de l'ancien temps, insuffisante à tous égards et par là même plus touchante. C'était l'heure où, bien loin de moi par la distance, mais bien près par la pensée, mon frère mourait à Saint-Pol-de-Léon, entouré de tous ceux que nous aimions ensemble. C'est, je l'avoue, l'homme que, depuis ma jeunesse, j'avais non seulement le plus aimé, mais le plus estimé. Aucune perte ne pouvait me frapper plus droit au cœur. J'en reçus la nouvelle, prévue depuis 24 heures, au moment de quitter Quinhon pour Kontum.



Eglise de Kontum

Kontum

Enveloppé de mon deuil, je n'en fus que plus sensible à l'émotion pour moi très douce d'une visite à la « Mission des Bahnars ». Quand j'étais aspirant comme vous, j'avais lu et relu le petit volume si pieux, si prenant, si apostolique, du P. Dourisboure : « Les Sauvages Bahnars ». A cette époque il fallait des semaines de fatigues pour traverser la jungle qui sépare la région maritime habitée par les

Annamites de la région des forêts où vivent les sauvages. Quelques heures d'auto y suffisent aujourd'hui. Kontum est un vrai centre de Mission : deux églises paroissiales en ville, et, aux alentours, nombreuses agglomérations de sauvages convertis ; école Cuenot pour 130 collégiens « sauvages » ; cimetière des anciens missionnaires : que d'épisodes émouvants, pittoresques, consolants, dans cette visite de quarante heures. Seul des « missionnaires sauvages », le P. Irigoyen, leur doyen, depuis 50 ans dans le pays, n'avait pu venir à Kontum ; mais, sa résidence n'étant pas éloignée, je pus y faire mon pèlerinage et voir chez lui dans sa case sur pilotis, près de son église de vieux style bahnar, le vétéran plein de vigueur et d'entrain. Trois mois plus tard, il devait apprendre l'heureuse nonvelle de l'érection en Vicariat Apostolique de sa chère « Mission des Sauvages ». N'est-ce pas une belle vie d'apôtre celle qui, témoin, il y a cinquante ans, des premiers défrichements d'un pays extraordinairement difficile, les voit aboutir aujourd'hui et s'épanouir en Église missionnaire complète ? Complète, certes, car, dans les six mois qui ont suivi l'érection, eurent lieu l'ordination des trois premiers prêtres bahnars et la nomination du premier vicaire apostolique, Mgr Jannin.

Rentré à Quinhon pour y passer encore une demi-journée avec le vénéré Mgr Grangeon, sorti de sa retraite de Langson, je continuai mon voyage vers le nord accompagné jusqu'à Tourane par Mgr Tardieu. Là, je passai des mains du Vicaire apostolique de Quinhon à celles du Vicaire apostolique de Hué. La limite des deux missions est, en effet, tout proche, au célèbre et pittoresque « Col des Nuages ».

Famille bahnar chrétienne

Dans l'attente du Visiteur (Hué)

HUÉ

Heureuses journées, celles que je passai en la compagnie de Mgr Chabanon. Son vicariat est, à plus d'un point de vue le bijou des missions annamites. Ni grand, ni petit, il compte en catholiques, baptisés ou catéchumènes, au moins 10 % de la population globale. Son chef-lieu, Hué, est la ville annamite par excellence, la capitale nationale de ce peuple sympathique, la résidence de son Empereur. La société y est plus distinguée, plus cultivée, plus jalouse de ses traditions et, pour cette raison aussi, dans le milieu lettré plus païenne. Les catholiques comptent dans leurs rangs plus d'une notabilité haut placée, tel le Premier Ministre S. Exc. Bay, et sur eux plane, comme ailleurs en Indochine, mais plus encore, le souvenir des persécutions dont leur ville fut le centre et que leurs pères traversèrent victorieusement, souvent en versant leur sang.

Beaucoup parmi eux peuvent dire : *Filii sanctorum sumus*, et c'est ce qui explique, outre certaines nuances de leur vitalité chrétienne, le nombre et la qualité des vocations qu'ils donnent aux séminaires et aux congrégations religieuses. Aussi les grandes œuvres sont-elles prospères à Hué. Énumérer est fastidieux, je m'interdis donc d'énumérer. Mais il faut noter ce qui sort de l'ordinaire. Voici le superbe établissement des Rédemptoristes : ils sont accourus du Canada, il y a cinq ans, à l'appel des Missions-Étrangères, donnant le meilleur des exemples, celui de religieux qui, sans se substituer aux missionnaires, sans vouloir partager avec eux autre chose que le travail apostolique, viennent exercer sur la base qu'ils ont posée les activités qui leur sont propres. Et ils en sont récompensés : les vocations affluent à leur Noviciat, une seconde maison prospère déjà à Hanoi et, moins de cinq ans après leur arrivée, il existe une province Rédemptoriste d'Indochine...

Voici autre chose. Nos missionnaires, conscients des richesses spirituelles accumulées dans cette population chrétienne, voulaient à tout prix l'initier aux degrés les plus élevés de l'ascétisme. Pendant de longues années, ils frappèrent à la porte de tous les monastères cisterciens, carthusiens ou autres, d'Europe ou d'Amérique ; mais, n'ayant pu obtenir aucun concours, deux d'entre eux demandèrent à leur vieil Évêque et obtinrent la permission de se faire moines sur place, tout en restant provisoirement missionnaires, afin de former les Annamites à la vie monastique. Résultat : au bout de 12 années, le vaste, beau et très pieux monastère de Notre-Dame d'Annam, à Phuocson, avec ses cent religieux, tous annamites, sauf les deux fondateurs, et vivant sous une règle dont les observances, adaptées à la vie pauvre et sobre des indigènes, dépassent en austérité celles des cloîtres les plus stricts.

Dans ce coin béni de l'Annam, le culte de la Sainte Vierge ne pouvait qu'être en honneur. Aussi y a-t-il son centre au sanctuaire de Notre-Dame de Lavang, qui s'élève majestueux

Caravane de ravitaillement

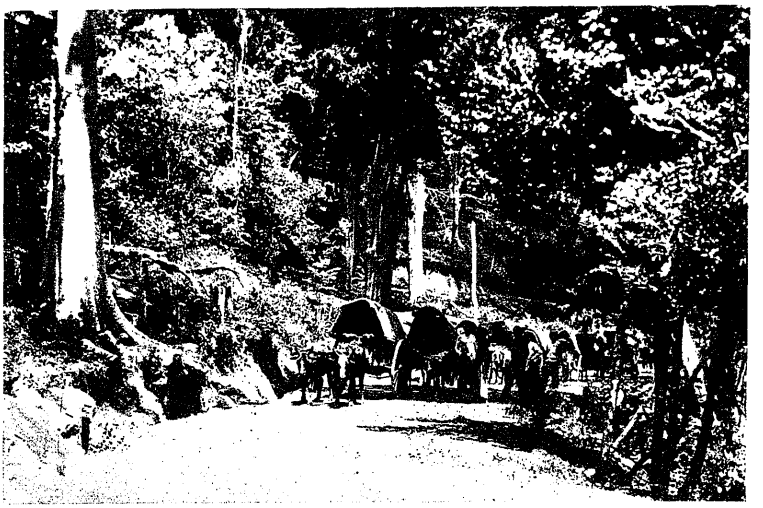
au milieu des plaines, attirant à son pèlerinage de plus en plus fréquenté des foules chrétiennes grossies souvent de nombreux païens. C'est à 60 kilomètres de Hué et à 50 de la Trappe de Notre-Dame d'Annam.

Un peu plus loin vers le nord, la grande paroisse de Diloan offre le type d'une chrétienté annamite ancienne et prospère. Les pieuses « Amantes de la Croix » y ont une communauté de 106 religieuses. Et, tout près de là, à 2 kilomètres, c'est le séminaire d'Anninh, avec 130 élèves, espoir du clergé de Hué. Rien ne manque à cette Mission, sinon de plus nombreux missionnaires. Elle a le privilège de posséder à Hué même, en résidence officielle, le Délégué Apostolique, S. Exc. Mgr Dreyer, si bien choisi pour représenter au milieu des missionnaires le *Dominus Apostolicus*. Et enfin, pour surcroît de bénédiction, elle abrite à son vieil évêché la vénérable et vigoureuse vieillesse de son ancien évêque, Mgr Allys, âgé de 80 ans, mais aveugle depuis deux ans et dont ses missionnaires, ses prêtres, ses ouailles, pourraient dire : *semper vivens ad interpellandum pro nobis*.

Beaucoup parmi eux peuvent dire : *Filii sanctorum sumus*, et c'est ce qui explique, outre certaines nuances de leur vitalité chrétienne, le nombre et la qualité des vocations qu'ils donnent aux séminaires et aux congrégations religieuses. Aussi les grandes œuvres sont-elles prospères à Hué. Énumérer est fastidieux, je m'interdis donc d'énumérer. Mais il faut noter ce qui sort de l'ordinaire. Voici le superbe établissement des Rédemptoristes : ils sont accourus du Canada, il y a cinq ans, à l'appel des Missions-Étrangères, donnant le meilleur des exemples, celui de religieux qui, sans se substituer aux missionnaires, sans vouloir partager avec eux autre chose que le travail apostolique, viennent exercer sur la base qu'ils ont posée les activités qui leur sont propres. Et ils en sont récompensés : les vocations affluent à leur Noviciat, une seconde maison prospère déjà à Hanoi et, moins de cinq ans après leur arrivée, il existe une province Rédemptoriste d'Indochine...

Voici autre chose. Nos missionnaires, conscients des richesses spirituelles accumulées dans cette population chrétienne, voulaient à tout prix l'initier aux degrés les plus élevés de l'ascétisme. Pendant de longues années, ils frappèrent à la porte de tous les monastères cisterciens, carthusiens ou autres, d'Europe ou d'Amérique ; mais, n'ayant pu obtenir aucun concours, deux d'entre eux demandèrent à leur vieil Évêque et obtinrent la permission de se faire moines sur place, tout en restant provisoirement missionnaires, afin de former les Annamites à la vie monastique. Résultat : au bout de 12 années, le vaste, beau et très pieux monastère de Notre-Dame d'Annam, à Phuocson, avec ses cent religieux, tous annamites, sauf les deux fondateurs, et vivant sous une règle dont les observances, adaptées à la vie pauvre et sobre des indigènes, dépassent en austérité celles des cloîtres les plus stricts.

Dans ce coin béni de l'Annam, le culte de la Sainte Vierge ne pouvait qu'être en honneur. Aussi y a-t-il son centre au sanctuaire de Notre-Dame de Lavang, qui s'élève majestueux



Caravane de ravitaillement

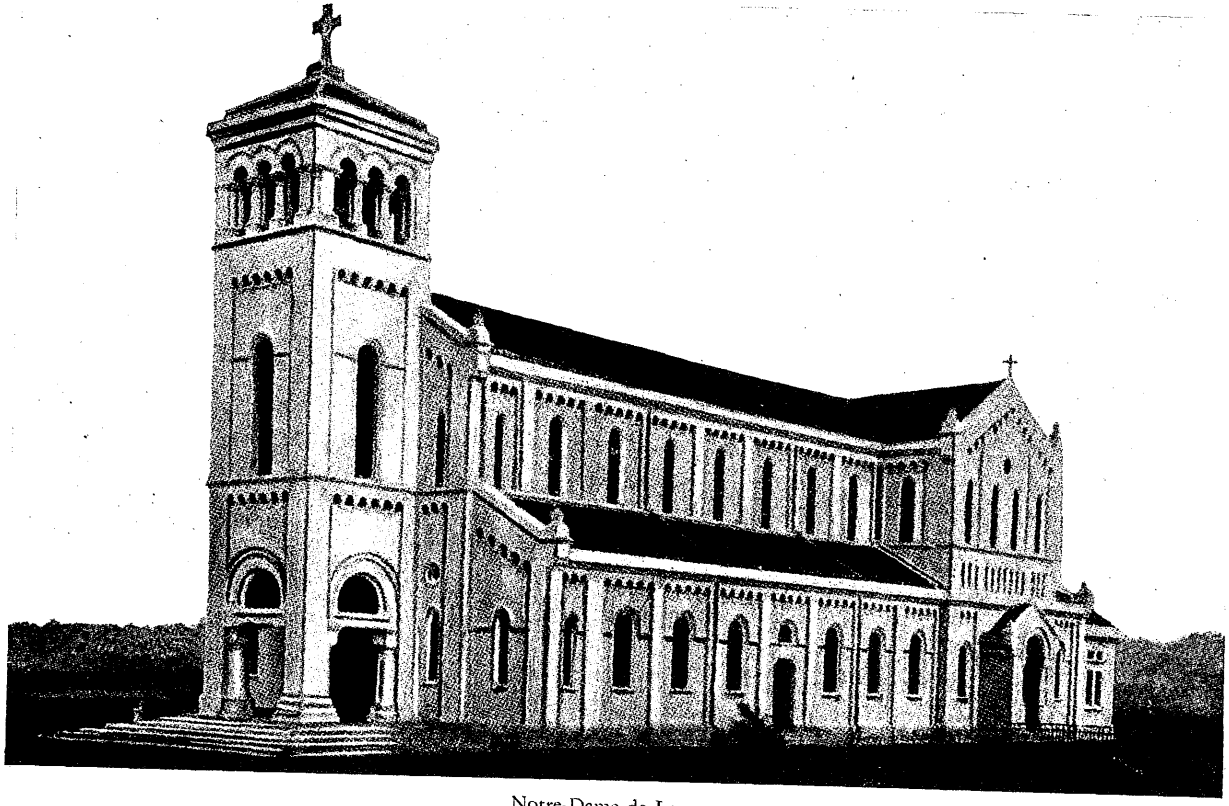
au milieu des plaines, attirant à son pèlerinage de plus en plus fréquenté des foules chrétiennes grossies souvent de nombreux païens. C'est à 60 kilomètres de Hué et à 50 de la Trappe de Notre-Dame d'Annam.

Un peu plus loin vers le nord, la grande paroisse de Diloan offre le type d'une chrétienté annamite ancienne et prospère. Les pieuses « Amantes de la Croix » y ont une communauté de 106 religieuses. Et, tout près de là, à 2 kilomètres, c'est le séminaire d'Anninh, avec 130 élèves, espoir du clergé de Hué. Rien ne manque à cette Mission, sinon de plus nombreux missionnaires. Elle a le privilège de posséder à Hué même, en résidence officielle, le Délégué Apostolique, S. Exc. Mgr Dreyer, si bien choisi pour représenter au milieu des missionnaires le *Dominus Apostolicus*. Et enfin, pour surcroît de bénédiction, elle abrite à son vieil évêché la vénérable et vigoureuse vieillesse de son ancien évêque, Mgr Allys, âgé de 80 ans, mais aveugle depuis deux ans et dont ses missionnaires, ses prêtres, ses ouailles, pourraient dire : *semper vivens ad interpellandum pro nobis*.

VINH

Mgr Chabanon m'avait accompagné jusqu'à Anninh. Il eut la bonté de me conduire, en passant par Donghoï, jusqu'au chef-lieu de la Mission voisine, celle de Vinh. En voyant, le long du chemin si peu de pagodes et tant d'églises ; en constatant partout, dans les villes, les villages, les campagnes, les signes consolants de la présence du christianisme et les preuves de son expansion continue, on se prend à penser qu'il faudrait sans doute peu de chose pour achever l'œuvre de Dieu dans ce beau pays. *Videte regiones, quia albæ sunt jam ad messem.*

La ville de Vinh, d'aspect fort agréable, bien que dotée d'une grande et belle église et de tout l'équipement d'une paroisse florissante, n'est pas la résidence du Vicaire Apostolique. Celle-ci est à 14 kilomètres dans l'intérieur des terres, au gros village tout chrétien de Xadoai. J'y trouvai tous les missionnaires réunis autour de Mgr Eloy pour la Retraite annuelle que leur prêchait Mgr Hedde, dominicain, Préfet apostolique de Langson. Il me fut doux d'apprendre par leur conversation que la récente crise communiste en Indochine a, en somme, tourné à l'avantage de la religion chrétienne. Cette agitation qui a tant inquiété, et à bon droit, les autorités françaises, n'est pas autre chose que la moisson dont l'école athée a répandu la semence. Aussi n'a-t-elle pas effleuré le bloc catholique qui, par voie de conséquence, est devenu un point de mire pour les attaques de l'ennemi. Les prêtres, soit français, soit annamites, ont été les premières victimes marquées pour le massacre. Mais les catholiques le savaient et se tenaient les coudes. La mort glorieuse du curé de Trangdinh, le jeune prêtre annamite Khang, bon pasteur tué dans son église en défendant son troupeau, les a moins effrayés qu'éclairés, et, un peu partout dans le pays, leurs groupements compacts incarnent de plus en plus aux yeux de leurs compatriotes l'idée de l'ordre



Notre-Dame de Lavang

fort de son droit et confiant malgré tout en l'avenir. De là les nombreuses demandes de conversion que me signalaient mes confrères. Combien j'aurais voulu doubler leur nombre et décupler leurs ressources !

Le Laos

Mon séjour à Vinh fut coupé par une rapide excursion à Nongseng, chef-lieu du Vicariat Apostolique du Laos et résidence de Mgr Gouin. Une route de 280 kilomètres, sur laquelle l'automobile peut à la rigueur circuler, existe en effet de la mer au Mékong, entre Vinh et Thakhek. Or, précisément, le P. Barbier, rentré tout récemment de France et chargé d'installer le poste de Thakhek, attendait l'occasion de s'y rendre : il se chargea de trouver la voiture et le chauffeur.

— « Choisissez bien votre homme, me disaient nos compatriotes ; la route est par endroits fort dangereuse ».

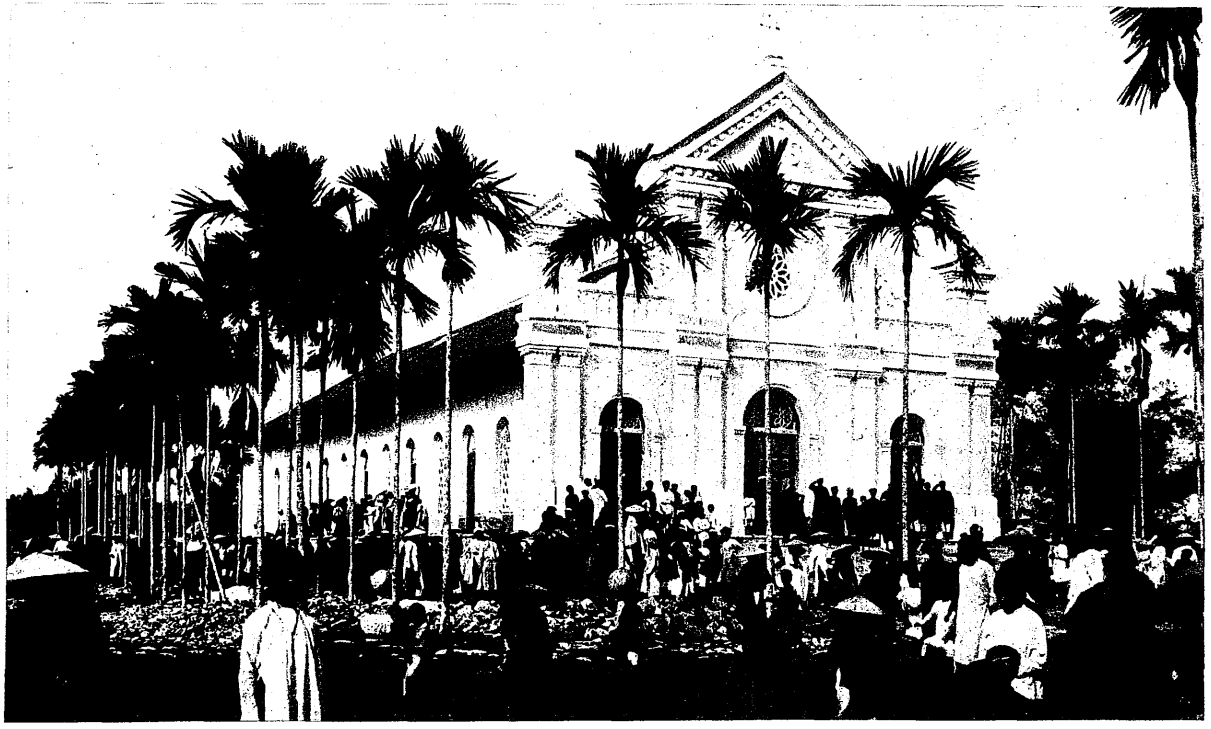
Et comme je répondais :

— « Le choix est fait, c'est un tel ».

— « Oh ! celui-là, me fut-il dit, c'est une fripouille, mais avec lui vous n'avez rien à craindre ».

Et de fait, les passages les plus risqués furent franchis avec maestria.... Presque d'un bout à l'autre, cette route n'est que la traversée d'une belle et immense forêt. Le point culminant est à 1.280 mètres d'altitude au plateau de Napé, site agréable et en bon air, où nos

Types laotiens

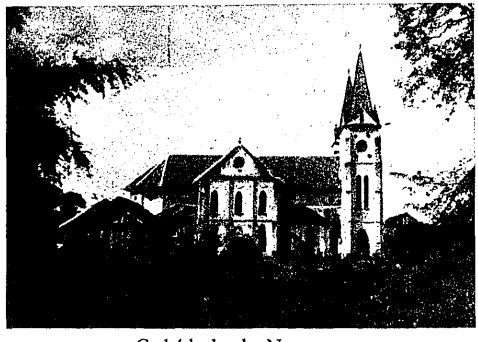


Eglise de Hoaninh

évêques avaient rêvé d'établir une Chartreuse, mais les Chartreux . . . n'ont pas marché.

A 20 kilomètres du Mékong nous fîmes, en plein bois, la rencontre de Mgr Gouin, qui venait au devant de moi, accompagné de son provicaire le P. Combourieu. Arrivée à Thakhek, visite au Commissaire Résident, puis à l'emplacement de la Mission projetée; traversée du Mékong en chaloupe et débarquement à Nongseng, en territoire siamois, devant la belle cathédrale de Mgr Gouin: tel fut l'emploi des dernières heures de cette intéressante randonnée.

La journée dont je disposais pour Nongseng et ses environs se trouvait être celle de l'Epiphanie. Cinq ou six seulement de nos confrères du Laos avaient pu venir la passer avec moi. Mais ma joie était grande de célébrer la fête patronale de notre séminaire dans une de nos missions les plus reculées et naguère encore d'accès si malaisé. Aujourd'hui les difficultés, qui furent extrêmes au début, sont surmontées. Restent celles d'un territoire trop étendu, du partage entre dominium siamois d'un côté du Mékong et dominium français de l'autre, d'un clergé laotien à former. Le travail persévérant des missionnaires et de leur chef aura raison de ces obstacles comme des premiers. Déjà huit prêtres ont été ordonnés depuis quelques années, et l'œuvre si importante entreprise près de Nongseng par le P. Boher pour la formation d'instituteurs-catéchistes commence à porter ses fruits.


Cathédrale de Nongseng

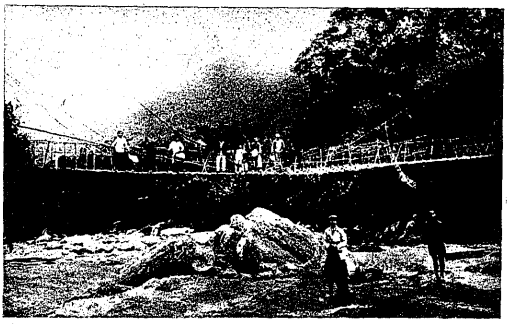
Vous dirai-je que la joie d'être au Laos un jour d'Epiphanie ne m'a pas empêché d'être à Paris par le cœur, au milieu de vos deux communautés réunies ? Un télégramme parti de

Habitation laotienne

Nongseng à l'heure de votre grand'messe vous l'a prouvé.

Pour rentrer à Xadoai le 7 janvier, il fallait partir avant le jour. Profitant donc de l'hospitalité très cordialement offerte par M. le Commissaire Résident, nous allâmes dîner et coucher à Thakhek. Le lendemain, nous avions déjà roulé plus d'une heure en forêt quand un gros arbre tombé en travers du chemin nous arrêta net. Le jour se levait à peine, il fallait se débrouiller par nos propres moyens. Nous étions trois : le chauffeur, le P. Louison et moi. Après un bon quart d'heure de travail, les branches les plus gênantes ayant été cassées ou ployées, le chauffeur, vraiment un as du métier, lança sa machine à l'assaut et, à la troisième reprise franchit l'obstacle sans accident.

Au delà de Vinh, le territoire de cette belle mission, jusqu'à sa frontière nord, fourmille — passez-moi le mot, qui m'est commode, — de chrétiens. Parmi eux beaucoup de nouvelles recrues, notamment à Donghap chez le P. Massardier. La paroisse de Tuannghia, si chère au tant regretté P. Abgrall et qui possède sa tombe, est aussi dans cette région, où Mgr Eloy me fit visiter le très beau probatorium qu'il installe près de la mer



Pont de lianes

pour 120 enfants. Les vocations abondent. Le clergé indigène du Vicariat de Vinh approche déjà du chiffre de 200. C'est le record de toutes nos missions, même d'Indochine.

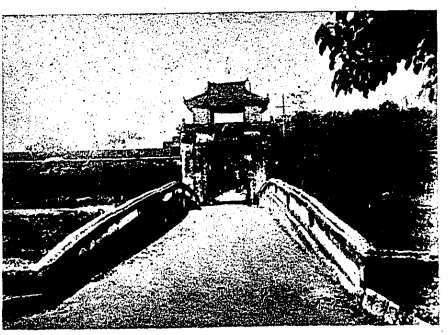
THANH-HOA

Au delà de Tuannghia, j'entrais dans la province de Thanh-hoa, l'une des deux qui composent le Vicariat Apostolique de Phatdiem. Vous savez que, depuis mon passage, ces deux provinces sont devenues respectivement deux nouveaux vicariats, celui de Thanh-hoa, dont l'évangélisation est moins avancée, restant à la charge de la Société des Missions-Etrangères, et celui de Phatdiem, moins vaste, mais bien plus christianisé, demeurant encore sous la houlette de son évêque actuel, notre confrère, le vénéré Mgr Marcou, mais celui-ci pourvu d'un Coadjuteur indigène avec future succession. C'est le processus que nous avons adopté avec l'approbation de Rome pour constituer la première unité ecclésiastique annamite et entourer sa mise en train des meilleures garanties de succès.

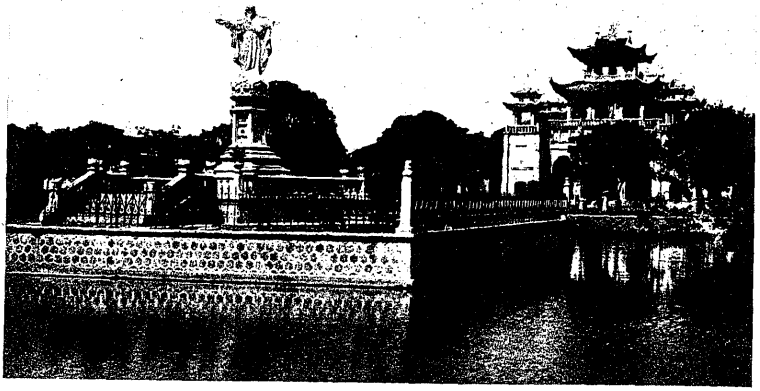
J'avais passé la nuit à Balang, autre centre chrétien prospère au bord de la mer. Là se trouve le grand Probatorium du Vicariat dont sont chargés trois de nos confrères. Leur nombre et leur dévouement prouvent assez que nos évêques ne reculent devant aucun sacrifice quand il s'agit du clergé indigène. Balang n'est qu'à une heure en auto de Thanh-hoa, le chef-lieu du nouveau vicariat érigé depuis mon passage. C'est à Mgr de Cooman, son premier vicaire apostolique, que reviendra

l'honneur d'installer là un centre de mission, de l'équiper complètement et de faire une fois de plus «beaucoupavecpeu». Un de ses principaux soucis sera de poursuivre, sans détriment des districts annamites plus importants, l'évangélisation des districts du Chau-Laos, restés partie intégrante de son territoire. Vous avez tous lu, ou sinon vous lirez le volume si intéressant : *A la Conquête du Chau-Laos*, consacré à cette partie originale, mais difficile, de nos missions par le P. Degeorge, mort à la peine en 1926. Le P. Canilhac, le seul missionnaire qui ait pu jusqu'ici tenir 25 ans dans cette région trop peu salubre, pourrait aussi vous édifier à ce sujet. Heureusement quelques facilités nouvelles dans les communications, et surtout l'observation des règles essentielles de l'hygiène dans les résidences reconstruites de nos prêtres, ont amélioré beaucoup leurs conditions d'existence. Avec dix missionnaires de plus cette population, aujourd'hui bien mieux disposée qu'autrefois et d'ailleurs fort clairsemée, ne tarderait pas à devenir chrétienne. Mais il n'est pas possible de dégarnir pour elle l'autre partie de la Mission, bien plus peuplée et plus importante, habitée par les Annamites.

Presbytère en Laos tonkinois



Citadelle de Thanh-hoa



Eglise de Phatdiem

LE TONKIN

PHATDIEM

Le territoire de la province de Ninhbinh commence à 25 kilomètres de Thanh-hoa. C'est lui qui, gardant le nom de Vicariat Apostolique de Phatdiem, reste provisoirement à la charge des Missions-Étrangères en attendant que Mgr Marcou en cède la direction à son Coadjuteur Annamite, Mgr Tong, déjà nommé, mais non encore sacré. Ne trouvez-vous pas que ce vénérable évêque donne en cette circonstance un exemple rare et admirable d'oubli complet de lui-même dans la plus apostolique fidélité à la tradition des Missions-Étrangères ? Relisez l'article 2 de notre Règlement général, vieux de 240 ans. Il statue que les missionnaires « lorsqu'ils verront le » clergé formé de manière à se perpétuer lui-même et les » nouvelles Églises assez solidement établies pour pouvoir se » conduire elles-mêmes... consentiront avec joie... à céder » tous leurs établissements et à se retirer pour aller travailler

Au grand Séminaire de Phatdiem.

» ailleurs ». Or que fait Mgr Marcou ? Il se sépare de ses missionnaires, ses fils bien-aimés, qui s'en vont simplement « travailler ailleurs », dans la province encore peu défrichée de Thanh-hoa, et il reste seul avec ses prêtres indigènes, dans la zone la plus christianisée du pays, celle de Phatdiem, pour y consacrer ses derniers jours à la mise en train d'une nouvelle administration, celle dont le premier évêque annamite, son Coadjuteur, restera le chef. Missionnaire au Tonkin depuis 53 ans, évêque depuis 37 ans, chef depuis plus de 30 ans d'un Vicariat dont il était le fondateur et où il avait vu doubler le nombre des chrétiens et tripler celui des prêtres, Mgr Marcou ne manquait certes pas de légitimes raisons pour ne pas bouleverser sa vie aux approches du terme ; mais les raisons humaines n'ont pas tenu devant la raison apostolique, et le premier diocèse annamite aura eu son origine dans l'abnégation du Vicaire apostolique de Phatdiem, vivante incarnation de l'esprit de la Société des Missions-Étrangères.

Après Phatdiem il me restait à visiter deux missions du Tonkin, celle de Hanoï et celle de Hunghoa ; mais un bateau devait partir de Haïphong pour Pakhoï le 12 janvier au soir. Pour en profiter, je quittai le jour même Phatdiem, revis en passant le magnifique petit séminaire de Phucnhac et arrivai à Hanoï assez tôt pour y passer une heure avec Mgr Gendreau et ses missionnaires avant de continuer sur Haïphong.

Phucnhac

Mais j'ai nommé Phucnhac. Je ne puis taire la trace profonde que mon passage a laissé dans cet établissement de premier ordre. A la splendide réception que m'y firent les 130 petits séminaristes, je répondis non seulement en donnant un congé, mais en exemptant la communauté des examens semestriels, dont la série devait s'ouvrir le lendemain. C'était grave, c'était inouï. Mais Mgr de Cooman, encore Coadjuteur de Phatdiem,

avait bien voulu m'accompagner. Tout le personnel dirigeant et enseignant était présent. J'avais des points d'appui, voire des complicités... Et l'on tomba d'accord en statuant une fois pour toutes qu'il y aurait à Phucnhac dispense des examens, chaque fois que ceux-ci coïncideraient avec la visite du Supérieur Général de la Société. Ce fut un succès triomphal. Je ne crois pas en avoir obtenu d'analogue dans toute ma longue carrière.

Je trouvai aussi à Phucnhac un sujet d'édification en la personne du P. Deux, qui, missionnaire au Tonkin, depuis 66 ans, n'a jamais revu la France et a consacré toute sa vie à l'éducation des petits séminaristes. Ne pouvant plus professer, il prie et demeure un exemple vivant d'abnégation et de fidélité à sa vocation.

Revenons à Hanoï, ou plutôt à Haïphong, car la distance entre les deux villes ne dépasse guère 100 kilomètres, vite couverts en auto sur la route magnifique. J'étais donc à

Procession à Phatdiem

» ailleurs ». Or que fait Mgr Marcou ? Il se sépare de ses missionnaires, ses fils bien-aimés, qui s'en vont simplement « travailler ailleurs », dans la province encore peu défrichée de Thanh-hoa, et il reste seul avec ses prêtres indigènes, dans la zone la plus christianisée du pays, celle de Phatdiem, pour y consacrer ses derniers jours à la mise en train d'une nouvelle administration, celle dont le premier évêque annamite, son Coadjuteur, restera le chef. Missionnaire au Tonkin depuis 53 ans, évêque depuis 37 ans, chef depuis plus de 30 ans d'un Vicariat dont il était le fondateur et où il avait vu doubler le nombre des chrétiens et tripler celui des prêtres, Mgr Marcou ne manquait certes pas de légitimes raisons pour ne pas bouleverser sa vie aux approches du terme ; mais les raisons humaines n'ont pas tenu devant la raison apostolique, et le premier diocèse annamite aura eu son origine dans l'abnégation du Vicaire apostolique de Phatdiem, vivante incarnation de l'esprit de la Société des Missions-Étrangères.

Après Phatdiem il me restait à visiter deux missions du Tonkin, celle de Hanoï et celle de Hunghoa ; mais un bateau devait partir de Haïphong pour Pakhoï le 12 janvier au soir. Pour en profiter, je quittai le jour même Phatdiem, revis en passant le magnifique petit séminaire de Phucnhac et arrivai à Hanoï assez tôt pour y passer une heure avec Mgr Gendreau et ses missionnaires avant de continuer sur Haïphong.

Phucnhac

Mais j'ai nommé Phucnhac. Je ne puis taire la trace profonde que mon passage a laissé dans cet établissement de premier ordre. A la splendide réception que m'y firent les 130 petits séminaristes, je répondis non seulement en donnant un congé, mais en exemptant la communauté des examens semestriels, dont la série devait s'ouvrir le lendemain. C'était grave, c'était inouï. Mais Mgr de Cooman, encore Coadjuteur de Phatdiem,

avait bien voulu m'accompagner. Tout le personnel dirigeant et enseignant était présent. J'avais des points d'appui, voire des complicités... Et l'on tomba d'accord en statuant une fois pour toutes qu'il y aurait à Phucnhac dispense des examens, chaque fois que ceux-ci coïncideraient avec la visite du Supérieur Général de la Société. Ce fut un succès triomphal. Je ne crois pas en avoir obtenu d'analogue dans toute ma longue carrière.

Je trouvai aussi à Phucnhac un sujet d'édification en la personne du P. Deux, qui, missionnaire au Tonkin, depuis 66 ans, n'a jamais revu la France et a consacré toute sa vie à l'éducation des petits séminaristes. Ne pouvant plus professer, il prie et demeure un exemple vivant d'abnégation et de fidélité à sa vocation.

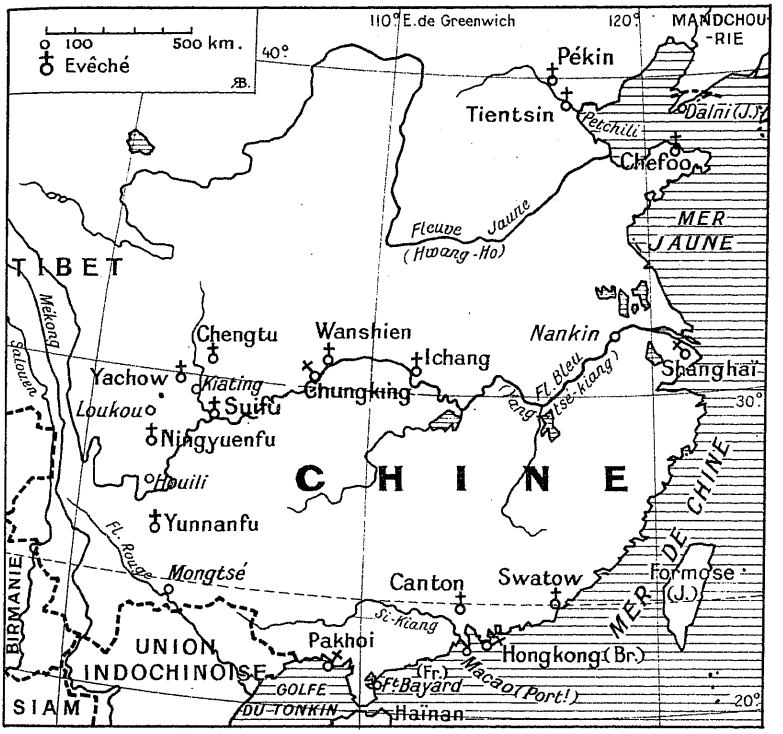
Revenons à Hanoï, ou plutôt à Haïphong, car la distance entre les deux villes ne dépasse guère 100 kilomètres, vite couverts en auto sur la route magnifique. J'étais donc à

Procession à Phatdiem

Haïphong, exact au rendez-vous des PP. Dominicains espagnols pour partager avec eux le repas de midi. Que de fois, dans le passé, je m'étais assis à leur table hospitalière, jouissant de la cordialité confiante qui caractérise au Tonkin les rapports entre missionnaires français et espagnols et qui, en pays de dominium français, rend sensible aux indigènes la catholicité de l'Église !

Mgr Pénicaud était venu de Pakhoï à ma rencontre. A 3 heures de l'après-midi, nous montions ensemble à bord du paquebot *Tonkin*. Le chef de la chère mission de Pakhoï avait pris le meilleur moyen de m'entretenir à loisir, dans le calme d'une courte traversée, de tout ce qui intéressait sa mission ; de sorte qu'avant même d'y avoir débarqué je n'en ignorais plus grand'chose.

Le P. Deux

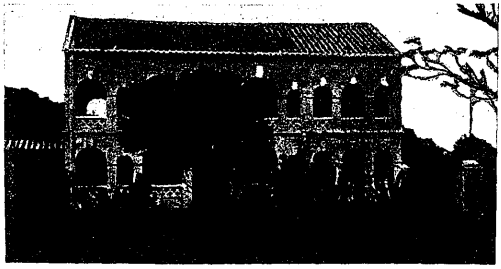


EN CHINE

Le 13, au lever du jour, on voyait déjà la terre, la terre de Chine. Dieu me donnait la joie inespérée de la revoir encore. Peut-être étais-je plus ému que le jour où je revis la France pour la première fois après de longues années en mission.

Pakhoï

Nos confrères réunis à Pakhoï avaient tout préparé pour ne pas perdre une minute. J'étais à terre aux milieux d'eux avant que les autres passagers du *Tonkin* fussent sortis de leur cabine. Chère petite Mission de Pakhoï, j'en avais été pendant cinq ans l'évêque, alors qu'elle faisait encore partie du Vicariat



Presbytère de Pakhoi

de Canton. Et, si elle est autonome depuis 15 ans, j'en suis pour une large part responsable. Quel bien pourrais-je donc ne pas lui vouloir? Ma joie fut de la voir bien vivante aux mains de son chef actuel, dont la frêle santé, par un miracle d'énergie, résiste, toujours la même. Paroisse, évêché, couvent de religieuses indigènes, petit séminaire, hôpital, couvent de sœurs françaises, tout s'intalle, tout se prépare avec suite et patience pour faire de Pakhoï le centre bien vivant d'une mission jeune, mais pleine d'espoir. Car cette zone de la Chine maritime, naguère encore si troublée, si menacée, jouit en ce moment d'une paix profonde. Grand fut mon étonnement d'apprendre que, depuis plusieurs années déjà une route automobilable relie Pakhoï au territoire français de Kwangtcheou-wan. Et plus grande encore fut la joie que j'eus à en profiter pour aller passer quelques heures le lendemain avec un autre groupe de missionnaires réunis au chef-lieu de la petite colonie française, Fort-Bayard. J'étais émerveillé de pouvoir faire, non sans cahots, je l'avoue, et dans un entassement pittoresque à raison de sept voyageurs pour 4 places, mais avec tant de rapidité, des étapes naguère si longues et si dures à

Pétit-Séminaire de Pakhoi

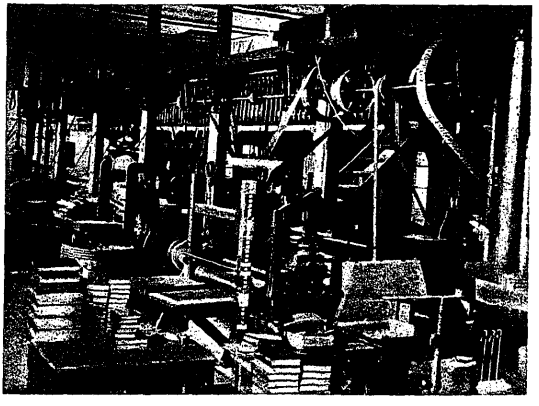
couvrir. Et quelle surprise de lire sur un poteau : *frontière française* !

Chapelle de la Procure de Hongkong

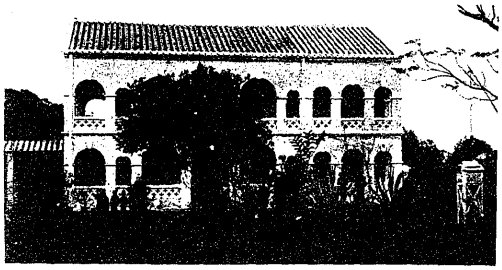
Encore 24 heures de mer après Fort-Bayard et j'étais reçu à Hongkong par Mgr Deswazières, Supérieur de la Maison de Nazareth, le P. Biotteau, notre Procureur général, le P. Marie, supérieur du sanatorium de Béthanie, et beaucoup d'autres confrères ou amis.

Hongkong

Hongkong, vous le savez, est devenu depuis longtemps le centre des activités que notre vieille Société met au service de ses missions et de leurs missionnaires en Extrême-Orient. La Procure générale y a été transportée en 1847 de Macao, où elle existait depuis 1732, après avoir fonctionné à Canton même pendant plus de 40 ans. Que de services rendus pendant une si longue période ! Lien maintenu entre lesMissions et le



Ateliers de Nazareth

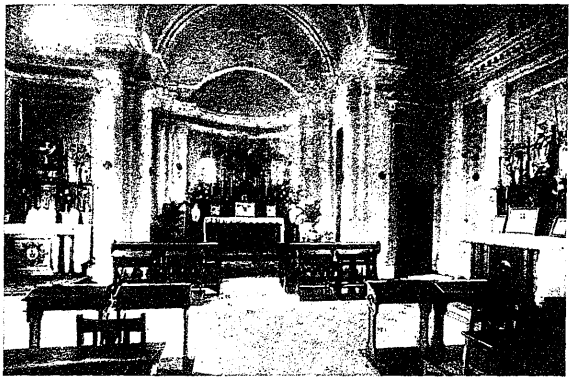


Presbytère de Pakhoi

de Canton. Et, si elle est autonome depuis 15 ans, j'en suis pour une large part responsable. Quel bien pourrais-je donc ne pas lui vouloir? Ma joie fut de la voir bien vivante aux mains de son chef actuel, dont la frêle santé, par un miracle d'énergie, résiste, toujours la même. Paroisse, évêché, couvent de religieuses indigènes, petit séminaire, hôpital, couvent de sœurs françaises, tout s'intalle, tout se prépare avec suite et patience pour faire de Pakhoï le centre bien vivant d'une mission jeune, mais pleine d'espoir. Car cette zone de la Chine maritime, naguère encore si troublée, si menacée, jouit en ce moment d'une paix profonde. Grand fut mon étonnement d'apprendre que, depuis plusieurs années déjà une route automobilable relie Pakhoï au territoire français de Kwangtcheou-wan. Et plus grande encore fut la joie que j'eus à en profiter pour aller passer quelques heures le lendemain avec un autre groupe de missionnaires réunis au chef-lieu de la petite colonie française, Fort-Bayard. J'étais émerveillé de pouvoir faire, non sans cahots, je l'avoue, et dans un entassement pittoresque à raison de sept voyageurs pour 4 places, mais avec tant de rapidité, des étapes naguère si longues et si dures à

Petit-Séminaire de Pakhoi

couvrir. Et quelle surprise de lire sur un poteau : *frontière française* !

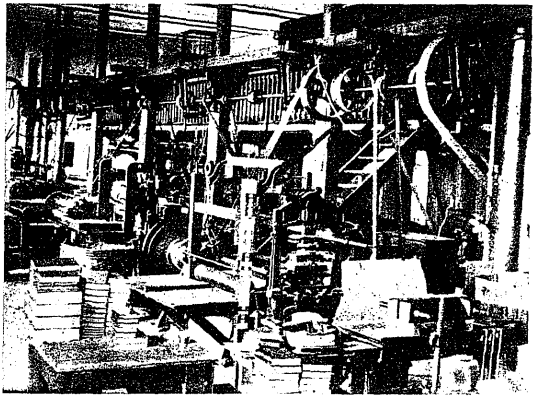


Chapelle de la Procure de Hongkong

Encore 24 heures de mer après Fort-Bayard et j'étais reçu à Hongkong par Mgr Deswazières, Supérieur de la Maison de Nazareth, le P. Biotteau, notre Procureur général, le P. Marie, supérieur du sanatorium de Béthanie, et beaucoup d'autres confrères ou amis.

Hongkong

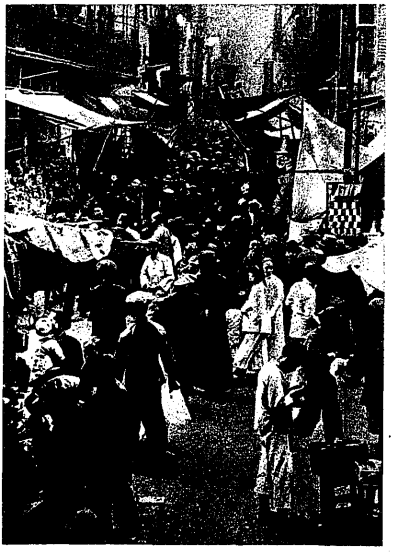
Hongkong, vous le savez, est devenu depuis longtemps le centre des activités que notre vieille Société met au service de ses missions et de leurs missionnaires en Extrême-Orient. La Procure générale y a été transportée en 1847 de Macao, où elle existait depuis 1732, après avoir fonctionné à Canton même pendant plus de 40 ans. Que de services rendus pendant une si longue période ! Lien maintenu entre les Missions et le



Ateliers de Nazareth

Séminaire de Paris, ressources procurées ou transmises en dépit de toutes les difficultés, renseignements, conseils, appui fourni selon les exigences des temps, missionnaires et prêtres indigènes hospitalisés au cours de leurs voyages, pourvus du nécessaire et dirigés vers leurs destinations, introduits parfois en contrebande dans l'intérieur même des pays interdits, abrités en temps de persécution, soignés dans leurs maladies : comment énumérer tout le bien que nos Missions doivent à nos Procures d'Extrême-Orient, dont la tête est à Hongkong ? J'éprouvais comme un sentiment intime de reconnaissance en revoyant, après dix ans, ces bureaux de notre Procure Générale où se fait avec un ordre, une méthode, une conscience, un désintéressement que j'ai toujours admirés, mais que je comprends mieux aujourd'hui, une somme de travail qui n'est dépassée nulle part dans la Société... ni peut-être ailleurs.

Nazareth, sur le versant opposé de l'île, face au large, est un autre bienfait du premier ordre offert, il y a 50 ans, par la Société à ses membres. Elle les convie à venir, avec l'autorisation de leurs supérieurs, s'y retremper dans la prière, la retraite, le recueillement d'une vie de communauté doucement laborieuse. J'y ai vécu en cette fin de janvier 1933, après beaucoup d'autres dans le passé, quelques journées délicieuses. Le site est tellement beau ! Je l'ai toujours trouvé si convenable à une retraite de missionnaire. Assurément, ce n'est pas une thébaïde, mais le missionnaire n'est pas un ermite : il refait à loisir ses



Une rue de Hongkong

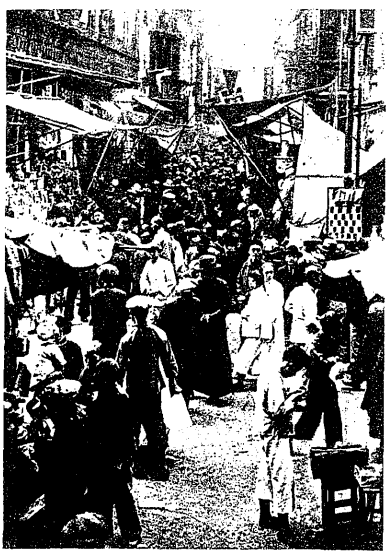
Funérailles chinoises à Hongkong

forces physiques et morales sans perdre de vue les brebis errantes qu'il veut faire entrer au bercail de Jésus-Christ. A Nazareth, une vie exubérante, mais apaisée par l'éloignement, se laisse apercevoir de toutes parts : le va-et-vient maritime intense aux approches du port de Hongkong ou des bouches de la rivière de Canton, ou bien le long des côtes qui se profilent à perte de vue vers Macao et Canton ; plus près en contre-bas, les pentes verdoyantes et accidentées, couvertes de villages et d'habitations, la mer bleue parsemée de rochers et d'îlots : quel tableau de vie et d'activité, baigné dans le calme de la distance !

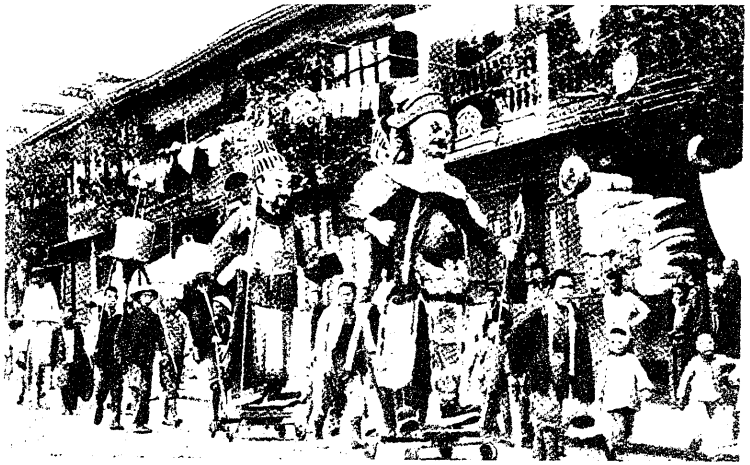
Mgr Deswazières, en consacrant à Nazareth l'ardente charité, le zèle généreux qu'il voua si longtemps aux lépreux de Sheklung, complète et couronne, par sa présence à la tête de cette chère maison, son ensemble si attirant, si prenant. En sa compagnie amie je revis tout ce que Hongkong catholique possède d'ancien et de nouveau, dans l'île elle-même, ou sur le continent dans cette presqu'île de Kowloon que j'ai connue chaotique et presque déserte, et où maintenant les rochers et les collines jetés à la mer par des légions de travailleurs cèdent

Séminaire de Paris, ressources procurées ou transmises en dépit de toutes les difficultés, renseignements, conseils, appui fourni selon les exigences des temps, missionnaires et prêtres indigènes hospitalisés au cours de leurs voyages, pourvus du nécessaire et dirigés vers leurs destinations, introduits parfois en contrebande dans l'intérieur même des pays interdits, abrités en temps de persécution, soignés dans leurs maladies : comment énumérer tout le bien que nos Missions doivent à nos Procures d'Extrême-Orient, dont la tête est à Hongkong ? J'éprouvais comme un sentiment intime de reconnaissance en revoyant, après dix ans, ces bureaux de notre Procure Générale où se fait avec un ordre, une méthode, une conscience, un désintéressement que j'ai toujours admirés, mais que je comprends mieux aujourd'hui, une somme de travail qui n'est dépassée nulle part dans la Société... ni peut-être ailleurs.

Nazareth, sur le versant opposé de l'île, face au large, est un autre bienfait du premier ordre offert, il y a 50 ans, par la Société à ses membres. Elle les convie à venir, avec l'autorisation de leurs supérieurs, s'y retremper dans la prière, la retraite, le recueillement d'une vie de communauté doucement laborieuse. J'y ai vécu en cette fin de janvier 1933, après beaucoup d'autres dans le passé, quelques journées délicieuses. Le site est tellement beau ! Je l'ai toujours trouvé si convenable à une retraite de missionnaire. Assurément, ce n'est pas une thébaïde, mais le missionnaire n'est pas un ermite : il refait à loisir ses



Une rue de Hongkong



Funérailles chinoises à Hongkong

forces physiques et morales sans perdre de vue les brebis errantes qu'il veut faire entrer au bercail de Jésus-Christ. A Nazareth, une vie exubérante, mais apaisée par l'éloignement, se laisse apercevoir de toutes parts : le va-et-vient maritime intense aux approches du port de Hongkong ou des bouches de la rivière de Canton, ou bien le long des côtes qui se profilent à perte de vue vers Macao et Canton ; plus près en contre-bas, les pentes verdoyantes et accidentées, couvertes de villages et d'habitations, la mer bleue parsemée de rochers et d'îlots : quel tableau de vie et d'activité, baigné dans le calme de la distance !

Mgr Deswazières, en consacrant à Nazareth l'ardente charité, le zèle généreux qu'il voua si longtemps aux lépreux de Sheklung, complète et couronne, par sa présence à la tête de cette chère maison, son ensemble si attirant, si prenant. En sa compagnie amie je revis tout ce que Hongkong catholique possède d'ancien et de nouveau, dans l'île elle-même, ou sur le continent dans cette presqu'île de Kowloon que j'ai connue chaotique et presque déserte, et où maintenant les rochers et les collines jetés à la mer par des légions de travailleurs cèdent

rapidement la place aux boulevards, aux maisons, aux monuments d'une ville nouvelle, populeuse et riche. Les missionnaires du Vicariat apostolique de Hongkong, qui appartient à la digne Société des Missions-Étrangères de Milan, ont vraiment sur leur territoire les plus violents contrastes : en territoire chinois, dans la sous-préfecture de Hoifong, la barbarie communiste dans ce qu'elle a de plus sauvage ; en territoire anglais, la civilisation moderne dans ce qu'elle a de plus intense et de plus opulent.

Entre la Procure générale, plus ancienne, et Nazareth, plus récent, se place dans l'ordre chronologique de fondation notre Sanatorium de Béthanie. Il n'est séparé de Nazareth que par l'admirable route-promenade qui fait le tour de l'île et il jouit, quoique d'un peu moins haut, du même horizon maritime. Nos confrères malades ou convalescents aiment Béthanie, la charité de son directeur, sa vie calme et libre, sa pieuse et charmante chapelle, son cimetière fleuri à flancs de rochers. Nazareth, Béthanie, Procure : vraiment la Société des Missions-Étrangères est présente à Hongkong, reliée à ses Missions, non pour les gouverner, mais pour les servir...

Un seul établissement catholique dans l'île de Hongkong était tout à fait nouveau pour moi : c'est le Séminaire Régional pour la Chine méridionale. Construit en style chinois dans une situation incomparable, il met en évidence la sollicitude qui, pour l'Église missionnaire, prime toutes les autres : celle de la formation du clergé indigène. Une heure passée avec les saints religieux qui en ont la charge et qui appartiennent à la Compagnie de Jésus, ne laisse pas de doute dans l'esprit sur le succès futur de cette fondation toute récente. A la vérité, la jeunesse qui s'y prépare au sacerdoce appartient à une race singulièrement fière et difficile à manier, mais on a choisi en conséquence les éducateurs qu'on lui a donnés. Que Dieu les assiste dans cette œuvre capitale dont notre Société a été l'initiatrice en Extrême-Orient !

Il est à Hongkong une autre maison qui, sans appartenir aux Missions-Étrangères, se réclame un peu d'elles : c'est l'immense établissement des Sœurs de Saint-Paul de Chartres, avec le fameux Hôpital Saint-Paul. Son installation, inégalée en Extrême-Orient, est un des chefs-d'œuvre qui ont valu au P. Robert, longtemps procureur général à Hongkong, un prestige que dix années d'absence n'ont pas entamé. Son nom ouvre toutes les portes : il résume tout le bien qu'on pense et qu'on dit en Extrême-Orient sur le compte des missionnaires français.

C'est, je crois, à ce prestige toujours vivant que j'ai dû l'honneur d'être invité à la table du gouverneur de Hongkong en même temps que l'évêque italien, pour m'y rencontrer avec le Gouverneur Général de l'Indochine, M. Pasquier. Il en résulta pour moi un gros sacrifice : celui d'une des trois journées dont je disposais pour une visite à Canton, mais la chose en valait la peine, et cette présence de l'Eglise catholique à cette réunion officielle continuait une tradition bonne à maintenir.

Cathédrale de Canton

Canton

Il fallut donc me contenter d'un peu plus de deux jours

pour mon séjour à Canton. Que d'événements s'y étaient passés depuis que j'en partais au matin du 30 août 1921, après en avoir été pendant cinq ans l'évêque : cinq ans durant lesquels je m'étais profondément attaché à cette grande province de Chine, la plus turbulente, la plus violente, la plus grouillante, mais aussi la plus intelligente, la plus évoluée, la plus active, celle où il est permis de croire que s'élabore l'avenir politique, économique et social du pays tout entier. Mais plus je m'y étais attaché, plus j'avais souffert de mon impuissance à y faire œuvre utile. Transféré à Canton après 31 ans passés au Setchoan, je n'en connaissais ni la psychologie, ni la langue, et là aussi, plus qu'ailleurs peut-être, j'avais compris que *sine dolore non vivitur in amore*.

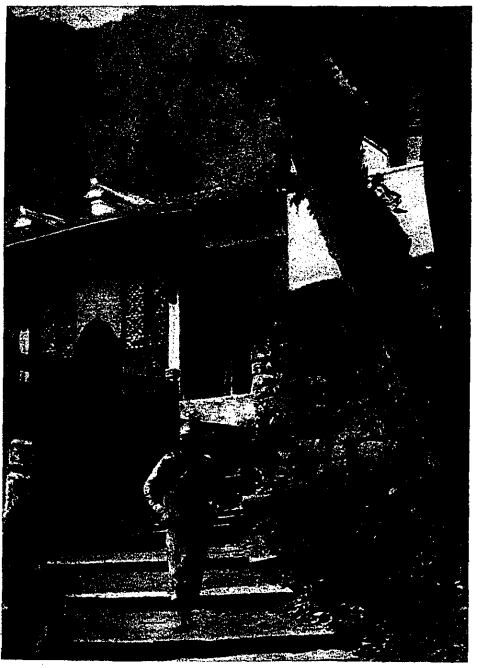
Mgr Fourquet, mon successeur, a dirigé la Mission de Canton parmi de furieuses tourmentes. Il ne fallait pas moins que son incroyable patience, sa souplesse, sa parfaite connaissance du milieu cantonais, pour traverser sans désastre irréparable des périodes aussi critiques que celle où Borodine était le maître, où les grévistes s'installaient à demeure dans les maisons de la Mission et jusque dans l'évêché même, où la destruction radicale de toutes les religions était un numéro essentiel parmi ceux d'un programme en voie d'exécution rapide. Il ne s'en fallait plus que de 24 heures, le jour où un officier russe rencontré dans la rue répondait au P. Thomas, provicaire, qui lui demandait si la Mission et les missionnaires étaient en danger : — « Pas encore ». Le sang-froid de nos confrères et de leur chef a surmonté la crise, et la Providence a veillé sur eux. La cathédrale de Canton est toujours debout, entourée d'un bel ensemble d'œuvres anciennes et nouvelles, dont un monastère de Carmélites, que je visitai peu de temps après son ouverture. Les autorités actuelles, en accord avec la population, acceptent la présence des missionnaires et respectent leur droit de propriété. A l'exception des districts soviétisés à l'est de la province, le calme règne et les

missionnaires circulent sans risques graves dans toute la Mission de Canton.

Pourtant je fus ému quand, retournant à Hongkong par le chemin de fer, je me séparai, à la station intermédiaire de Tcheungmuktou, du jeune P. Seznec, qui regagnait son poste après m'avoir accompagné durant plusieurs jours. Par la fenêtre de mon wagon encore en gare, je l'apercevais se débrouillant tout seul avec calme et simplicité au milieu du grouillement indigène qui se pressait à l'assaut d'un autobus. Ceux qui le coudoyaient, sans d'ailleurs aucune intention mauvaise, ne songeaient certes pas au bien que leur voulait ce jeune prêtre, à tout ce qu'il avait quitté pour l'amour d'eux là-bas dans une admirable paroisse de Basse-Bretagne. Et je pensais en moi-même : *Si scires regnum Dei !*

Swatow

Après la mission de Canton, j'eus le bonheur de pouvoir également visiter celle de Swatow. On s'y rend de Hongkong en 15 ou 16 heures et, comme la traversée se fait de nuit, l'économie de temps est portée au maximum. Mgr Rayssac était venu en personne me chercher, et je pus consacrer à son vicariat d'avant-postes quatre journées presque complètes. J'ai dit « Vicariat d'avant-postes », car placé à l'angle nord-



Entrée d'un temple

Repas de famille

est de la province de Canton, il est resserré entre deux zones bolchévisées, d'où le communisme, à chaque instant et depuis des années, menace de l'envahir. C'est d'un côté la province toujours agitée du Fokien, de l'autre le bloc des deux sous-préfectures « rouges » de Lokfong et Hoifong. De plus, à cause de l'éloignement de l'autorité centrale, une piraterie organisée y sévit avec une intensité inconnue dans le reste du Kwangtong. De magnifiques chrétientés ont été dispersées ou détruites, certaines irrémédiablement. Des missionnaires ont passé de longs mois dans une captivité rigoureuse. Tous restent exposés, les uns plus, les autres moins, selon les postes qu'ils occupent, aux pires accidents; mais, dans l'instinct tout surnaturel de leur devoir missionnaire, ils font leur, presque sans y penser, la noble formule de l'antiquité: *periculose vivere*. Il en est plus d'un qui vit face à face avec le danger, qui même, à certaines époques, ne peut prudemment coucher plus d'une nuit ou deux dans la même maison, et cependant les chrétientés sont régulièrement visitées et le secours des sacrements ne manque pas aux fidèles.

Dans la ville de Swatow, les persécutés du Fokien trouvent depuis des années à la mission un refuge ami. Des missionnaires allemands, même des chefs de mission, y ont reçu plus d'une fois l'hospitalité. Lors de mon passage il s'y trouvait plusieurs Sœurs dominicaines échappées aux rouges et s'occupant de leurs élèves sauvées avec elles.

Le Séminaire du Vicariat est à 60 kilomètres dans l'intérieur, près de la ville de Kityeung, dans une région où les chrétiens

sont assez denses. Grâce aux petits vapeurs chinois qui desservent les localités riveraines du fleuve, je pus aller y passer quelques heures et m'édifier de l'excellente tenue de ce petit séminaire : 40 à 50 latinistes, pieux, dociles et modestes, s'y préparent pour le Collège général de Pinang, où ils finiront leurs études ecclésiastiques.

A cette époque de l'année toute proche du premier de l'an chinois, la navigation fluviale est des plus actives et les bateaux sont surchargés de passagers. A nous voir, les PP. Fabre, Lambert, Rondeau, Destombes et moi, noyés dans cette cohue indigène qui nous pressait de toutes parts, je faisais en moi-même une comparaison avec mes expériences récentes en pays de régime colonial, soit anglais, soit français. Là, malgré tout, l'Européen garde un reste de prestige, mais ici il doit se féliciter s'il est traité sur un pied d'égalité parfaite avec l'indigène. Et je me disais qu'on se sent plus missionnaire quand on a en face de soi un peuple païen maître chez lui.

Etudiantes chinoises

Rentré à Hongkong, je n'avais plus que deux jours à y passer en attendant l'occasion d'un bateau pour Haïphong. Après deux semaines de séjour, je me sentis repris par le charme de cette Chine cantonaise exubérante de vie et si mystérieuse pour qui cherche à sonder l'avenir. « Partir, c'est mourir un peu », chuchotait

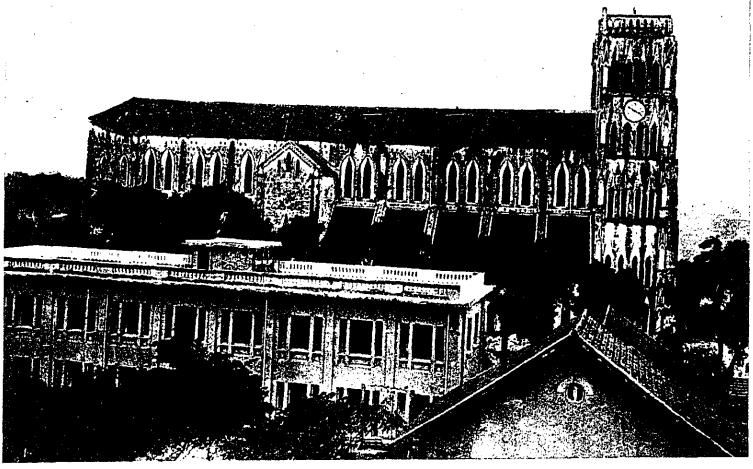
Départ de Swatow

quelqu'un en me quittant : à qui le disait-il ? Obligé de rompre presque chaque jour des contacts à peine repris, jamais je n'avais mieux compris qu'au cours de ce voyage le *Quotidie morior*.

Encore au Tonkin

Le 1er février, je débarquais à Haïphong du bateau où j'avais eu l'honneur de voyager avec le général Billiotte, gouverneur militaire du Tonkin. Le P. Fournier m'y attendait avec une automobile du Tong-Doc de Haidzuong. Ce grand mandarin, gouverneur d'une importante province et fervent catholique, a son fils au foyer de Bourg-la-Reine. Haidzuong étant sur la route de Haïphong à Hanoï, je l'avais salué au passage 15 jours auparavant et lui avais promis de déjeuner chez lui au retour. Je m'en félicitai, car ce fut pour moi l'occasion de passer deux heures dans l'intimité d'une admirable famille chrétienne, de celles qui,

De nouveau au Tonkin



Cathédrale de Hanoï

par leur dignité, leur bonté, leur délicatesse, leur attachement inviolable à la religion, leur respect affectueux pour le missionnaire, sont comme une apologétique vivante, démonstration péremptoire de l'emprise que le Christianisme peut acquérir chez les peuples de l'Extrême-Orient, aussi complète que chez ceux de la race blanche.

Je me retrouvais donc pour la deuxième fois, à trois semaines d'intervalle, de passage au Tonkin. Si j'avais réservé jusque-là la visite des missions de Hanoï et de Hunghoa, c'est parce qu'elles me mettaient sur le chemin du Yunnan et du Setchoan.

Hanoï

Hanoï ! C'est, au Tonkin, la mission-mère de toutes les autres, la mission gardienne des plus authentiques traditions de l'apostolat en pays annamite, la mission de Mgr Retord, du Bx Théophane Vénard et de martyrs innombrables. Son chef actuel, évêque depuis 46 ans, est le patriarche des Missions de l'Indochine. C'est Mgr Gendreau, dont la verte et vigoureuse

vieillesse fait le trait d'union entre un passé tout d'héroïsme et un présent tout de progrès. Mgr Puginier, dont il fut 5 ans le Coadjuteur, a été le grand évêque de la difficile transition entre l'époque des persécutions annamites et celle de l'installation des Français. Voilà 40 ans que Mgr Gendreau gouverne son Vicariat. Où trouver mieux accusé le principe de continuité dans l'action missionnaire? Sous son épiscopat son vicariat a donné naissance à deux autres : Phatdiem et Hunghoa ; les trois ensemble comptent 360.000 catholiques, là où il y en avait 200.000. Le nombre des prêtres indigènes a triplé et les séminaires fonctionnent à plein rendement. Phatdiem va avoir le premier évêque annamite. Aussi pour former une élite sacerdotale, tous les efforts sont tendus. Le Tonkin a en France, dans un Collège de province, douze petits séminaristes : il a plusieurs élèves à Rome et à Paris ; à Hanoï même il a appelé les Sulpiciens. Mon espoir, longtemps caressé, de voir ces derniers prendre part à la formation de nos clergés indigènes fut certain d'aboutir le jour où le futur cardinal Verdier devint supérieur général de Saint-Sulpice. Son cœur d'apôtre n'hésita pas un instant. Quant à moi, j'aurais volontiers chanté mon

Mgr Gendreau et néophytes

Après une ordination

Nunc dimittis, quand il m'eut été donné de bénir, un matin de février, le lieu où s'élève dès maintenant le Séminaire Saint-Sulpice du Tonkin.

Le clergé n'est pas tout. Il faut une élite laïque. La « Maison Lacordaire », dont je bénis également les fondations non loin du nouveau Saint-Sulpice, répond à cette préoccupation. L'Ordre de Saint-Dominique s'est engagé à fournir le personnel; mais la dépense en reste tout entière à la charge de la Mission, qui a là un grave souci.

Les Rédemptoristes, eux aussi, ont essaimé à Hanoï et leurs débuts ne sont pas moins prometteurs qu'à Hué. C'est ainsi que notre Société, fidèle à son esprit, s'efforce d'obtenir, pour les Eglises qu'elle fonde et équipe, des auxiliaires assez

généreux pour venir exercer leurs propres activités sur les fondements posés par ses missionnaires. Puisse le bon exemple donné par les Sulpiciens, les Rédemptoristes, les Dominicains, avoir beaucoup d'imitateurs !

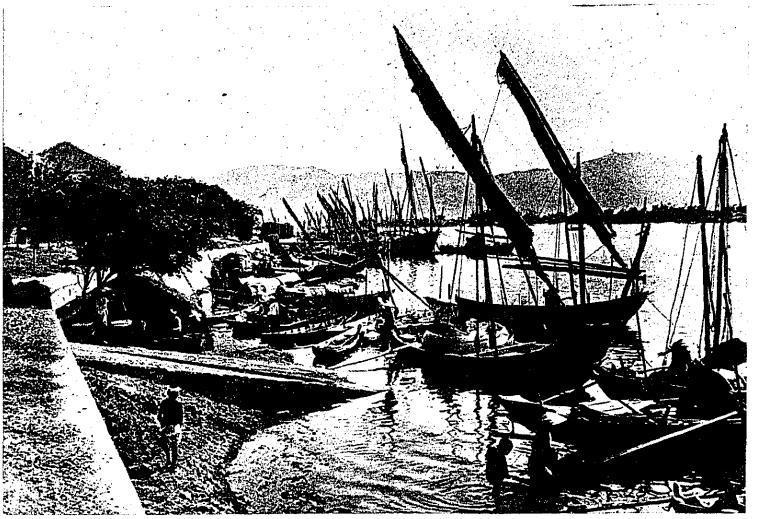
En somme, cette Mission de Hanoï donne un spectacle magnifique par la tenue de ses populeuses chrétientés et de ses séminaires, par les collaborations généreuses qu'elle s'est procurées, par l'activité de ses missionnaires et de ses prêtres indigènes. On voudrait qu'autour d'un pareil noyau s'agglutine cette population annamite, si intelligente et si sympathique et qui, dans la proportion d'au moins 90 % reste encore à l'écart du christianisme.

Hunghoa

La Mission de Hunghoa est la plus reculée du Tonkin à l'intérieur des terres. Elle a 400 kilomètres de frontière commune avec la Chine, mais son petit chef-lieu n'est qu'à une heure de Hanoï en automobile. Elle a été séparée en 1895 de la mission de Hanoï, fille assurément digne de sa mère puisqu'en moins de 40 ans elle a triplé le nombre de ses chrétiens. Ceux-ci n'étaient pas plus de 17.000 en 1895 ; ils sont aujourd'hui 51.000 et se multiplient à un taux qui croîtrait rapidement si les missionnaires y étaient plus nombreux. Tel de nos confrères y a baptisé cette année 400 à 500 néophytes. La crise communiste, dont la première explosion a eu lieu dans ce même Vicariat, n'a fait qu'accélérer le mouvement de conversions, tant le groupement catholique, par son imperméabilité aux doctrines de désordre et de révolte tend a attirer les éléments sains de la population.

Mon passage à Hunghoa coïncida avec la retraite annuelle du Vicariat. Grâce à cette heureuse circonstance, je trouvai tous les missionnaires réunis autour de leur Évêque, le vénéré Mgr Ramond, premier vicaire apostolique de Hunghoa.

Pour une mission nouveau-née, il y a certes un grand profit



Rive du Fleuve Rouge

à rester longtemps sous la houlette de son premier pasteur et fondateur ; la tradition s'y enracine plus définitivement. Celle de la simplicité apostolique n'est pas perdue à Hunghoa. L'évêché, ses dépendances, la cathédrale, le séminaire, tout y est sur un pied qui n'admet rien de plus que le suffisant. C'est la note qui convient et qui édifie dans une mission de fondation récente où tout est à organiser, à équiper, à lancer.

Les missionnaires de Hunghoa ont mille raisons d'aimer leur mission. Non moins vivante qu'aucune autre au Tonkin, elle a plus que d'autre le charme de la diversité. Sa population encore faible s'accroît peu à peu par la colonisation annamite, surtout dans la vallée du Fleuve Rouge. Plus à l'intérieur, c'est toujours la grande brousse, repaire des grands fauves, tigres et éléphants surtout. On y rencontre les Moïs de diverses dénominations, Thay, Thos, Méos, enfants de la forêt, qu'ils s'acharnent, d'ailleurs, à détruire en la brûlant pour y semer leur riz, en vivre quelques années et, quand le sol est épuisé, passer plus loin. Eux aussi sont évangélisés. Longtemps difficiles à apprivoiser, ils tendent à se rapprocher du mission-

Léproserie de Hunghoa

naire et pour celui-ci, désormais, le principal obstacle est l'insalubrité de cette brousse fièvreuse.

Enfin pour que rien ne manque à la variété de cette mission si prenante, sa zone extrême, contiguë à la Chine, est couverte de superbes montagnes. On y rencontre des plateaux de toute beauté et l'un d'eux a été choisi par les Français pour y installer, en climat délicieusement tempéré, une station de repos et de villégiature estivale. C'est le plateau de Chapa, au voisinage de Laokay, à l'altitude de 1.450 mètres, face à la province chinoise du Yunnan. La Mission y a chapelle et résidence, et nos confrères peuvent, aux époques épuisantes de l'année, venir y respirer un air frais et pur. C'est grâce à de telles améliorations que nos missions, même les moins salubres, deviennent plus hospitalières et que la moyenne de vie active du missionnaire s'établit à un nombre d'années satisfaisant.

J'ai quitté Mgr Ramond à Hatach, le beau séminaire de son Vicariat, riverain du Fleuve Rouge. Il m'y avait conduit pour y passer encore une bonne journée parmi les confrères de la région avoisinante. Je connaissais Hatach depuis longtemps. En 1899, rentrant au Setchoan par le Tonkin, je remontais le Fleuve Rouge à bord d'un petit vapeur qui s'échoua malencontreusement sur un banc de sable. — « Combien faudra-t-il de temps pour sortir de là » ? — « Au moins 24 heures » fut la réponse. Mon parti fut vite pris. Avec un passager débrouillard, sous-officier de la Légion Étrangère, je me fis débarquer sur

Marché chez les *Meos*

la rive gauche du fleuve, et tous deux nous nous mîmes à suivre la route de terre en remontant vers l'amont. Incapables d'articuler un mot d'annamite, nous dévisagions les passants pour surprendre un indice de christianisme. Ce ne fut pas long. Les chrétiens indigènes portent volontiers en évidence le scapulaire et nous n'avions que l'embarras du choix. Mon légionnaire appréhenda sans façon celui qui lui parut le plus dégourdi : un gars de vingt ans à qui, par maints signes de croix et autres gestes de dévotion, nous fîmes deviner qu'il s'agissait pour nous de trouver une maison de prière... Le résultat fut une petite promenade de quelques kilomètres au bout desquels nous étions accueillis, au seuil du Séminaire de Hatach, encore à son début, par deux aimables confrères aussi charmés de notre visite que nous de leur rencontre.

Futur mandarin

En souvenir d'une si bonne joie, j'avais offert une cloche au nouveau séminaire. En 1932 à plus de trente ans d'intervalle, cette cloche

Néophytes *Muongs*

sonna à toute volée la bienvenue à son donateur. L'établissement est aussi prospère que vaste, commode et beau. Le P. Mazé, un des deux confrères du Tonkin qui devaient m'accompagner jusqu'à Yunnanfu, se chargea d'égayer l'intéressante jeunesse par une séance récréative dont il fit tous les frais avec un brio surprenant. Les rires qui fusaient à chaque instant prouvaient assez la maîtrise qu'il avait acquise en six ans à peine de la langue du pays.

Ma dernière journée en Indochine se passa presque entière dans un wagon du chemin de fer Tonkin-Yunnan. Deux grandes heures d'arrêt à Yenbay la coupèrent toutefois bien agréablement en me permettant de déjeuner chez les PP. Méchet et Jacques, titulaires du poste, et de faire visite aux Sœurs de Saint-Paul et à leurs œuvres. Le soir je couchais à la frontière de Chine, chez le P. de Neuville, missionnaire de Laokay, et le lendemain, après la messe, passant à pied le pont du Namti, nous prenions place dans un wagon-salon que la Compagnie des chemins de fer du Yunnan, renouvelant un geste ami dont j'avais bénéficié plus d'une fois jadis, mettait à ma disposition.

En quittant l'Indochine et ses magnifiques missions, je ne pus me défendre d'un serrement de cœur. Qu'il est beau le travail apostolique accompli dans ce splendide pays ! Combien ses missionnaires doivent lui être attachés !

Sur la ligne Hanoi-Yunnanfu

De nouveau en Chine

Mais j'étais en Chine, dans la Chine de ma jeunesse, la Chine de langue mandarine, celle où j'avais vécu plus de trente ans et dont je comprenais la langue. La tristesse ne pouvait que faire place à la joie.

L'entrée en Chine par le Tonkin est une féerie : féerie de la nature à la fois tropicale et alpestre, féerie de l'art humain qui triomphant de difficultés inouïes, a suspendu au flanc des ravins un chemin de fer merveilleux. Franchissant les gorges sur des ponts quasi aériens, perçant les rochers, tirebouchonnant sur elle-même, la voie grimpe en moins de six heures du niveau de la mer, ou presque, à l'altitude de 1.400 mètres, qui est celle de Mongtse, la première ville du Yunnan. Deux trains par jour, l'un montant, l'autre descendant, se croisent à Lokoutchai. Le premier amenait les PP. Ducloux et Leparoux, venus de Yunnanfu à ma rencontre ; le second remmena à Laokay le P. de Neuville, qui m'avait accompagné jusque-là. Et ce furent deux belles et douces journées de facile voyage en compagnie de si excellents confrères. De temps en temps on échangeait des visites avec M. Recouly et deux jeunes ingénieurs français, qui

occupaient le wagon voisin du nôtre. Que d'intéressantes conversations entre compatriotes si commodément réunis en ce curieux recoin du monde ! En haut du plateau, les champs plantés d'opium commencèrent à se montrer. M. Recouly s'en étonnait un peu, sachant cette culture officiellement interdite et la croyant supprimée... Qu'aurait-il pensé s'il m'avait suivi jusqu'au bout de mon voyage en Chine et respiré avec moi, sur un parcours de 2.000 kilomètres et plus, l'odeur capiteuse des pavots en fleurs ?

Yunnanfu

Le troisième jour, à mi-étape, Mgr de Gorostarzu m'attendait avec plusieurs missionnaires pour me conduire jusqu'à sa ville épiscopale au terminus du chemin de fer. A la gare de Yunnanfu de nombreux compatriotes étaient venus à notre rencontre, Consul et Vice-Consul de France, Administrateurs du chemin de fer, missionnaires nombreux. Au milieu de tant d'amis j'éprouvais comme une sensation de rapatriement et je dus retenir des larmes d'émotion quand, agenouillé devant l'autel de la chapelle épiscopale, j'entendis, pour la première fois depuis douze ans, le personnel chrétien de la maison entonner sur le rythme d'usage le *Veni Sancte* tel qu'on le psalmodie au Setchoan.

Chaque pas dans cette ville, que j'avais tant de fois visitée depuis quarante ans, renouvela cette impression à la fois douce et poignante. Yunnanfu n'a pas changé : ce sont les mêmes maisons, les mêmes rues, le même dallage, les mêmes échoppes, les mêmes habitants. On y voit seulement plus de soldats et de généraux. On y jouit de l'éclairage électrique ; on voit des routes automobilables s'amorcer dans deux ou trois directions. Le progrès est à l'horizon. Son lever est lent et sujet à des hésitations, mais il est en vue, on ne peut le nier.

De toutes les œuvres de la mission, celle que j'eus le plus de joie à visiter, fut le séminaire de Pelongtan à 8 km. de la ville.

Petit-Séminaire de Yunnanfu

Dans le calme d'une campagne retirée, bien que de facile accès, bâti sans luxe inutile, mais commode et vaste, il abrite une petite communauté fervente, vivante et bien tenue, que de zélés missionnaires acheminent doucement vers la troisième et dernière étape de la formation sacerdotale, celle qui aura pour théâtre le Collège général de Pinang. J'ai dit troisième étape, car pour la plupart de ces enfants, les études au séminaire ont été précédées d'un séjour au Probatorium, dans le sud-est de la province. De cet établissement dont j'ai entendu dire beaucoup de bien, je n'ai vu que le Supérieur, prêtre chinois distingué et vénérable. Certes, si la mission du Yunnan, longtemps isolée à l'extrême bout de la Chine, en pays demi-barbare, présente encore des lacunes dans son organisation, ce n'est pas au point de vue du clergé indigène et de sa formation.

Pour le voyageur venant d'Europe, Yunnanfu est le terminus où expirent les derniers moyens de transport à la moderne. A la sortie de la gare il n'y a plus pour lui de choix qu'entre le cheval, la mule ou la chaise à porteurs, et les Chinois

d'aujourd'hui voyagent au Yunnan et au Setchoan exactement comme leurs ancêtres d'il y a cinq cents ans. Un peu moins confortablement toutefois, j'en ai peur; car les pauvres gîtes d'étape, exposés depuis la Révolution de 1911 au passage brutal et maintes fois répété de soldats ou de bandits, ne consistent plus, ici ou là, qu'en chaumières éventrées, aux murs chancelants, aux toitures béantes....

En route vers le Kientchang

Mais qu'importe ? Mon bonheur, je l'avoue, fut sans mélange, quand, le 14 février à 9 heures du matin, après l'adieu toujours attristé à des amis vénérés, à des confrères excellents, ma petite caravane déboucha dans la campagne par la porte Nord de Yunnanfu. J'étais en chaise portée par deux hommes que, toutes les demi-heures, deux autres relayaient. Moi-même je soulageais fréquemment l'équipe en faisant à pied ou à cheval de longs morceaux de la route. Deux ou trois chrétiens venus du Kientchang portaient les valises. Un ou deux autres jouaient le rôle de palefreniers. Un diacre de Ningyuenfu, que j'avais ordonné en passant à Pinang, m'avait rejoint à Yunnanfu pour faire le voyage avec moi.

En route vers le Kientchang

Et tout ce monde avait pour chef le guide sûr et prudent, l'ami dévoué, l'ardent missionnaire que Mgr Baudry m'avait envoyé du Kientchang dour être l'ange gardien de mon voyage, le P. Audren, provicaire de Ningyuenfu et résident du poste de Houilitcheou. Donc en tout, de 10 à 12 personnes, marchant de conserve, confiantes en la Providence pour écarter tous les *pericula* que saint Paul a énumérés avec tant de précision, en homme du métier qu'il était. Je respirais avec bonheur la bonne odeur des champs de colza et quand, à la halte de midi, je trouvai une jatte de riz fumant, un bol de *teoufou* (pâte de soja), du bouillon d'herbes acides et les condiments variés de la popote indigène, je sentis que j'allais rajeunir.

Dans une auberge chinoise

Et ce fut ainsi pendant sept journées consécutives. Car — et c'était là le seul aspect affligeant du voyage, — par une exception plutôt rare dans les autres provinces de Chine, celle du Yunnan présente encore de vastes espaces absolument inévangélisés. Nos étapes n'atteignaient pas toujours 40 kilomètres et les dépassaient rarement. Le soir on couchait dans des auberges connues, pauvres chaumières que les révolutions sans répit ont rendu plus pauvres encore qu'autrefois. Un jour nous fûmes sur le point de goûter la joie parfaite de saint François d'Assise. Nous arrivions enfin au terme d'une étape fatigante, le soleil déjà couché ; mais, en guise d'auberge, il ne restait que la moitié d'une chaumière, et elle était déjà occupée. Aux alentours le pays semblait désert. Assis sur une pierre, à la belle étoile, je m'exerçais depuis une heure à la joie franciscaine, quand le P. Audren qui, seul et sans perdre

une minute, avait exploré la région à 3 kilomètres à la ronde, vint nous chercher pour nous conduire chez un notable qui, sur ses instances, avait consenti à nous donner abri.

Plus on approchait du Kientchang (c'est ainsi, vous le savez, qu'on appelle cette zone extrême du Setchoan qui forme la Mission de Ningyuenfu), plus la route devenait montueuse et les étapes dures à couvrir. La plus dure ne dépassa guère 50 kilomètres, mais elle comportait plusieurs cols à franchir. Aussi n'atteignit-on le gîte — et quel gîte ! — qu'en ordre dispersé, les premiers arrivés redoutant pour les autres soit un accident, soit une erreur de route. J'admirais le P. Audren qui, faisant la navette de l'avant-garde à l'arrière-garde et gravissant tous les tertres propices, dardait les éclats de sa bougie électrique de manière à encourager les traînards et à orienter leur marche défaillante. Notre sixième étape s'acheva sur le territoire du Kientchang, au fond de la cluse formidable par laquelle le Yangtse-kiang (Fleuve Bleu) échappé du Thibet, se fraie de haute lutte un passage vers les plaines encore lointaines de la Chine centrale. La descente dans cette gorge par des sentiers de chèvre est longue et très pénible du côté du Yunnan. La montée du côté opposé est moins longue, mais plus abrupte encore. Toutefois une nuit d'auberge sur la rive setchoanaise, au bord même du fleuve, nous avait rendu des forces suffisantes. *Kouang tchou kiao lai lo*, avait dit le passeur du bac en me recevant sur sa barque : « Tiens, voilà l'évêque Kouang qui arrive ». Et, de sentir que pour les habitants de ce pays perdu j'étais une vieille connaissance, j'étais tout émotionné. C'est pourtant, des deux côtés du fleuve et pendant des centaines de kilomètres, un paysage de poignante tristesse. Les eaux, dont le volume est énorme au printemps et en été, s'efforcent d'élargir l'étroit ravin qui les enserre, et le travail d'affouillement sur un bord comme sur l'autre ne connaît pas d'arrêt. Telle crête de montagne est en état de perpétuel écroulement et, dans le silence majestueux des gorges, le

tonnerre des avalanches résonne cent fois le jour. De rares chaumières s'accrochent aux pentes en ruine, là où des lambeaux de terre solide permettent des cultures de misère. Et tout cet ensembre est grandiose et impressionnant au possible.

Grâce au poney que m'avait amené le P. Audren, je me tirai sans encombre d'une descente et d'une montée dont ma chaise à porteur n'aurait pu sortir indemne avec son lest. Une fois finie l'ascension, du côté de Setchoan tout change. La route — toujours simple sentier, — s'allonge sur un plateau relativement uni. Le pays se peuple et, dès le premier village, on rencontre des chrétiens. Alors je me sentis repris tout entier par ce pays de ma jeunesse missionnaire et le compte des trop courtes semaines que j'allais avoir à lui consacrer m'apparut dans sa navrante brièveté.

Vers midi un des porteurs signala : « Un chapeau blanc à l'horizon ». C'était vrai : sur une hauteur, à plusieurs kilomètres en avant, au milieu d'un groupe nombreux de Chinois, le casque blanc d'un Européen se laissait apercevoir. Ce ne pouvait être qu'un missionnaire, le missionnaire en charge de ce district, et donc le P. Bettendorf, résident de Moulotchaikeou.

On approche de Houili

C'était lui, en effet. Heureux moments, ceux de pareilles rencontres. Joie du missionnaire qui, aux postes même les plus avancés, sent

qu'il est entouré des sollicitudes de sa famille religieuse, joie du supérieur qui rejoint les siens sur le champ de travail où il les a envoyés après y avoir peiné longtemps lui-même. Est-il une joie meilleure quelque part sur la terre ?

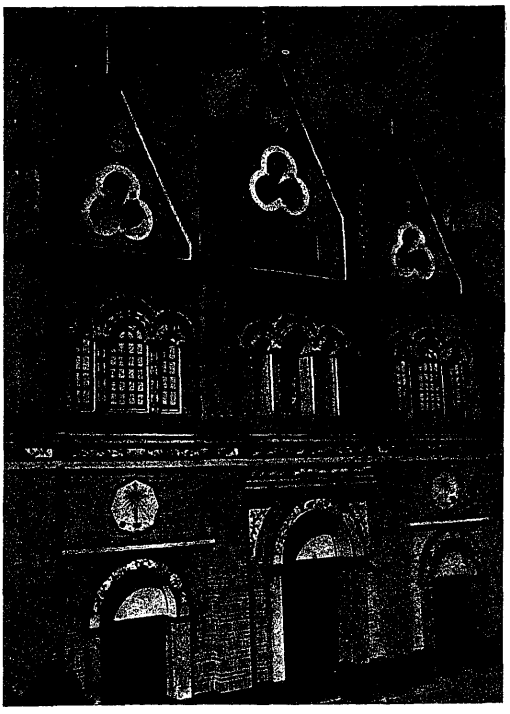
Vingt-quatre heures chez le P. Bettendorf à Moulotchaikeou me firent toucher du doigt les progrès réalisés au Kientchang depuis mon départ : un village en grande partie christianisé, avec jolie église, presbytère commode, vastes écoles et, dans le canton avoisinant, 1.300 chrétiens baptisés là où, il y a douze ans, il n'en existait pas trente.

Mais à l'étape suivante, à Houilitcheou, ce fut bien mieux encore. Cette ville de 20.000 âmes, la principale de toute une région plus vaste que la Suisse, n'avait pas un seul chrétien il y a quarante ans, et on n'y avait jamais, que je sache, célébré la messe. Elle compte aujourd'hui 500 chrétiens et possède outre sa belle église, sa résidence et ses écoles, un couvent de religieuses Franciscaines Missionnaires de Marie, qui sert de foyer aux œuvres les plus variées et les mieux appropriées au pays. J'y passai trois jours, après lesquels ma caravane, grossie du P. Bettendorf et du P. Flahutez venu de Kiang-tcheou, reprit la direction du Nord.

Dès lors, presque à chaque pas, les revoyances alternent avec les surprises. Anciens amis retrouvés, chrétientés déjà connues, anciennes ou en formation, d'autres nées après mon départ, tout est pour moi d'un intérêt palpitant. Si insignifiante que soit une localité, je n'ai pas besoin d'en demander le nom, car je l'ai présent à la mémoire. A chaque coude de la route je sais ce qui va paraître au détour suivant. Ces vieilles montagnes rébarbatives semblent me reconnaître et me souhaiter la bienvenue.

Mais voici qu'à la halte de midi, le 26 février, tandis que nous reprenons haleine après une pénible descente, un cavalier

se montre à quelque distance galopant vers nous à bride abattue. « C'est le P. Simon Tcheou », s'écrie quelqu'un. A 200 pas de notre groupe il nous reconnaît, saute de cheval, abandonne sa monture et accourt vers moi. Dans un transport d'émotion joyeuse il m'embrasse les genoux. — « Ah ! s'écrie-t-il, j'ai donc revu mon père ». Et le terme chinois dont il se sert est si touchant dans sa simplicité que, moi aussi, je le serre d'une étreinte toute de paternelle tendresse. Cher jeune prêtre ! Il faudrait de longues pages pour raconter sa conversion à douze ans, sa persévérance courageuse dans des conditions impossibles, son dévouement aux missionnaires, sa vocation, ses études tardives à Pinang, ses premières années de ministère.



Eglise de Houili

Nous n'étions plus qu'à quinze kilomètres de Kongmonyn, sa résidence : il me fut doux d'être son hôte jusqu'au lendemain et d'entendre son éloge dans la bouche de ses nombreux convertis.

Cheval plutôt que palanquin

Soldatesque chinoise

Mais déjà circulait dans la région une rumeur inquiétante. Un corps d'armée envoyé au Kientchang pour réduire les Lolos, était arrivé, et ses officiers, tous formés dans des écoles communistes, étaient des ennemis forcenés des missionnaires. Déjà nous avions croisé en chemin l'avant-garde de cette troupe, plusieurs centaines d'hommes qui, passant un à un à me frôler sur le sentier à flanc de précipice, ne laissèrent échapper aucune parole d'insulte. Mais les chefs n'étaient pas là. Nous les rencontrâmes plus loin, au delà de Kongmonyn, et ce fut autre chose. A l'entrée du village de Kintchoankiao, qui surplombe le ravin et dont il est impossible de ne pas suivre l'unique rue, un groupe de militaires nous arrêta insolemment. — « Qui êtes-vous ? Comment ! des étrangers ici ? Quoi ! des Français ! Les amis des Japonais ! Et avec eux des Chinois, des traîtres qui introduisent l'étranger au cœur de leur pays. Un prêtre parmi eux ! Traître entre tous les autres ! Chien des diables d'Occident ! A mort tous ! Nous n'aurons la paix qu'après avoir exterminé un à un tous ces étrangers... ».

Cette dernière phrase, j'en entendis chaque syllabe hurlée à mon oreille par un officier furibond. Deux soldats, que les autorités de Yunnanfu avaient chargé de nous suivre jusqu'au Setchoan, furent ignomignieusement renvoyés. Et pendant près d'une heure nous demeurâmes ainsi en état d'arrestation.

Cela ne pouvait durer. Ces forcenés n'agissaient que de leur propre autorité, ou plutôt de leur propre haine. Ils auraient voulu soulever le peuple contre nous, mais le peuple ne

bougeait pas. Dès lors nous étions pour eux une prise par trop gênante. N'osant pas mettre la main sur des Européens, ils s'en prirent au P. Simon Tcheou et l'emmenèrent devant le colonel. Celui-ci, gamin de vingt ans, frais émoulu d'une école bolchéviste, de Moscou même peut-être, insulta longuement et grossièrement le jeune prêtre, le traitant d'espion, de chien, de traître à la patrie, le menaçant de son revolver. Mais pour toute réponse, il n'obtint que cette simple question : « Oui ou non, pouvons-nous continuer notre voyage ? »

Le peuple, témoin de cette scène, restait calme et en apparence indifférent. Alors on laissa le P. Tcheou rejoindre notre groupe. Les hommes qui nous barraient le passage s'éloignèrent et nous reprîmes notre marche. Sur la rue du village, la cohue des soldats nous regardait passer. Un seul jeta le cri : *Tà tao !* (A mort !). Et ce fut fini. Mais nous sentions bien qu'une période de tracasseries et de persécutions allait s'ouvrir pour nos chrétientés. Elle dure encore.

Ningyuenfu

Plus au Nord, Tetchang, grosse et bonne chrétienté, centre de district pourvu d'église, de presbytère et d'écoles, nous retint 24 heures sous le toit hospitalier du P. Tong, prêtre

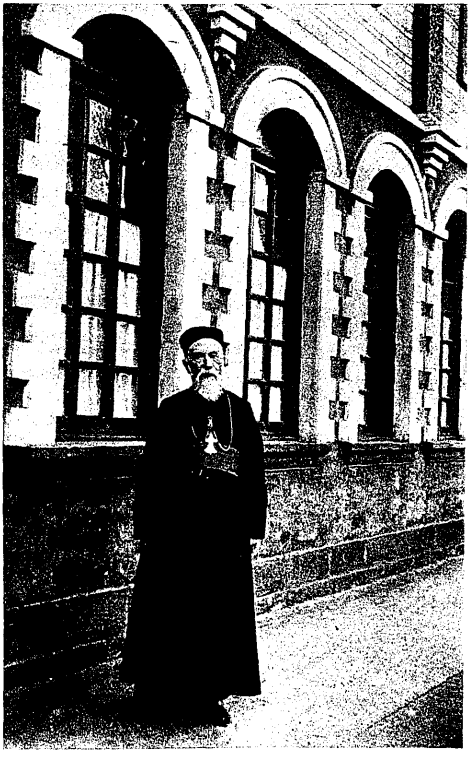
Vue de Ningyuenfu

Au milieu du Clergé de Ningyuenfu

chinois sexagénaire, mon bon et vieil ami. Puis deux étapes encore et ce fut, à trois kilomètres de Ningyuenfu, la rencontre de Mgr Baudry, rendue plus émouvante par la menace nouvelle que nous sentions peser sur la mission. — « Vous en avez du courage pour venir ici ! me dit-il ». — « Et vous autres, pour y tenir comme vous faites », répondis-je. De nombreux chrétiens étaient sortis de la ville pour me recevoir et s'échelonnaient par groupes à des intervalles de quelques centaines de pas. En d'autres temps, les pétards auraient fait rage ; mais il fallait ménager les susceptibilités xénophobes de la clique militaire nouvellement régnante. La Mission venait en effet de passer des heures anxieuses. Dès leur arrivée, les nouveaux maîtres avaient rompu brutalement les bonnes relations existant jusque là entre les autorités et les missionnaires. Officiers et soldats, pénétrant insolemment à l'évêché et jusque dans l'église pro-cathédrale, avaient affecté d'examiner rigoureusement ce qui s'y passait. Un lieutenant, armé de pied en cap et chapeau sur la tête, était entré jusque dans le bureau de l'évêque et lui avait demandé de quel droit lui, étranger, s'était installé en territoire chinois. D'autres avaient monté une estrade devant la porte de l'évêché, sur la voie publique et y

péroraient à longueur de journée sur les traités inégaux, les torts des étrangers envers la Chine, l'espionnage des missionnaires, le caractère malfaisant du christianisme, le rôle odieux des chrétiens chinois traîtres à leur pays... Ils cherchaient à provoquer une émeute qui, sous couleur de mouvement populaire irrésistible, eût accompli la sinistre besogne qu'ils n'osaient pas faire eux-mêmes. Et il est certain que 15 ou 20 ans plus tôt, de pareilles excitations venant des hommes au pouvoir, auraient soulevé la masse populaire et qu'en moins d'une heure les établissements catholiques eussent été changés en un monceau de ruines sanglantes.

Le danger était donc grand pour nos confrères et nos chrétiens. Mais le peuple ne réagissait pas ou plutôt laissait voir par son attitude qu'il sympathisait bien plus avec les missionnaires qu'avec leurs détracteurs. Et d'ailleurs ne savait-il pas qu'à cinq ou six pas de l'odieux meeting, de l'autre côté d'un mur de briques, l'hôpital catholique abritait et soignait de nombreux soldats, sous-officiers et officiers malades, servis par les Sœurs Franciscaines Missionnaires. La leçon de choses était certes



« Il y a 20 ans ! . .

frappante : d'un côté du mur, le paganisme et la haine ; de l'autre côté, le christianisme et la charité.

Grâce à l'admirable patience de Mgr Baudry, de ses missionnaires, de son clergé, de ses religieuses et des chrétiens eux-mêmes, la fièvre des premiers jours était tombée et, quand j'arrivai à Ningyuenfu, on sentait que la présence et l'activité des missionnaires, acceptées par le peuple avec reconnaissance, étaient tolérées bon gré mal gré par les autorités du jour. Mgr Baudry profita même de mon passage pour tendre une main amie à ces tristes personnages, et la table de l'évêché en vit s'asseoir quelques-uns aux côtés des missionnaires et de notables sympathisants.

Pauvre chère cité de Ningyuenfu, si gracieuse à voir au bord de son lac ensoleillé, dans le cirque des majestueuses montagnes qui, du côté de l'est, forme la redoutable barrière du pays Lolo. En 1875, un missionnaire s'y présenta pour la première fois au péril de sa vie, mais en fut chassé le jour même. A 18 ans d'intervalle j'y entrais à mon tour et la messe y était célébrée pour la première fois chez une famille chrétienne immigrée, le 17 décembre 1893. Puis se forma lentement une petite station chrétienne qui devint vers 1900, grâce au P. Castanet, centre de district. En 1910, j'en fis la ville épiscopale du premier Vicaire Apostolique du Kientchang. En 1917, le cœur serré, je la quittai pour Canton, ému des regrets que manifestait de mon départ la population même païenne. Aujourd'hui son évêché, son église, ses écoles, son couvent de Franciscaines Missionnaires et ses œuvres, forment au cœur de la ville un ensemble aussi pittoresque que bienfaisant. Mieux situé encore est son beau séminaire Sainte-Anne, reconstruit par Mgr Baudry dans un site ravissant au sommet de l'amphithéâtre que forme la ville.

J'ai nommé plusieurs fois les Fransciscaines Missionnaires de Marie. Leur présence dans les deux principaux centres du Kientchang est un magnifique exemple de courage donné par

Au Petit-Séminaire de Ningyuenfu

des religieuses européennes. Le caractère de leur activité, toute de bienfaisance désintéressée, fait de leurs établissements, au milieu même des persécutions, un palladium pour la Mission, car on n'ose trop s'en prendre à elles et, là où leur rôle est connu, on ne peut plus se passer d'elles. Elles ne craignent rien et leurs supérieures d'Europe ne craignent pas davantage. Qu'elles soient toutes bénies !

Six jours passés à Ningyuenfu ont été pour moi les plus empoignants d'un voyage qui aurait dû s'arrêter là. Vingt ans plus tôt, j'y avais choisi la place de ma tombe... Mais toujours : *Fiat !*

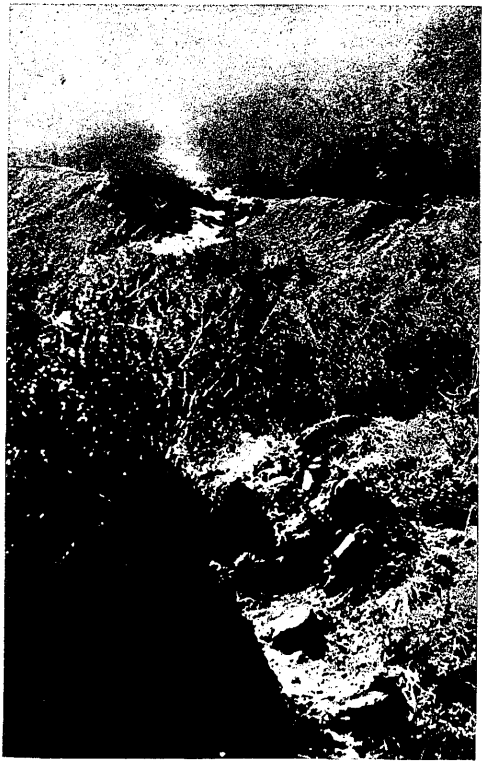
Du Kientchang a Chengtu

Le 7 mars il fallut s'éloigner. A 3 kilomètres de la ville, près de la route, est le cimetière des missionnaires. Je m'y arrêtai un moment. De nombreux chrétiens, plusieurs confrères m'accompagnèrent, les uns jusqu'à Siaomiao, les autres jusqu'à Kokaileang. Mgr Baudry, avec les PP. Boiteux et Bocat, fit avec moi deux étapes sur les douze qui séparent Ningyuenfu de Yachow. La seconde nuit se passa sous le toit ami du P. Valtat, à Yangtsaopa et, le matin du troisième jour, dix kilomètres plus loin, après quelques moments donnés à la chrétienté de Loukou, ce fut la séparation. Monseigneur et le P. Valtat descendirent de cheval à la sortie du village. Je reverrai toujours dans mon souvenir leur geste de dernier adieu.

Le P. Bocat restait avec moi pour me conduire jusqu'à Chengtu. Avec lui chevauchaient les prêtres chinois de la partie nord du Kientchang, tous mes enfants spirituels, les PP. Marc et Joseph Ou, le P. Grégoire Li et le P. Damien Tchen, leur supérieur régional. En deux étapes, nous franchîmes le bloc de hautes montagnes qui sépare de la vallée de la rivière Ganlin la petite plaine de Yuehi. La descente du col du Petit Sianglin est d'une beauté farouche et saisissante. A part l'étroit ruban de la route mal dallée, c'est à droite comme à gauche le pays des

Lolos. Les «barbares », animés d'intentions mélangées surveillent le va-et-vient des voyageurs. Au hameau de Siao-chao, un de leurs chefs locaux, *Nié Ta*, « Lolo noir » me reconnut et me présenta ses guerriers. Sa politesse exigeait une contre-partie. Une jarre d'eau-de-vie (4 litres), payée au « bistro » le plus voisin, fit l'affaire.

La ville de Yuehi, au milieu de sa petite plaine, a un curé résident en la personne du jeune P. Marc Ou. Là encore, une heureuse soirée en famille missionnaire, agrémentée par la visite de nombreux amis. « La présence de vos prêtres, me disait un notable païen, est aujourd'hui notre meilleur réconfort ».



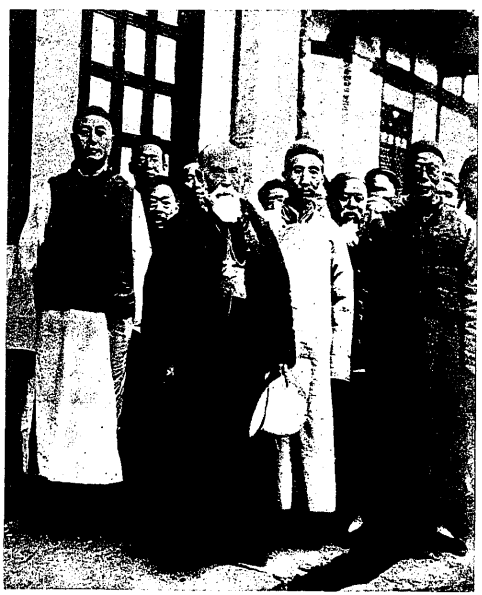
Col du Petit-Sianglin

C'est là que je me séparai du P. Simon Tcheou, qui m'avait suivi depuis deux semaines, et, bien que le geste soit étranger au protocole chinois, je ne pus m'empêcher de l'embrasser longuement.

A l'étape suivante, le P. Damien Tchen, bon photographe, qui avait, chemin faisant, fixé sur ses plaques les divers aspects de notre petite caravane si originale, fut gravement insulté par un groupe d'étudiants qui se rendaient à Chengtu en suivant les mêmes étapes que

nous. — « Espion au service des diables étrangers ! Traître à la patrie chinoise ! Introducteur de malfaiteurs ! », etc. Et pendant huit journées consécutives, cette pitoyable jeunesse profita de toutes les occasions où les prêtres chinois se trouvaient suffisamment éloignés du P. Bocat ou de moi pour les outrager lâchement. Car, à mon approche, ils se taisaient: ils avaient peur.... Qui sait de quoi ? Pendant les haltes nous nous consolions les uns les autres, et ce n'était pas bien difficile, car cette haine ambiante resserrait les liens de notre affection réciproque; nous nous redisions les mots pénétrants de l'Évangile et, de plus, avec évidence nous constations que le peuple n'était pas avec ces aboyeurs, mais qu'il nous savait gré de rester avec lui et de souffrir comme lui. Seuls les soldats dont les régiments nous croisaient de temps en temps manifestaient aussi quelque insolence, surtout en présence de leurs chefs; mais presque toujours ils respectaient ma vieillesse.

De Yuehi à la rivière Tatouho, le pays très montagneux, froid, peu habité, est extrêmement pauvre. Il nous arriva de ne trouver pour dîner que du miel et de la farine d'avoine toute crue. Mais cela aussi fait un excellent repas. Quel bien matériel et moral ne ferait pas un missionnaire en résidence parmi ces deshérités ! Mais nous sommes trop peu nombreux.



Groupe d'amis à Yuehi

Arrivés sans encombre au bord du

Passage du Tatonho

Tatonho, large et dangereuse rivière aux crues redoutables, nous aperçûmes sur la rive opposée un missionnaire au milieu d'un groupement compact qui nous saluait de loin. C'étaient les chrétiens de Foulin, grossis d'une députation envoyée sous la direction du P. Valour par la mission toute proche de Tatsienlu, celle qu'on appelait jadis mission du Thibet. Dans l'espoir de prendre contact avec quelques-uns de ses missionnaires, j'avais promis en effet de passer 48 heures à Foulin.

Foulin est le centre d'action du P. Damien Tchen. Ce prêtre distingué, que j'avais ordonné en 1910, prémices du sacerdoce au Kientchang, remplit avec tact et énergie le rôle de vicaire forain, que lui a confié Mgr Baudry pour les districts les plus écartés au Nord du Vicariat. Il parle latin comme nous le français et l'écrit couramment, ainsi qu'en témoigne la lettre que je vous lisais il n'y a pas longtemps et qui a paru dans la Revue de l'Union Missionnaire du Clergé, lettre caractéristique des tyrannies invraisemblables auxquelles sont en butte, de la part des militaires, les populations de la Chine et avec elles les missionnaires catholiques qui ne veulent pas les abandonner.

A. Foulin, les PP. Joseph Ou et Grégoire Li nous quittèrent pour regagner leurs postes respectifs. Mais le P. Bocat et le P. Damien Tchen me restèrent fidèles, voulant me conduire jusqu'à Chengtu. Le P. Valour fit aussi avec nous la première étape, me permettant ainsi de prolonger d'intéressantes et utiles conversations sur sa grande et difficile mission. Il était ému, et

je l'étais aussi, quand nous nous séparâmes le matin du 17 mars, sous la neige qui tombait. Car la petite ville de Tsinkihien, où nous avions passé la nuit, est construite au pied du Grand Sianglin, énorme montagne qui, pour les habitants du Kientchang, partage le monde en deux parties : le dedans (*y-teou*) et le dehors (*wai-teou*). Le passage en est toujours pénible et constitue l'une des plus fatigantes étapes du voyage. Des portefaix chargés de thé pour le Thibet le traversent en files interminables, peinant sous des fardeaux écrasants, sur la route enneigée. Métier terrible vraiment, car, après leurs épuisantes journées, ils n'ont pour leur repos de la nuit que des gîtes croulants ouverts à la bise glaciale. C'est à eux que je pensais lorsque je fis, il y a trois ans, ma première démarche auprès du Prévôt du Grand Saint-Bernard pour obtenir, en faveur des pauvres caravanes du Far West chinois, le bienfait des touchantes charités de ses religieux.

Le col du Grand Sianglin n'est qu'à 2.800 mètres, moins élevé que celui du Petit Sianglin, mais bien plus dur à gravir, parce que l'ascension part d'une vallée beaucoup plus creuse. Une fois franchi, c'est un autre climat, celui du Setchoan proprement dit, contrastant par son humidité relative avec celui beaucoup plus sec des hauts plateaux.

Dans la neige

Cette dure étape achevée, nous sortions de la Mission de Ningyu-enfu pour entrer dans

la Préfecture Apostolique de Yachow, et, pour atteindre la ville même de Yachow, il ne restait qu'une étape et demie. C'était la fin du voyage en caravane qui, depuis Yunnanfu, avait couvert 27 étapes de 35 à 40 kilomètres en moyenne, soit environ 1000 kilomètres.

Yachow n'est pas une grande ville, mais elle a de l'importance comme porte de communication avec les marches thibétaines et centre du commerce du thé avec le Thibet. Elle est aussi une des têtes de ligne de la navigation sur les hauts affluents du Yangtse. Rien de plus pittoresque que les longs radeaux de bambou qui, se faufilant parmi les rapides du Yaho, transportent les voyageurs jusqu'à Kiating. J'aurais aimé à y prendre place une fois encore, pour revivre de bons souvenirs vieux de 25 ans, alors qu'arrivant avec mes confrères du fond du Kientchang, je jouissais avec eux du repos d'une ou deux journées en radeau avant d'arriver au rendez-vous de la retraite générale de notre mission à Kiating.

Mais cette fois, pour me rendre à Kiating où m'attendait Mgr Renault, je devais passer d'abord à Chengtu, la capitale provinciale, pour visiter le beau Vicariat qui, par des démembrements successifs, a donné naissance à toutes les missions du Setchoan, du Kouytcheau et du Yunnan. Je pensais avoir comme jadis à faire quatre jours de voyage pour me rendre de Yachow à

Col du Grand-Sianglin

Dernière ascension

Chengtu. Mais le progrès avait marché. Une grande route carrossable venait d'être construite, que d'ailleurs la moindre pluie rendait impraticable, car elle n'était pas empierrée, mais sur laquelle, par temps sec, un autocar pouvait circuler. Or Mgr Rouchouse, dans son empressement confraternel à me posséder sous son toit, avait amené de Chengtu à Yachow une voiture automobile.

Avant toutefois de le suivre, je voulus jouir 24 heures de l'hospitalité toute filiale de Mgr Matthieu Li. Je retrouvais en sa personne un de mes anciens élèves qui, ses études finies au séminaire, était devenu pendant deux ans mon premier catéchiste et mon bras droit dans une campagne d'évangélisation entre Kiating et Suifu. Et je le retrouvais chef de mission, Préfet apostolique, toujours aussi modeste, dévoué, prudent, heureux de me montrer ses œuvres en voie d'organisation, de me présenter son petit clergé, dont je connaissais presque chaque membre depuis son enfance, de me confier aussi ses espoirs, ses difficultés, ses craintes et ses peines. Il me fut facile de le décider à m'accompagner jusqu'à Chengtu et de là à Kiating pour y rencontrer Mgr Renault et profiter de l'occasion pour traiter ensemble d'intéressantes questions.

Le 20 mars donc, vers 10 heures, après que j'eus célébré dans la belle église la messe paroissiale du dimanche des

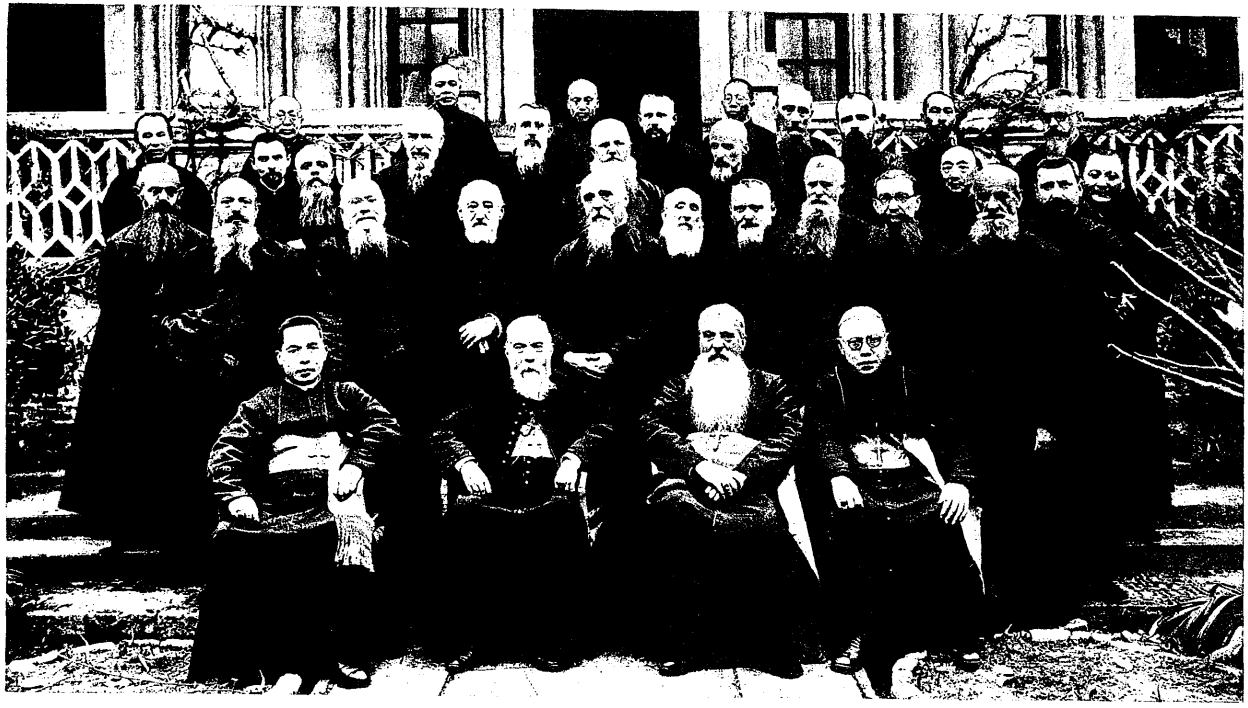
Rameaux, nous nous entassâmes au nombre d'au moins douze personnes dans deux automobiles Ford, déjà bien usagées, mais qui, là où je les trouvais, me parurent une merveille. Le temps, par bonheur, était beau, et le parcours de 160 kilomètres fut couvert sans accident avant la nuit noire. Je regrettais même de voir filer si vite sous mes yeux ces calmes paysages de la campagne setchoanaise, qu'il m'était si doux de revoir. Il y eut heureusement un arrêt de deux heures à mi-chemin dans la ville de Kiongtcheou, au cœur du district le plus riche en chrétiens de toute la province. Mon arrivée donna lieu à une manifestation de foi qui m'édifia profondément. Sur la rue et sous les regards surpris de la foule païenne plus nombreuse, la foule chrétienne, sans nul respect humain, se signait, s'agenouillait, demandait la bénédiction de ses évêques, chinois ou étrangers, peu lui importait. Les élèves du beau collège fondé là par le P. de Jonghe et en pleine prospérité, avaient organisé, quoique païens en majorité, une charmante réception. Sous la direction de deux prêtres chinois distingués, les compliments de bienvenue, les gestes patriotiques, les actes religieux, les intermèdes sportifs, se succédèrent harmonieusement jusqu'aux dernières minutes dont nous disposions, et j'en garde un souvenir ineffaçable. A qui doute de l'emprise que le christianisme peut avoir sur les Chinois, même au fond des provinces les plus reculées, la scène de Kiongtcheou eût été salutaire à contempler.

Une halte réconfortante

Chengtu

Arrivé à Chengtu, à la nuit tombante, ma pensée se porta tout d'abord vers la Rue du Bac. Je savais qu'on s'y préoccupait un peu de cette partie de mon voyage. Un télégramme approprié, que Mgr Rouchouse voulut bien se charger d'expédier *illico*, a pu être porté à votre connaissance le soir même, l'heure du Setchoan étant de sept heures en avance sur celle de Paris.

La plupart des missionnaires du Vicariat étaient réunis à l'occasion de ma visite. Mgr Paul Wang, évêque chinois de Chouenking (Shunking), avait tenu à venir aussi se rencontrer avec moi. Mais la douce intimité de cette réunion de famille dut être bien des fois sacrifiée aux exigences protocolaires. Le « Maréchal » Liou Wenhoui, chef militaire de la Province pour le Nord et l'Ouest, et son second, le « Maréchal » Ten Siheou, trouvèrent dans cette réunion exceptionnelle de plusieurs Evêques et de missionnaires nombreux à la capitale de leur province, un prétexte pour manifester leur sympathie à la mission et à ses supérieurs. De sorte que, trois jours de suite, au repas de midi, les quatre évêques, français ou chinois, les missionnaires et plusieurs prêtres indigènes, les deux maréchaux, le Consul de France et plusieurs notables, se trouvèrent assis à la même table, une première fois au Consulat de France, une deuxième à l'Evêché même de Chengtu, et le troisième jour au palais du Maréchal gouverneur. Ce fut l'occasion de maintes bonnes paroles et de maints gestes amis. Mais le contraste d'une telle cordialité affichée par les chefs avec les avanies que leurs subordonnés infligent trop souvent aux missionnaires, et dont j'ai été parfois victime, soulignait curieusement l'état politique et administratif de la province et de la Chine entière, état auquel on ne peut donner qu'un nom : l'anarchie.



Clergé de Chengtu

En effet, et depuis longtemps, il n'y a en Chine, en fait de pouvoirs publics, que des militaires, lesquels, au hasard de leurs aventures, se sont taillé des fiefs qu'ils se disputent les uns aux autres et gouvernent comme ils peuvent, peu qualifiés qu'ils sont pour imposer à leurs subordonnés une autorité qu'ils n'ont pas eux-mêmes respectée chez leurs chefs. Dans cette confusion universelle, les Missions catholiques, par l'impression qu'elles donnent de stabilité, d'ordre, d'esprit de suite, de confiance en l'avenir, attirent l'intérêt et la sympathie d'une masse qui souffre et dont les missionnaires partagent les souffrances. En tenant malgré tout à leurs postes, en dépit de dangers qui furent parfois extrêmes, surtout aux années 1927, 28 et 29, ils ont gagné le droit d'exister. Au lieu d'être, comme jadis, simplement tolérés en vertu de traités passés avec l'étranger et plus ou moins odieux, on les sent implicitement, et parfois explicitement, acceptés par la nation dans sa généralité, sauf dans les zones soviétisées. C'est un magnifique résultat dû au sang-froid de nos missionnaires et de nos religieuses. Plusieurs évêques, français ou non, m'ont dit, comme par exemple Mgr Goebels à Ichang, que la masse du peuple nous sait gré d'être restés à ses côtés aux heures critiques, qu'elle est contente de nous voir au milieu d'elle, et que notre présence lui donne une sensation de sécurité relative qu'elle n'aurait plus si nous partions. Ceci est capital quand il s'agit d'un peuple colossal, tel que le peuple chinois, et je vois là un beau motif d'espérance pour l'avenir de nos missions de Chine.

En attendant, il faut subir les militaires et les étudiants, ce double élément dirigeant de la Chine actuelle et son double fléau. Leur influence détestable enveloppe le pays d'une atmosphère de malaise moral et d'indiscipline. Malgré tous les efforts, il a été impossible d'en préserver même les séminaires. Des faits regrettables s'y sont produits dans les missions de Chine les plus diverses et le séminaire de Chengtu n'a pas été

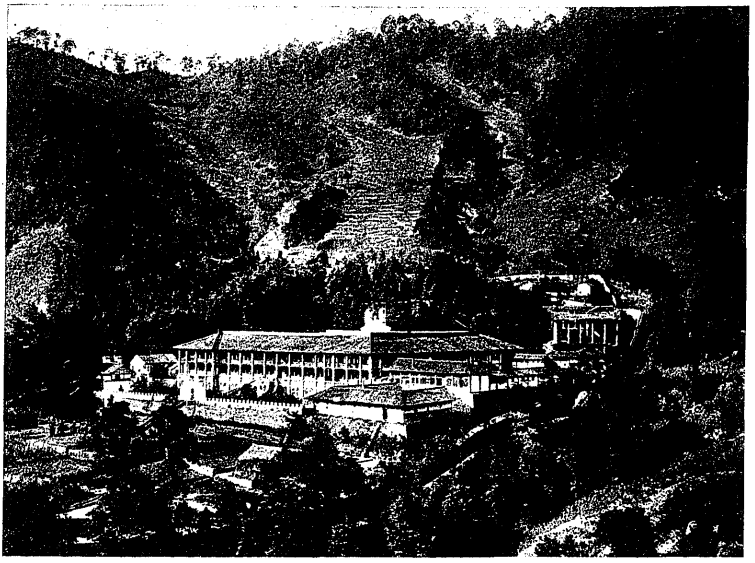
indemne. J'ai dû, en le visitant, affirmer paternellement, mais nettement, des principes sur lesquels l'Eglise catholique ne transige pas; et, ce faisant, je ne pouvais m'empêcher, en mon for intérieur, d'accorder bien des circonstances atténuantes à ces pauvres jeunes gens qui, aussitôt franchi le seuil de leur séminaire, se trouvent plongés dans une ambiance si dangereuse.

Les Sœurs Franciscaines Missionnaires de Marie ont à Chengtu leur maison provinciale et un ensemble d'œuvres dont le détail prendrait une brochure. Parmi celles-ci il en est une qui excite chez les païens le mépris des riches et l'estime reconnaissante des autres. C'est un asile de miséreux où, près de la Porte du Nord, dans un amas confus de baraques où même un minimum de propreté et d'hygiène n'est pas possible, sont accueillis les vaincus de la vie qui pullulent dans la grande ville païenne. Ils y sont venus souvent de très loin, pour y chercher des moyens d'existence qu'ils n'ont pas trouvés. Le chômage, la maladie, les accidents de la route ou du travail, les ont réduits à une inénarrable détresse. La société païenne, qui n'est pas organisée pour les secourir, leur tourne le dos. Seule la mission catholique leur est pitoyable. Elle les abrite, elle apaise leur faim, elle se penche vers leurs plaies physiques et morales, et elle en sauve beaucoup corps ou âme, souvent corps et âme. Les païens haussent les épaules, s'irritent presque : « A quoi bon s'occuper de pareils déchets ? Mieux vaudrait qu'ils disparaissent ». Et toute leur charité se borne à fournir des cercueils pour ceux qui meurent de misère. Cette dureté du riche pour le pauvre, cet aveuglement qui ignore tout du devoir social, préparent à la nouvelle Chine de terribles surprises. J'ai vu avec plaisir que, parmi nos meilleurs confrères, plus d'un sentait ce qui pour moi est évident, à savoir que, pour l'avenir prochain de l'Eglise en Chine, les œuvres sociales ne sont pas moins urgentes que les œuvres scolaires et le sont peut-être davantage.

Un des plus chers épisodes de mon passage à Chengtu a été

le pèlerinage fait en commun avec NN. SS. Rouchouse, Wang et Li, et douze missionnaires au vieux cimetière de Fonghoangchan. On y voit les tombes où reposèrent les restes des Bienheureux Martyrs indigènes Tchao et Yuen, celles de NN. SS. Pottier, Mullener, de Saint-Martin, Maggi, d'autres encore. Simples et discrètes, mais couvertes d'inscriptions très explicites et très bien conservées, elles restent là comme une leçon magnifique de foi en Dieu, d'amour pour les Chinois, de persévérante énergie. Et, Dieu merci, la leçon est comprise.... En 1927 la France, par la voix de ses représentants officiels faisait savoir aux évêques qu'elle ne pouvait plus rien pour la protection de ses ressortissants en Chine, et Mgr Rouchouse avertissait ses missionnaires qu'ils pouvaient, s'ils le jugeaient à propos, se mettre à l'abri. Or pas un ne bougea, et l'un d'eux fit cette réponse : « Monseigneur, merci, et soyez tranquille, » nous ne partirons pas. Notre mission a sa tradition. Nos » devanciers, depuis 200 ans, ont vécu des temps plus difficiles » que le nôtre. Ceux qui dorment à Fonghoangchan ont écrit » dans l'histoire des Missions des pages sublimes. Si notre tour » est venu d'en écrire une, il faut que ce soit dans le même » style ».

En quittant Chengtu le 24 mars, j'enviais ceux qui, si simplement et si noblement, y vivent, pour l'amour de Dieu, « la vie dangereuse ». Quinze jours après mon passage (le 11 avril), un « Général » envoya un officier avec une escouade de soldats demander à voir l'Evêque. Celui-ci, bien inspiré, avait fui à temps par une porte dérobée. Les sbires s'emparèrent de la personne du provicaire et le sommèrent de consentir au « Général » un prêt de 1.500.000 dollars !. Toutes les banques de la ville réunies n'auraient pu fournir cette somme. On emmena le provicaire comme un criminel chez le Général. Pendant plusieurs jours, des soldats, pénétrant de force à l'évêché, y multiplièrent les perquisitions. Les « Maréchaux », semble-t-il, étaient impuissants à interdire des excès qui ne



Petit-Séminaire de Chengtu

cessèrent qu'à la longue et comme de guerre lasse. Mais le vénérable P. Couderc, provicaire, sexagénaire et de santé débile, en reçut un tel ébranlement qu'il tomba malade et mourut le 4 juin.

Accompagné de Mgr Li, que j'emmenais à Kiating pour y traiter avec Mgr Renault une affaire importante, je mis un peu moins de dix heures pour faire le parcours. Un ou deux ans plus tôt j'aurais dû y mettre trois jours. Une route automobilisable vient en effet d'être ouverte, mais la sécurité du voyage n'a pas gagné en proportion de la rapidité. Un passage surtout est excessivement dangereux, celui de la rivière Min à Sintsin. Deux ponts temporaires permettent de franchir ses deux bras pendant la saison des basses eaux, mais il faut avouer qu'à risquer une lourde voiture sur les bambous et les planches dont ils sont grossièrement construits, on risque le tout pour le tout.

Suifu

Un peu plus loin que Sintsin, on entre sur le territoire de la Mission de Suifu, celle qu'on appelait le Setchoan Méridional quand j'y fus envoyé, jeune missionnaire, en 1885. Quelle émotion pour moi de parcourir une fois encore ces magnifiques campagnes qu'il me semblait n'avoir jamais quittées, d'y respirer l'odeur du colza en fleur, d'entendre les accents familiers d'une langue dont je m'étais servi plus de 30 ans, d'y rencontrer, chemin faisant, comme à Penchan et à Szemong, des groupes compacts de chrétiens anciens dans la foi, fidèles à leurs traditions, attachés à leurs prêtres ! Il y eut quelque part, dans un site charmant, au milieu de paysans sympathiques et confiants, une panne de 50 minutes : elle me parut bien courte....

Mêmes sensations, plus douces encore, à la mission de Kiating, un des deux centres du vicariat de Suifu. C'est là que, dans ma jeunesse, avaient lieu les retraites générales annuelles, où la réunion pour 8 ou 10 jours de 30 à 40 confrères était pour chacun une joie indicible. J'y rencontrai, avec plusieurs missionnaires, un ami d'autrefois, devenu chef de la Mission, Mgr Renault. Entre lui, Mgr Li et moi, une question délicate fut tranchée en moins d'une heure, dans une entente amiable, toute faite de dévouement désintéressé à l'Eglise. J'aurais aimé à m'attarder là, ne fût-ce qu'un jour; mais nous étions au Jeudi-Saint et les deux derniers jours de la Semaine Sainte n'étaient pas de trop pour arriver à Suifu en temps utile et y passer les fêtes de Pâques. Tandis que Mgr Li reprenait la route de Yachow, je prenais place avec Mgr Renault et le P. Dubois sur une barque à cinq compartiments, de celles qui, depuis des siècles, circulent entre Kiating et Suifu. Et ce fut pour moi un nouveau bonheur de retrouver ce mode, si souvent employé jadis, de voyager sans fatigue, simplement et, en somme, agréablement. A mi-chemin la chrétienté de

Ecole de Catéchistes de Suifu

Malioutchang nous offrit l'hospitalité de nuit et l'occasion d'une soirée passée comme en famille au milieu de chrétiens fervents, habitués à regarder comme des leurs, leurs pères dans la foi.

Le Samedi Saint, notre barque serait arrivée de bonne heure à Suifu sans un arrêt prolongé au petit port fluvial de Kampechou. C'est là, en effet, que la rivière se rapproche le plus d'une localité où, pendant quelques années, de 1902 à 1905, j'avais essayé d'établir un centre d'évangélisation en pays tout païen. L'endroit, qui est à 12 kilomètres de la rivière, s'appelle Wangtatsoui. Ce nom depuis lors évoquait en moi des souvenirs parmi lesquels pointait une note de tristesse, presque de remords. Certes, je n'y avais pas ménagé ma peine. J'y avais eu des catéchumènes par milliers, des nouveaux chrétiens par centaines. Matthieu Li, aujourd'hui Préfet Apostolique de Yachow, y avait été, comme « latiniste » et maître d'école, mon bras droit et s'y était dépensé tout entier. Mais cette entreprise, brusquement interrompue par mon envoi au Kientchang, avait été sous plus d'un aspect hâtive et superficielle, et je la regardais un peu comme mon « péché de jeunesse ». Après le bouleversement des dernières années en Chine, que pouvait-il rester de mes convertis trop tôt baptisés, trop tôt privés de leur missionnaire ? N'avaient-ils pas fait défection jusqu'au dernier ? Et j'osais à peine arrêter ma pensée sur un pays que pourtant j'avais énormément aimé.... Or, voilà qu'à mon immense joie j'apprenais qu'après plusieurs années d'éclipse, le christianisme s'épanouissait de nouveau dans la région, grâce au zèle dévorant de notre confrère, le P. Marcel Dubois. Ce vrai missionnaire, sachant qu'il m'était impossible d'aller jusqu'à Wangtatsoui, avait voulu du moins me donner au passage comme une vision instantanée du mouvement ranimé par ses efforts dans ce splendide canton. Au village de Kampechou, où il me fit prendre terre pendant une heure, je vis comme en rêve une foule chrétienne ou en

voie de christianisation, et parmi elle beaucoup de mes anciens baptisés, avec des groupes nombreux d'écoliers et d'écolières, tous venus des campagnes environnantes et de Wangtatsoui même.... Que Dieu est bon de ménager de telles consolations à ses missionnaires !

J'étais donc tout heureux en arrivant à Suifu et en y trouvant, malgré la coïncidence incommode de la fête de Pâques, la plupart des missionnaires du Vicariat. Parmi eux se trouvait le P. Puech, encore un de mes bons amis d'autrefois. Hélas ! Il était plein de vie à mon arrivée. Le lendemain matin, à peine avais-je fini ma messe à l'église du *Simen* (Porte de l'Ouest) que j'apprenais sa mort, arrivée subitement une heure ou deux plus tôt. Et ce deuil voila de tristesse les 4 ou 5 journées que je passai à Suifu.

Journées très douces cependant au cœur de cette bien aimée Mission, que Dieu me donna il y a 48 ans pour seconde patrie. Les trois paroisses, l'évêché, l'école des catéchistes et bien d'autres œuvres encore sont à peu de choses près telles que je les avais connues; mais de plus un très beau séminaire s'élève aux bords du Min, là où, en 1920, je n'avais vu que les premiers fondements à peine posés. La ville elle-même tend à se moderniser : de larges artères commencent à remplacer les ruelles étroites, bousculant maisons et pagodes : symptôme de progrès prochain, plutôt que progrès effectif. Du moins la population, et avec elle les missionnaires, jouit-elle d'une tranquillité telle quelle, sous un «général» parent du «Maréchal» Liou, de Chengtu. Ne parlons pas des charges fiscales dont tout le monde est écrasé. Quarante-quatre années d'impôt foncier ont été perçues par l'autorité militaire, alors que nous ne sommes qu'à l'an XXII de la République. Les autres taxes sont à l'avenant. Des immeubles sont à chaque instant confisqués, sans nulle compensation, par les gouvernants, sous prétexte de rues à élargir, de routes à percer, de résistance aux Japonais, etc. Il y a là pour nos Missions, ajouté à

tous les dangers qu'elles courent, un très grave souci.

Le jeudi 31 mars, après un service solennel pour le tant regretté P. Puech, le corps du défunt fut porté sur une barque pour être conduit à sa dernière demeure, au cimetière de la Mission, derrière le petit séminaire de Hotikeou. Nous l'y devançâmes, Mgr Renault et moi, de plusieurs heures en prenant la route de terre plus courte, et pendant une demi-journée je pus revoir ce cher séminaire, parler à sa jeune communauté, prier sur les tombes de mes anciens confrères, lire la stèle où sont inscrits les missionnaires morts hors de leur mission avec la date de leur mort et parmi ces noms le mien avec une date encore en blanc.... Le site est charmant, recueilli, religieux, bien typique de la campagne setchoanaise. Un missionnaire y est bien pour dormir son dernier sommeil.

Les derniers devoirs une fois rendus au P. Puech, la nuit passée et la messe de communauté célébrée, on me conduisit comme en procession au bord du Fleuve Bleu pour y prendre place sur une barque indigène en compagnie du P. Petit, qui se rendait à Shanghaï pour y consulter les médecins. Je m'éloignai avec chagrin de ces lieux aimés, de mes confrères de Suifu et de leur chef, et — j'en éprouvais une sorte de honte, — des dangers parmi lesquels ils vivent et que j'aimais à partager avec eux.

Suivirent quatre journées délicieuses d'une navigation calme, au fil du grand fleuve, ni trop lente, ni trop rapide; à droite et à gauche, cent localités connues depuis 45 ans et dont chacune me rappelle un souvenir vécu. Et dans l'air, les émanations printanières d'une campagne ravissante. Des collines s'épanouissaient à perte de vue sous une parure de fleurs blanches, rouges, violettes, jaunes. Hélas ! c'étaient des champs de pavots; c'était l'opium, dont la beauté ne peut faire oublier que sa culture est un fléau et un crime. A Genève, dit-on, on le regarde comme supprimé : pour moi je l'ai vu couvrir des millions d'hectares.

A Chungking

CHUNGKING

Nous étions entrés dans la Mission de Chungking et çà et là, à l'improviste, des missionnaires, des prêtres chinois venaient nous saluer à notre bord, parfois même s'adjoindre à nous pour se rendre au rendez-vous donné par Mgr Jantzen en sa ville épiscopale. Celle-ci fut atteinte le 4 avril. Mgr Jantzen et plusieurs confrères m'attendaient à la douane de Chaki. Tandis que tous ensemble nous montions à pied la pente raide sur laquelle s'étendent les bas quartiers de la ville, nous nous trouvâmes soudain devant l'objectif d'un appareil photographique : c'était un compatriote, M. Sauzey, de «l'Illustration», qui fixait pour son journal un épisode de son voyage en Chine. Près de lui se tenait le commandant Auboineau, du « Doudart de Lagrée », canonnière française mouillée un peu plus en aval. Heureuse rencontre, certes. Il fallait, d'ailleurs, m'y résigner : la civilisation allait me reprendre.

Celle-ci — je parle de la civilisation —, attaque furieusement le vieux Chungking. Des quartiers entiers sont abattus, pour

ouvrir passage à de larges artères et, en attendant que des immeubles à la moderne leur fassent une bordure, le regard plonge librement dans les maisons cruellement éventrées, pantelantes et pitoyables. Combien malsaines, noires et malpropres se montrent-elles ! Et cependant beaucoup d'entre elles passaient pour de somptueuses demeures, habitées par des riches.

Le goût de l'automobile, bien plus que les exigences économiques, hâtera au Setchoan — et ailleurs en Chine —, la construction des routes et l'haussmannisation des cités. Il n'y a guère que 20 kilomètres d'ouverts sur la route, d'ailleurs superbe, qui, bientôt peut-être, mettra Chungking en communication avec Chengtu. Le 9 avril, le général Tang Chetsen, directeur habile et compétent de ces importants travaux, eut l'aimable idée d'organiser en mon honneur une excursion en voitures avec pique-nique entre amis au tunnel de Laoyngay, point extrême alors atteint par les travaux. Avec ce général, connu comme le bras droit du Maréchal Liou Siang, on vit les deux évêques, plusieurs missionnaires, le chef de la municipalité et maintes notabilités locales, fraterniser sous les yeux de la population intéressée et sympathique. Des toasts pleins de cordialité s'attachèrent à souligner comme un événement heureux le passage à Chungking du vieux missionnaire, vieux setchoanais et vieil ami de la Chine, qui était l'occasion de cette réjouissance.

Le « Maréchal » Liou Siang, neveu du « Maréchal » de Chengtu, ne fut pas moins aimable que son subordonné. Il vint avec maint personnage officiel s'asseoir à la table des missionnaires et nous rendit la politesse deux jours plus tard. Dans un toast amical, il attira mon attention sur le succès de ses efforts contre le communisme et, sachant que j'allais parcourir encore plusieurs pays de l'Extrême-Orient, il me recommanda d'y rendre témoignage à l'efficacité de ses efforts dans la région qu'il gouverne.

La position catholique à Chungking reste bonne, grâce à la patience pleine de tact de Mgr Jantzen et de ses missionnaires, grâce aussi aux dispositions bienveillantes du « Maréchal ». Les écoles des trois paroisses de la ville, officiellement reconnues, regorgent d'élèves. Les païens s'y disputent les places laissées libres par les catholiques. Au pensionnat de Tsenkiagay, où les Petits-Frères de Marie donnent l'enseignement secondaire, il y a trois fois plus d'élèves que de places. Il y en aurait dix fois plus si l'établissement pouvait les contenir. Dans la campagne, de l'autre côté de la ville par rapport au fleuve, le Séminaire de Tsemouchan est florissant. J'eus le bonheur de constater qu'autour de lui toute la campagne s'ébranlait vers la religion, chose qui naguère encore eût paru invraisemblable. C'est en contre-bas et à 5 kilomètres du séminaire que se trouve le mouillage de la canonnière française (Wangkiato). Nos officiers et même nos matelots aiment à voisiner avec la communauté de Tsemouchan, et les missionnaires professeurs trouvent dans ces visites de compatriotes une aimable diversion à leur calme et studieuse existence.

Aucun départ, je le confesse, ne m'a plus coûté que celui de Chungking; c'est qu'il marquait la fin de mon séjour au Setchoan. Les quelques mots d'adieu que j'adressais à nos confrères en les quittant, s'arrêtèrent dans ma gorge. Je ne pus que les embrasser, les remercier. Ils ont cru, j'en suis sûr, à ma sincérité quand je leur avouai que j'étais jaloux d'eux, jaloux du danger qu'ils affrontent, jaloux du courage simple et tranquille avec lequel ils écrivent une page héroïque dans l'histoire de nos missions. Car, il faut le reconnaître, tout peut leur arriver dans cette pauvre Chine en désarroi à la merci du bolchevisme. Que Dieu les garde !....

Sorti de l'Évêché à la nuit tombante, je fus arrêté au bord du fleuve par une douane qui se fit insolemment ouvrir mes deux valises sous la pluie qui tombait, les fouilla minutieusement

et y mit tout sens dessus dessous : c'était six heures après que les grandes autorités m'avaient comblé de gentillesses. J'aurais pu emporter des illusions. L'épisode de la douane m'en a dispensé.

Wanhsien

Mgr Jantzen se fit mon compagnon jusqu'à Kouifu, où il avait à faire une visite pastorale. A bord du petit vapeur *Chiping* d'une compagnie américaine, nous passâmes ensemble une dernière journée. Le bateau s'arrêta à la nuit déjà tombée un peu en aval de Wanhsien. Vu la distance de ce mouillage à la ville et l'heure avancée, nous avions renoncé, non sans regret, à aller saluer chez lui Mgr François Wang, vicaire apostolique de Wanhsien. Mais Mgr Wang ne se résignait pas à laisser passer de la sorte incognito le supérieur de la Société des Missions-Étrangères; il voulait, lui aussi, lui témoigner sa filiale reconnaissance et, pour regagner le temps perdu, il fréta un petit steam-launch, sur lequel son provicaire vint nous chercher à bord du *Chiping* et nous emmener à terre. S'il y avait eu un éléphant, je me serais cru, en débarquant, revenu à Kumbakônam. Lanternes, pétards, bannières, acclamations, foule compacte et sympathique, rien ne manquait au cortège pittoresque qui nous conduisit jusqu'au porche de la pro-cathédrale. Là Mgr Wang, en chape et mitre, crosse en main, me fit revêtir des habits pontificaux et m'introduisit chez lui aux accents du *Te Deum*. Tout son petit clergé était là, renforcé de deux PP. Franciscains Conventuels, de ceux qui ont la charge de son petit séminaire. Il eût été difficile de ne pas être ému devant la spontanéité de cette manifestation, dont mainte adresse chaleureuse, tant en latin qu'en chinois et en français, s'attachait à préciser le sens, tout de reconnaissance et d'affection pour les missionnaires français évangélisateurs du Setchoan, fondateurs désintéressés des nouvelles Églises indigènes. Il y eut un lunch, du champagne, des toasts,

Une famille chinoise

et, dans la cour illuminée, présentation des écoles de divers degrés, tant de garçons que de filles; puis un cortège non moins solennel qu'à l'arrivée nous reconduisit au port. Et je me disais : « Rien n'obligeait ce digne évêque et son peuple à me faire une telle réception; s'ils ont tenu à la faire, c'est que le cœur les y poussait ».

Sur le Fleuve Bleu

Le lendemain à midi, le cher Mgr Jantzen prenait terre à Kouifu et me laissait continuer, seul avec le P. Petit, ma route vers Shanghaï. C'étaient mes dernières heures au Setchoan. Pour la septième et dernière fois de ma vie, je revis les gorges fameuses, longues de cinquante lieues, par lesquelles le Yangtse se fraie un passage vers les plaines de la Chine centrale. Je ne connais rien de plus grandiose au monde.

Sorti du Setchoan au village de Peiche, j'avais quitté, pour la première fois depuis six mois, le territoire confié à la Société des Missions-Étrangères. Aux Indes comme en Birmanie, en Malaisie comme en Indochine, au Kwangtong comme au

Yunnan, je m'étais trouvé constamment au milieu de nos confrères, sur leur propre champ de travail. Vraiment les fondateurs de notre famille religieuse ont su trouver les moyens efficaces de lui assurer l'homogénéité : vocation unique, certitude pour tous d'être envoyé en mission, et pour tous aussi la même langue maternelle, la même culture française : avec cela le bloc compact et presque sans lacune d'un champ d'apostolat qui ne dépasse pas les limites de l'Extrême-Orient. On ne voit guère ce qu'on aurait pu imaginer de plus.

Sorti du premier bloc de nos Missions, il me restait à franchir l'intervalle qui me séparait du second : voyage facile à travers les provinces de la Chine Centrale et auquel moins d'une semaine aurait suffi, si je n'avais pas eu des raisons de passer par Pékin et de m'attarder quelques jours à Shanghaï.

Les gorges une fois dépassées, je me trouvais dans le Vicariat Apostolique d'Ichang, à la charge des PP. Franciscains de la province belge. De toutes les Missions de Chine, celle-ci a été la plus éprouvée. Du fait des brigands, des soldats, des communistes, elle a perdu une quinzaine de missionnaires, et parmi eux deux évêques, enlevés, torturés, massacrés. On l'a appelée à bon droit « la Mission sanglante » ! J'eus le temps d'aller saluer dans sa résidence son évêque, le vénérable Mgr Gœbels. Admirable type d'évêque missionnaire, calme dans la tempête, confiant malgré tout, et très affirmatif sur le gain moral que les missionnaires ont acquis en se solidarisant avec la masse qui souffre et en refusant de s'éloigner.

Pendant ma visite à l'évêché, les officiers de la petite canonnière française *La Grandière*, mouillée devant Ichang, avaient aidé le P. Petit avec une obligeance spontanée et charmante à faire passer nos colis en douane et à les transporter sur le *Kiangwo*, steamer en partance pour Hankow. Rien n'est plus aimablement prenant que ces rencontres entre Français, marins et missionnaires, loin du pays aimé qui compte sur eux pour le faire connaître et estimer.

Deux journées et demie de navigation nous amenèrent à Hankow. Sans la brume le premier jour, deux étapes auraient suffi. Le pont du *Kiangwo* était protégé par des plaques de blindage, dont l'utilité apparut dès le deuxième jour un peu après midi. Nous entrions, en effet, à ce moment dans la « zone rouge », d'ailleurs localisée sur la rive gauche, mais s'étendant fort loin en profondeur et atteignant en aval les abords de Hanyang à côté de Hankow. Le bateau avait à bord sa petite garnison forte de sept soldats écossais bien armés et pourvue d'une mitrailleuse bien en évidence. Je lis sur mon carnet de voyage :

« A 2 h. alerte insignifiante : un soldat rouge debout sur » la berge fait mine de tirer. Geste réciproque des Écossais. » Plus loin un steamer signale : *Rifle fire down River*. Puis » grand écriteau en » chinois : *République* » *communiste*. A Yo- » chow on apprend » qu'il y avait ce » matin fusillade à 20 » milles de Hankow. » Stoppé pour la nuit à » 8 heures. Repartis à » 5 h. ½ du matin. » Arrivée à Hankow » après 2 heures. Le » bon P. Pecoraro, » capucin, monte à » bord et nous aide à » transborder nos co- » lis sur le *Loongwo* » en partance pour » Shanghaï. Puis visi- » tes à M. Baudez le

Vieux Mandarin chinois

Chrétiens chinois

» très bon, » très chré- » tien, très » habile Con- » sul de Fran- » ce, à la Mis- » sion Fran- » ciscaine et » au Sémi- » naire cen- » tral ».

Ce dernier établissement, commun aux douze vicariats qui se partagent les deux grandes provinces du Houpé et du Hounan, m'intéressa beaucoup et me fit une heureuse impression. Les 45 élèves, chiffre dont la faiblesse s'explique par l'état bouleversé du pays, comprenaient bien mon jargon setchoanais; ils écoutèrent avec une curiosité sympathique le récit de mon voyage et m'accordèrent volontiers qu'il était une preuve de mon affection pour les Chinois. On se sépara grands amis et, après avoir dîné à l'Evêché, je rentrai à bord du *Loongwo*, content de ma journée.

Le lendemain à déjeuner, le capitaine me demanda : « Est-ce la première fois que vous naviguez sur le Yangtse ? » Je lui répondis : « Non, c'est au moins la dixième, et la première « remonte à 47 ans ». Ma réponse fit sensation....

Moins de 36 heures suffirent, malgré de longues escales à Kiukiang et à Wuhu pour atteindre Nankin. J'y avais par télégramme donné rendez-vous au P. Samson, un de nos procureurs de Shanghaï. Je l'y trouvai, prêt à me servir pour plusieurs semaines de compagnon de voyage, de guide et d'économe. Il me fit, pour commencer, visiter Nankin, cet immense village dont le Kouomintang a fait la capitale de la Chine. Chez le P. de Prunelé, S. J., naguère Directeur d'un

Collège qui a cessé, au moins provisoirement, de fonctionner, j'obtins des précisions sur des faits déjà vieux de 4 ou 5 mois et que j'avais jusqu'alors hésité à regarder comme authentiques. Mais lui-même en avait été témoin. A la fin de novembre 1931, des étudiants par milliers prenant les trains d'assaut à la gare de Shanghaï étaient venus en chemin de fer à Nankin pour forcer le gouvernement à déclarer la guerre au Japon, mettant à sac les Ministères, maltraitant et blessant sérieusement le Ministre des Affaires Étrangères C. T. Wang et le Recteur de l'Université Tsai Yuenpei, puis s'enfuyant devant la police enfin mise en branle par Tchang Kai Shek. Rapprochant cet épisode de ce que j'avais constaté au cours de mon voyage, je dois confesser avec un vif serrement de cœur que les étudiants chinois sont devenus pour leur pays un danger. On ne voit pas ce qu'ils ont appris jusqu'ici sinon la haine, et, sauf des exceptions trop rares, il semble que leur patriotisme consiste non à travailler pour se mettre en état de servir, mais à mépriser, à maudire, à haïr tout ce qui n'est pas de chez eux. Et c'est pourquoi on ne voit pas de remède prochain au désordre chinois. De la jeune génération qui va arriver aux affaires, que peut-on attendre, formée comme elle l'a été ? Ces désolantes constatations ont voilé de tristesse la joie immense que j'ai eue à revoir une fois encore et à traverser de bout en bout cette Chine que j'aime et qui depuis 50 ans reste pour moi comme une autre patrie.

Petite fille chinoise

Après avoir fait le « pèlerinage » obligé au tombeau de Sun Yat Sen, mausolée d'un ensemble noble et impressionnant, nous prîmes à la nuit tombante, le P. Samson et moi, le train de Pékin. Un jour et deux nuits de wagon nous amenèrent à Tientsin, où le P. de Jonghe,

notre confrère, secrétaire de la Commission synodale à la Délégation Apostolique, monta dans notre compartiment. Quatre heures plus tard, c'était Pékin, où S. E. le Délégué Apostolique, Mgr Costantini lui-même, m'attendait à la gare pour m'emmener chez lui et m'y donner pendant trois jours une hospitalité pleine des plus délicates prévenances.

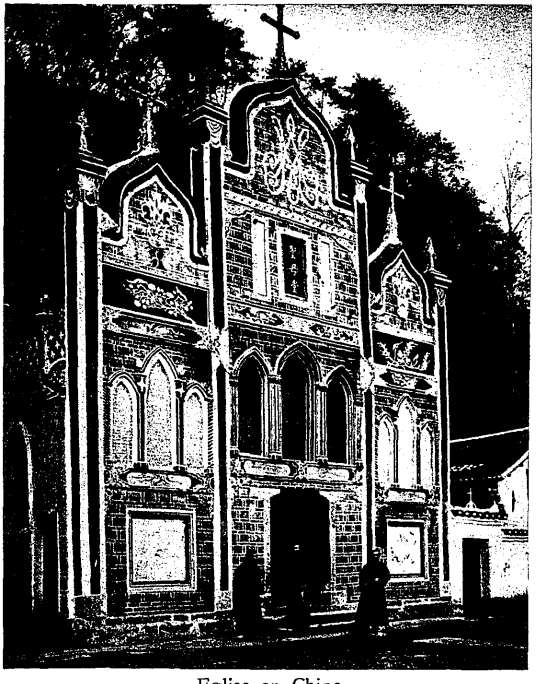
Pékin

Mgr Costantini, c'est ma conviction, a été pour la Chine catholique, à une heure décisive, l'homme providentiel. Les dix années qu'il a passées à Pékin fourniraient ample matière à un gros volume d'histoire. Son activité ne s'est pas arrêtée un seul jour, sa patience ne s'est jamais démentie. Après les bouleversements matériels et moraux de la grande guerre, en présence du nationalisme aigu qui s'éveillait chez les Chinois, sous la menace des idéologies hâtives qui cherchaient à s'imposer, sous la poussée d'un élan confus vers un progrès plein d'illusions, il a dirigé avec sang-froid les Missions de Chine parmi les dangers d'une évolution naguère encore imprévue. Il a agi, alors que d'autres auraient perdu dans l'attente un temps irréparable, et, en agissant, même là où, expérience faite, son action prendrait peut-être aujourd'hui d'autres nuances, il a sauvé l'Eglise de Chine. Car l'inaction, en de pareilles circonstances, eût été pour elle un suicide en donnant aux Chinois l'impression que le Catholicisme s'abandonnait, qu'il renonçait à vivre sur leur sol, à s'adapter à eux. Elle leur a montré au contraire, grâce à Mgr Costantini, qu'elle vivait, qu'elle voulait vivre, qu'elle vivrait. Synode général de Chine, création d'évêques chinois, commission synodale, adaptations de tout ordre, définitives ou provisoires : j'arrête une énumération qu'il est impossible de faire complète.

Combien furent intéressants pour moi les longs entretiens avec le Représentant du Pape. Combien instructives les visites qu'il me fit faire, sous la conduite du P. de Jonghe, à l'Uni-

versité des PP. Bénédictins, aux grands établissements scolaires, aux principales œuvres catholiques. Quel plaisir ému j'eus à revoir le superbe Petang, centre de la Mission de Pékin et des PP. Lazaristes, pour moi si souvent hospitaliers dans le passé; à y saluer, au milieu de ses bienveillants collaborateurs, le vénérable Mgr Jarlin, ce vétéran dont le zèle a décuplé l'effectif chrétien dans toute une province.... Un souvenir plus profond encore, si possible, est celui d'une promenade que S. Exc. le Délégué me fit faire au Temple du Ciel. Tous deux ensemble nous parcourûmes lentement ce monument d'une idéale beauté, témoin de la tradition monothéiste des Chinois. Jamais je n'en avais si bien compris la mystérieuse grandeur qu'à l'instant où, debout sur l'autel du Ciel, aux côtés du Représentant du Pape, je récitai avec lui le *Pater Noster*.

A mon départ de Pékin le 21 avril, j'eus l'honneur d'être accompagné à la gare par S. Exc. elle-même et d'y trouver, avec un groupe nombreux d'amis, M. Lépice, Chargé d'Affaires de France. Je l'avais rencontré jadis bien des fois aux divers postes qu'il a occupés en Chine; il était venu déjeuner l'avant-veille à la Délégation et m'avait lui-



Eglise en Chine

A Chefoo chez Mgr Wittner

même invité à sa table. Connaissant sa bonhomie pleine de sang-froid et de bon sens, je lui demandai avant de partir ce qu'il fallait penser des risques d'un voyage transsibérien, au cas d'une guerre entre Russes et Japonais. Pour toute réponse, il se mit à rire, et son rire était si franc que, sans hésiter davantage, je télégraphiai à Mgr Gaspais de retenir ma place sur le transsibérien aux derniers jours de mai.

Par une attention pleine de délicatesse, Mgr Costantini m'avait cédé le P. de Jonghe pour m'accompagner jusqu'à Shanghaï. Avec ce confrère si distingué et si bon, et le P. Samson toujours à nos côtés, la traversée jusqu'à Shanghaï devenait pour moi une partie de plaisir. Je dis traversée, car, pour éviter de passer en chemin de fer par la zone des hostilités entre Chinois et Japonais, nous allâmes, après avoir retraversé Tientsin, nous embarquer à Tangkou sur le *Fengtien*, bateau anglais à destination de Shanghaï.

Ce voyage par mer eut un autre avantage : celui d'une escale de près d'une demi-journée à Chefoo. Mgr Wittner, évêque franciscain, de mes plus vieux amis, lui aussi, vint avec une chaloupe nous prendre à bord du *Fengtien* et ne nous y

ramena qu'après nous avoir réjouis et charmés par son accueil si vraiment ami dans l'intimité de ses excellents religieux.

Le troisième jour de cette navigation, dès le matin, la mer changea de teinte et devint limoneuse. Les bouches du Yangtse étaient proches, ce même Yangtse que, deux mois auparavant et à 4.000 kilomètres dans l'intérieur des terres, je franchissais en quittant le Yunnan pour entrer au Setchoan.

Shanghai

A Shanghaï, je retrouvais une de nos Procures des Missions-Étrangères, et non pas la moins importante, ni la moins hospitalière. En m'y sentant une fois de plus en famille parmi d'excellents et distingués confrères, je me pris à souhaiter que le prochain départ de bateau pour Nagasaki se fît attendre le plus possible. Mes vœux furent exaucés et je pus passer à Shanghaï une semaine presque complète.

Mais un mois n'aurait pas suffi si j'avais voulu revoir tout ce que cette ville superbe, le Paris de la Chine, a d'intéressant, fût-ce au seul point de vue missionnaire. Je me bornai à saluer quelques amis et à faire les visites nécessaires, réservant le meilleur de mon temps pour l'intimité de notre Procure elle-même. Commode et bien bâtie, entourée d'un beau jardin, elle est aussi plaisante qu'accueillante. Bien des Français, les marins surtout, aiment à s'y donner rendez-vous, et le matin du 28 avril, quand le *Waldeck-Rousseau*, bateau amiral de l'escadre française, eut signalé son arrivée en rade, il ne s'écoula pas deux heures avant que M. l'Amiral

La Procure de Shanghai

Herr lui-même, plusieurs officiers et l'aumônier du bord, nous rejoignissent pour partager notre déjeuner et passer quelques bonnes heures entre Français. L'aumônier, d'ailleurs, est un de nos confrères, prêté depuis cinq ans à la marine par la mission de Chengtu, le P. Flachère, désormais connu, estimé, aimé dans tout l'Extrême-Orient.

Etes-vous surpris que je n'aie pas même fait allusion à la présence des armées japonaises dans la banlieue de Shanghaï ? Elles y étaient pourtant lors de mon passage et je m'étais promené le matin là où vers midi plusieurs grands personnages furent victimes d'un terrible attentat. J'avais visité aussi les ruines de Chapei, quartier chinois récemment détruit par les bombes et l'incendie. Mon séjour en Chine se fermait sur une vision toujours la même : celle du contraste entre la vie exubérante d'un peuple magnifique, laborieux et bon, et les ruines qui s'accumulent sur son sol par la faute de ses dirigeants incapables.

J'arrivais au second des deux blocs que forment les 38 missions confiées par le Saint-Siège à la Société des Missions-Étrangères. J'étais sorti du premier en passant la frontière du Setchoan; j'atteignais le second 24 heures après avoir quitté Shanghaï : c'est le bloc japonais ou d'influence japonaise, Japon proprement dit, Corée, Mandchourie.

Enfant chinois

LE JAPON

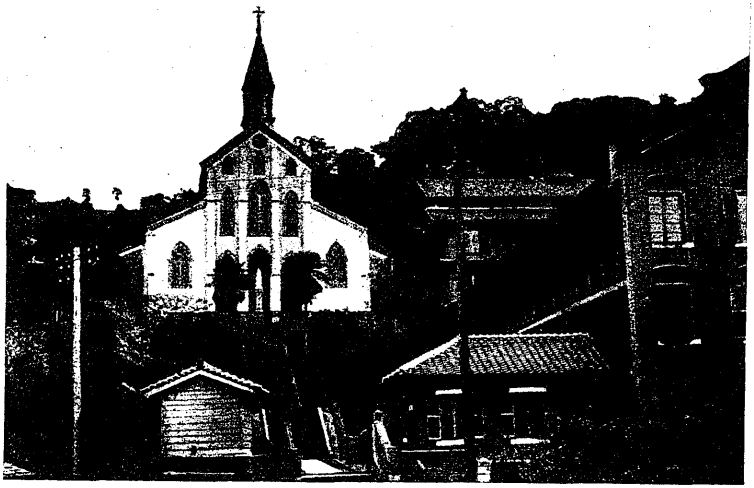
La première terre japonaise que l'on voit après avoir perdu de vue la côte chinoise, c'est une terre qui a été presque entièrement chrétienne et qui l'est encore dans une forte proportion : l'archipel des Gotô. Il y avait justement parmi nos co-passagers du *Shanghaï Maru* un aimable prêtre japonais qui rentrait à Nagasaki, le P. Th. Wakida, natif des Gotô, et tant que le bateau longea ses îles natales, il nous en fit en quelque sorte les honneurs, rappelant les principaux épisodes de leur évangélisation, indiquant les anfractuosités où s'abritent

les chrétientés, et nous faisant remarquer plusieurs églises qui sans lui seraient passées pour nous inaperçues.

Nagasaki

Deux heures plus tard, la rade même de Nagasaki s'ouvrait devant nous, émouvante entre toutes par les souvenirs chrétiens qu'elle rappelle. Toutes ces petites îles dont elle est parsemée, sont peuplées de catholiques. Car c'est à elles que pendant plus de deux siècles s'accrochèrent, comme des naufragés à leurs radeaux, les proscrits que traquait partout la plus impitoyable des persécutions. Voici la roche d'où les martyrs étaient précipités dans la mer. Voici l'îlot sacrilège où les marchands protestants foulaient aux pieds le crucifix pour acquérir le droit de commercer avec les Japonais. Voici enfin la ville de Nagasaki, qui s'allonge indéfiniment sur la côte de la grande île. Des montagnes majestueuses encadrent cet ensemble. On y distingue la « Sainte Montagne », qui fut aux XVIe et XVIIe siècles le théâtre des grandes scènes de martyre, et, du côté, opposé le volcan de Unsen, où les confesseurs de la foi étaient plongés dans les eaux bouillantes sulfureuses. Et en face de ces grands souvenirs, la survivance et la vitalité du catholicisme s'affirment par le nombre et l'importance des édifices religieux qui frappent ça et là le regard : la cathédrale, l'église des Martyrs, les établissements des Sœurs de Chauffailles, le très beau collège des Marianistes, l'« Etoile de la Mer », et bien d'autres.

Mais au voyageur catholique qui se réjouit de trouver à Nagasaki « la Religion de Jésus ressuscitée », une surprise plus grande est réservée. Ce n'est pas simplement la religion qu'il y découvre, c'est l'Eglise, l'Eglise définitivement constituée, aussi japonaise au Japon qu'elle est française en France ou américaine en Amérique, l'Eglise qui a pour chef un évêque japonais placé par le Pape à la tête d'un clergé



Cathédrale de Nagasaki

japonais pour paître un troupeau de fidèles japonais. En 60 ans, en effet, la Société des Missions-Étrangères a exécuté point par point dans la province de Nagasaki le programme qu'elle s'était fixée dès ses origines, programme que, dès les premières lignes de son Règlement général et dans des termes qui resteront son éternel honneur, elle s'engage à remplir. « Accélérer la conversion des Gentils, non seulement en leur » annonçant l'Evangile, mais surtout en préparant par les » meilleurs moyens possibles et en élevant à l'état ecclésiastique » ceux des nouveaux chrétiens ou de leurs enfants qui seraient » jugés propres à ce saint état;..... former dans chaque pays » un clergé et un ordre hiérarchique tel que Jésus-Christ et » les Apôtres l'ont établi dans l'Eglise.....et lorsque (les » missionnaires) verront le Clergé formé de manière à se » perpétuer lui-même et les nouvelles Eglises assez solidement » établies pour pouvoir se conduire elle-mêmes et se passer » de leur présence et de leurs soins,..... céder avec joie tous » leurs établissements et se retirer pour aller travailler ailleurs ».

(Art. 1 et 2). Tout cela, à Nagasaki, est désormais un fait accompli.

Et c'est pourquoi, quand le *Shanghaï Maru* accosta les quais, j'y fus reçu par l'évêque japonais de Nagasaki, Mgr Hayasaka, venu lui-même avec plusieurs de ses prêtres pour accueillir celui qui, en 1927, avait été à Rome, aux côtés de Sa Sainteté Pie XI, un des deux parrains de son épiscopat. Les sentiments qu'il me témoigna de cent manières, au cours de cette journée, avec la grâce japonaise, on me les avait manifestés à Kumbakônam avec l'exubérance indienne, à Yachow et à Wanhsien avec la solennité chinoise, mais partout avec une égale sincérité. La reconnaissance n'est ni plus rare en Extrême-Orient, ni moins délicate qu'ailleurs.

Mgr Breton, venu aimablement de Fukuoka avec plusieurs de ses missionnaires, ajouta beaucoup par sa présence au charme de cette première journée passée au Japon : journée de pèlerinages plutôt que de visites : pèlerinage à l'église devenue cathédrale et qui est celle où en 1865 le P. Petitjean reconnut les descendants restés fidèles des chrétiens du XVIIe siècle ; pèlerinage à la magnifique « Église des Martyrs »; pèlerinage surtout à Urakami, cette vallée bénie, toute proche de la ville, où mieux que partout ailleurs se conserve la foi prêchée par saint François Xavier. Quand, au XIXe siècle, l'autorité japonaise s'aperçut que, grâce aux nouveaux

A Nagasaki

L'Eglise d'Urakami

missionnaires, le christianisme y renaissait de ses cendres la persécution se ralluma et sévit cruellement de 1868 à 1873. Mais les chrétiens se montrèrent dignes de leurs aïeux héroïques ; ni les tortures, ni l'exil n'eurent raison de leur foi, et aujourd'hui cette petite population de 7.000 âmes peut dire avec une légitime fierté : *Filii sanctorum sumus*. Elle méritait la consolation de posséder, sur l'emplacement même du prétoire où ses ancêtres ont confessé la foi, la plus belle église du Japon. Le P. Fraineau en a commencé en 1895 la construction, terminée en 1915. Autour d'elle mainte œuvre catholique s'épanouit sur ce sol fécond. Il n'y a guère de chrétienté au monde qui soit plus riche en vocations qu'Urakami.

La journée fut pour moi si bien remplie qu'elle empiéta sur la nuit : à 10 h. du soir, une heure avant d'aller prendre le train de Fukuoka, je visitais encore la fervente communauté du petit séminaire contigu à l'Évêché et j'écoutais avec un plaisir ému les compliments pleins de filiale délicatesse que m'adressaient ces enfants. Dans ce pays aimable, le mot de St François-Xavier revient sans cesse à la mémoire : « Japonais, mes délices ».

Première pierre du Séminaire de Guébriant

Fukuoka

A l'intervalle de quelques heures passées en wagon, je me trouvai à Fukuoka à temps pour y dire la messe dans la trop petite cathédrale. Là pour moi l'intérêt était d'un autre genre. Ce n'est plus la zone cultivée et florissante de l'ancien diocèse de Nagasaki, tel que l'avaient mis sur pied nos missionnaires, c'est la zone en friche qu'ils ont gardée pour eux après avoir cédé l'autre au clergé japonais. Oeuvre attachante s'il en fut, cette création d'un nouveau diocèse à l'aide d'éléments épars, presque tous faibles et fragiles encore, et pourtant propres à fournir une base et des matériaux pour la mise en train de l'Église nouvelle. Précieux à cet égard, surtout par les vocations qu'ils donnent, sont les quelques groupes d'anciens chrétiens qu'on y rencontre, notamment à Imamura dans le nord et à Amakusa au sud. Ailleurs ce sont des chrétientés naissantes, souvent encore à l'état embryonnaire; mais déjà il s'en rencontre sur tout le territoire. Et quelle activité chez nos confrères ! Dans ces grands centres industriels qui s'échelonnent de Fukuoka à Moji au long du détroit de Shimonoseki, il est touchant de voir par quelles industries ils s'ingénient à prendre contact avec les bonnes familles païennes. Les premiers succès récompensent déjà leur effort. Il est, d'ailleurs, fait appel à

Petit-Séminaire de Fukuoka

tous les concours, même à celui des contemplatifs. N'y a-t-il pas, près du petit centre chrétien de Shindenbaru, où se groupent peu à peu des émigrés de Nagasaki, un monastère trappiste *in fieri* ? Quand on constate la vie qui règne déjà dans ce diocèse nouveau-né, on sent qu'il y a un animateur, et on a vite fait de le reconnaître en la personne de Mgr Breton.

A Chungking, d'où chaque semaine s'envole un avion pour Shanghaï, j'avais été fortement tenté d'utiliser ce moyen vraiment moderne; mais j'avais senti chez mes confrères une vive répugnance à me laisser faire. A Fukuoka, c'était différent. Le pays n'était plus le même. Les communications aériennes avec Osaka sont quotidiennes et je suis reconnaissant à Mgr Breton d'avoir trouvé raisonnable que j'en profite. Il laissa même son Vicaire Général, le P. Bois, s'adjoindre au P. Samson pour mieux m'encadrer. Nous nous envolâmes à 9 h. le jour de l'Ascension. Sans la brume qui s'éleva bientôt, le passage de la Mer intérieure eût été ravissant : par les trouées des nuages nous pûmes jouir cependant de maint gracieux paysage et ces trois heures de vol nous semblèrent bien courtes.

Première pierre du Séminaire de Guébriant

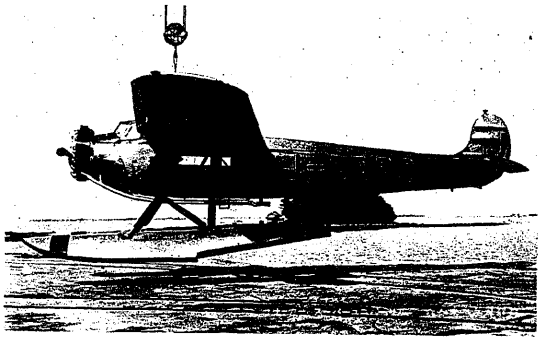
Fukuoka

A l'intervalle de quelques heures passées en wagon, je me trouvai à Fukuoka à temps pour y dire la messe dans la trop petite cathédrale. Là pour moi l'intérêt était d'un autre genre. Ce n'est plus la zone cultivée et florissante de l'ancien diocèse de Nagasaki, tel que l'avaient mis sur pied nos missionnaires, c'est la zone en friche qu'ils ont gardée pour eux après avoir cédé l'autre au clergé japonais. Oeuvre attachante s'il en fut, cette création d'un nouveau diocèse à l'aide d'éléments épars, presque tous faibles et fragiles encore, et pourtant propres à fournir une base et des matériaux pour la mise en train de l'Église nouvelle. Précieux à cet égard, surtout par les vocations qu'ils donnent, sont les quelques groupes d'anciens chrétiens qu'on y rencontre, notamment à Imamura dans le nord et à Amakusa au sud. Ailleurs ce sont des chrétientés naissantes, souvent encore à l'état embryonnaire; mais déjà il s'en rencontre sur tout le territoire. Et quelle activité chez nos confrères ! Dans ces grands centres industriels qui s'échelonnent de Fukuoka à Moji au long du détroit de Shimonoseki, il est touchant de voir par quelles industries ils s'ingénient à prendre contact avec les bonnes familles païennes. Les premiers succès récompensent déjà leur effort. Il est, d'ailleurs, fait appel à

Petit-Séminaire de Fukuoka

tous les concours, même à celui des contemplatifs. N'y a-t-il pas, près du petit centre chrétien de Shindenbaru, où se groupent peu à peu des émigrés de Nagasaki, un monastère trappiste *in fieri* ? Quand on constate la vie qui règne déjà dans ce diocèse nouveau-né, on sent qu'il y a un animateur, et on a vite fait de le reconnaître en la personne de Mgr Breton.

A Chungking, d'où chaque semaine s'envole un avion pour Shanghaï, j'avais été fortement tenté d'utiliser ce moyen vraiment moderne; mais j'avais senti chez mes confrères une vive répugnance à me laisser faire. A Fukuoka, c'était différent. Le pays n'était plus le même. Les communications aériennes avec Osaka sont quotidiennes et je suis reconnaissant à Mgr Breton d'avoir trouvé raisonnable que j'en profite. Il laissa même son Vicaire Général, le P. Bois, s'adjoindre au P. Samson pour mieux m'encadrer. Nous nous envolâmes à 9 h. le jour de l'Ascension. Sans la brume qui s'éleva bientôt, le passage de la Mer intérieure eût été ravissant : par les trouées des nuages nous pûmes jouir cependant de maint gracieux paysage et ces trois heures de vol nous semblèrent bien courtes.



En hydravion

Osaka

A cause de rendez-vous pris longtemps à l'avance, je fus obligé de couper en deux, par la visite à Tôkyô, mon séjour dans le diocèse d'Osaka. Je n'y perdis rien grâce aux bontés de Mgr Castanier et à l'emploi qu'il sut donner à tous les moments dont je disposais. D'ailleurs l'effort missionnaire dans son diocèse est concentré pour plus des trois quarts sur la ville même d'Osaka, sa voisine Kyôto, surnommée « la Rome bouddhiste », et la région surpeuplée qui s'étend entre les deux et dans leurs environs. Il y a là une agglomération presque sans lacunes d'au moins quatre millions d'hommes, constellée de paroisses catholiques, les unes plus anciennes et déjà solidement constituées, d'autres toutes récentes et en voie de formation. On sent que la période des tâtonnements est passée; les méthodes d'évangélisation, fruit de l'expérience, sont déjà à peu près fixées. Missionnaire ou prêtre indigène, chacun s'ingénie à les appliquer, et les résultats lents mais sûrs, ne font défaut à aucun. Pour les décupler il suffirait de multiplier les ouvriers. C'est sur ce chapitre qu'il faut entendre Mgr Castanier. Son éloquence devient entraînante quand il plaide pour un renforcement de son personnel missionnaire.

En attendant que son vœu puisse être comblé, nombreux,

zélés et généreux sont les auxiliaires que plusieurs congrégations, toutes de femmes, à l'exception des Marianistes, fournissent à la mission. Il suffit de constater la prospérité de l'École Commerciale des Marianistes, et la rapidité avec laquelle se développent les œuvres des Sœurs de Chauffailles, des Dames du Sacré-Cœur, des Sœurs de Nevers, pour se rendre compte de la richesse du sol qu'elles cultivent. On voudrait de la part des congrégations d'hommes des concours plus nombreux, plus variés. Mais, il faut l'avouer, les femmes sont plus généreuses que les hommes.

En dehors de l'énorme agglomération centrale, il y a, dans ce diocèse d'Osaka, d'autres foyers d'évangélisation. J'ai été assez heureux pour visiter les deux plus éloignés et peut-être aussi les plus curieux. Pour s'y rendre il faut traverser de part en part la grande île du Nippon et atteindre les rivages pittoresques de la Mer du Japon, face à la Corée. Rien ne vaut pareil voyage pour faire apprécier, loin des laideurs industrielles, la grâce intime et souriante du paysage japonais. Deux

A Osaka

A Sakai

de nos confrères, un ancien, le P. Relave à Miyazu, un très jeune, le P. Duchesne à Maizuru, résident sur cette côte. Cinquante kilomètres à peine les séparent l'un de l'autre. On devine quelle patience il a fallu pour installer le catholicisme dans un canton si éloigné des centres d'évangélisation. Mais le résultat est obtenu. Bien que l'effectif des fidèles soit encore faible, la religion a pris racine, elle ne peut que grandir.

Tôkyô

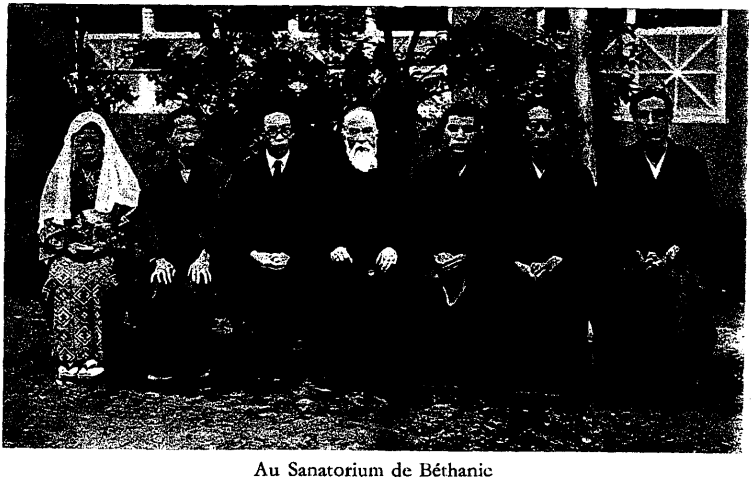
Ma visite à Tôkyô se place, je vous l'ai dit, entre les deux moitiés de mon séjour à Osaka. C'est le 7 mai, à 9 h. du soir, que j'arrivai à cette grande capitale, où m'attendait un accueil dont la chaleureuse cordialité me charma. Sur le quai de la gare ce n'étaient pas seulement Mgr Chambon, archevêque, et ses missionnaires, mais les représentants de toutes les paroisses de la ville, des maisons religieuses, de l'Ambassade de France, de la Délégation Apostolique. On aime les Missions-Étrangères à Tôkyô : j'en eus du premier coup l'impression.

Cette impression se confirma les jours suivants. Tôkyô est pour les Japonais ce que Paris est pour les Français. Pour que

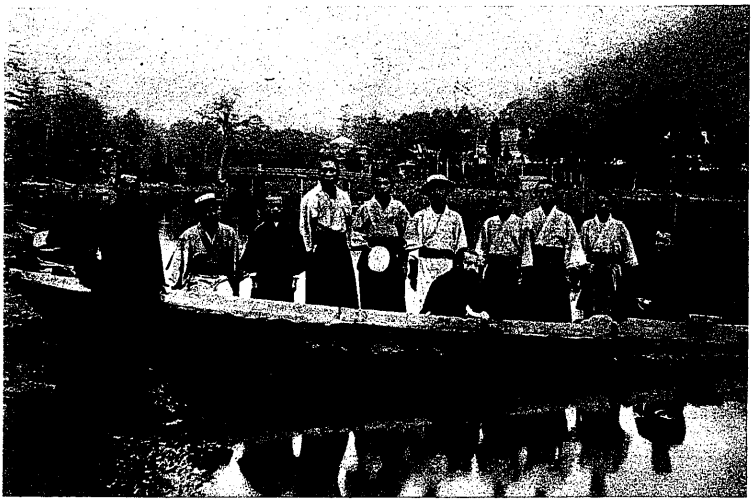
A l'Archevêché de Tôkyô

l'Eglise Catholique soit connue et estimée au Japon, il est indispensable qu'elle le soit d'abord, qu'elle le soit surtout à Tôkyô. Et c'est pourquoi les Missions-Étrangères s'emploient, avec cette largeur de vues qui est dans leur tradition, à favoriser de toutes manières l'effort des instituts religieux qui, répondant à leur appel, ont consenti à venir travailler dans la capitale du Japon. Le résultat est encourageant, et il serait long d'énumérer les congrégations qui dès maintenant exercent, sur le terrain défriché par nos confrères et sur les fondements qu'ils ont posés, les activités qui leur sont propres. Il y a les Marianistes avec des collèges où les enfants des meilleures familles se disputent les places. Il y a les Jésuites qui ne reculent devant aucun sacrifice pour lancer une Université catholique. Il y a les Dames de Saint-Maur, les Dames du Sacré-Cœur, les Franciscaines Missionnaires les Sœurs de Saint-Paul de Chartres... Il y en a et il y en aura beaucoup d'autres.

Aussi fut-ce avec un plaisir reconnaissant, mais sans surprise, que j'entendis S. Exc. Mgr Mooney, Délégué Apostolique au Japon, à la fin d'un repas où étaient représentés tous les instituts religieux d'hommes existant à Tôkyô, s'adresser en un toast charmant au Supérieur des Missions-Étrangères et saluer



Au Sanatorium de Béthanie



Séminaristes japonais en promenade

en lui la vieille Société missionnaire, dont l'esprit, incarné en la personne très aimée de l'Archevêque de Tôkyô, a créé dans l'Eglise du Japon une atmosphère de concorde et de simplicité, de libre et confiante initiative, en un mot de bien-être moral, dans laquelle toutes les Congrégations se sentent à l'aise pour travailler, chacune à sa manière, aux progrès de l'œuvre commune. Les applaudissements qui saluèrent au passage le nom de Mgr Chambon, soulignèrent la part qui revient à l'Archevêque, à son zèle discret, à sa délicatesse, à sa bonté, dans cette heureuse et féconde unité.

Très peu de temps avant mon passage, cette bonne entente avait eu l'occasion de se manifester d'une façon particulièrement honorable pour ceux de nos confrères que leurs évêques ont placés à la tête du grand séminaire de Tôkyô. Fallait-il, après l'expérience des dernières années, reconnaître cet établissement pour Séminaire régional de tout le Japon ? Et en cas de solution affirmative à quel Institut conviendrait-il d'en confier la direction ? Pour résoudre ces questions, tous les chefs de missions, appartenant à dix congrégations différentes, s'étaient

réunis au mois d'avril sous la présidence du Délégué Apostolique. Or sur les deux questions l'accord avait été unanime : on avait reconnu comme Séminaire régional de tout le Japon ce séminaire d'une si grande importance pour tous, et on avait décidé qu'il serait confié à la Société des Missions-Étrangères de Paris.

Ce fut donc avec un empressement tout spécial que j'allai, le 9 mai, dire la messe au Séminaire Saint-François-Xavier et faire ma visite à sa communauté modèle. J'aurais voulu, ce matin-là, que tous les missiologues du monde fussent à mes côtés pour juger de la tenue de ces jeunes gens, écouter l'adresse filiale et généreuse que l'un d'eux me lut au nom de tous, et entendre l'allocution latine du supérieur, le P. Candau, présentant au Supérieur de la Société ses 68 élèves, la plupart fils ou descendants de confesseurs de la foi, plus d'un même ayant surmonté personnellement, pour suivre sa vocation, des obstacles terribles. Toutes les Missions du Japon, y compris celle des Iles Mariannes, sont représentées parmi eux.

Même au point de vue matériel, l'établissement est superbe. Vaste, éclairé, commode, aéré, il jouit d'un très beau panorama de campagne. Bien qu'encore à l'intérieur de la périphérie du « plus grand Tôkyô », il est à seize kilomètres de l'Archevêché. L'initiative de sa fondation revient à Mgr Chambon. C'est lui qui, fortement aidé par la Société, soutenu par ses collègues d'Osaka et de Fukuoka, qui lui ont cédé de leurs missionnaires, l'a mis sur le pied où il est aujourd'hui.

D'ailleurs, les œuvres catholiques dans la Mission de Tôkyô forment un ensemble déjà magnifique. On y trouve tout ce qui peut prouver aux Japonais que l'Eglise catholique est en état, en appliquant ses formules mêmes, de satisfaire aux besoins quels qu'ils soient des sociétés modernes. Enseignement de tous les degrés, presse, hôpitaux, œuvres sociales, secours aux tuberculeux, aux lépreux : tout cela existe, se développe et se multiplie chaque jour.

A tous les témoignages de déférence et d'affection que je recevais des catholiques en visitant l'une après l'autre leurs paroisses et leurs œuvres, je ne savais trop comment répondre. Un moyen de leur faire quelque plaisir me fut donné par l'Ambassadeur de France à Tôkyô, Mr de Martel. Son Excellence eut l'obligeance de demander pour moi et d'obtenir — ce qui n'est pas facile, — une audience de l'Empereur. Lui-même me conduisit au palais, le 11 mai, et me présenta à Sa Majesté, qui voulut bien s'entretenir avec nous quelques minutes. Assurément les paroles échangées n'eurent en elles-mêmes aucune portée. Mais le privilège exceptionnel de cette audience, accordé au Supérieur de leurs missionnaires, réjouit beaucoup les catholiques, qui se sentirent tous honorés.

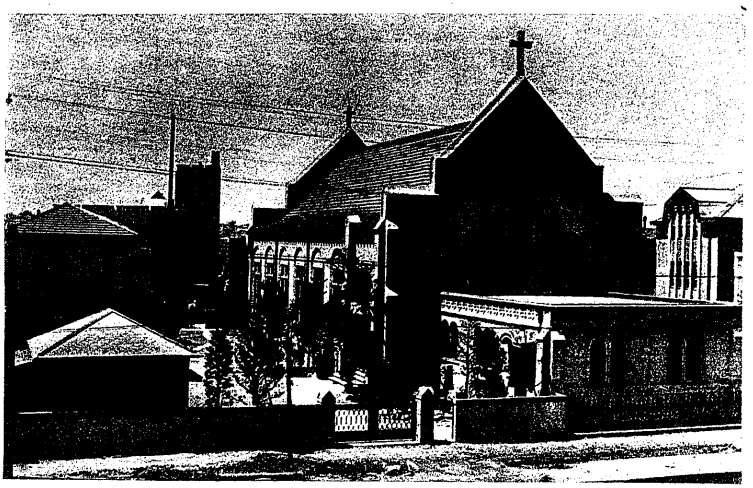
Tôkyô est un monde. Je n'essaierai pas de vous en donner une idée. Je mentionne pourtant, car les Japonais en sont fiers, le chemin de fer métropolitain, le « Métro » de Tôkyô. Il en vaut un autre. Voici qui m'a frappé davantage : dans le

Une famille chrétienne

quartier de *Honjo*, à l'endroit même où, lors du grand tremblement de terre 38.000 personnes avaient péri, lentement carbonisées, un très beau monument, avec musée, auditorium, etc., a été élevé à leur mémoire. Quel souvenir d'épouvante ! Cette foule, encerclée par l'incendie, s'était réfugiée sur un immense terrain laissé vide en vue d'un square à établir. Mais le feu s'allumant de tous les côtés à la fois développa une chaleur si intense que ces malheureux se sentirent grillés vivant Or il y avait parmi eux des chrétiens. L'un d'eux — sinon plusieurs, — imbibant son mouchoir de l'eau des rigoles formées ça et là par des canalisations crevées, se mit, surmontant sa propre torture, à baptiser par dizaines les petits enfants sur le dos de leurs mères... C'était le 1er septembre 1923.

Ma dernière messe à Tôkyô avait été au petit séminaire, établi dans l'enceinte même de l'archevêché, au quartier de Sekiguchi. Encore une pléiade de gentils enfants, que le P. Larrieu prépare en vue du séminaire régional. Le soir de ce même jour je quittais la capitale du Japon après d'émouvants adieux à la gare même, où l'attitude pleine de foi des nombreux chrétiens accourus me causa une édification profonde.

S'il me fallait résumer mon impression sur le Japon, je dirais que ce beau pays me laisse le souvenir d'une puissance déjà grande et qui travaille intelligemment à grandir encore. Les Japonais craignent par-dessus tout le communisme et veulent à tout prix s'en préserver. C'est qu'ils sentent le grand danger que crée à cet égard le pullulement de leur population sur un espace restreint. Dans cette lutte, ils font appel à toutes les valeurs morales, et on devine qu'au premier rang de celles-ci ils sont portés de plus en plus à mettre le catholicisme. Ils ont fait, pendant une génération, l'expérience de l'athéisme, cherchant à construire la société moderne sans base religieuse; mais, depuis la guerre surtout, ils ont reconnu qu'ils s'étaient trompés. En conséquence, ils cherchent à renflouer une vieille religion nationale, le shintoïsme, et il en résulte des exigences



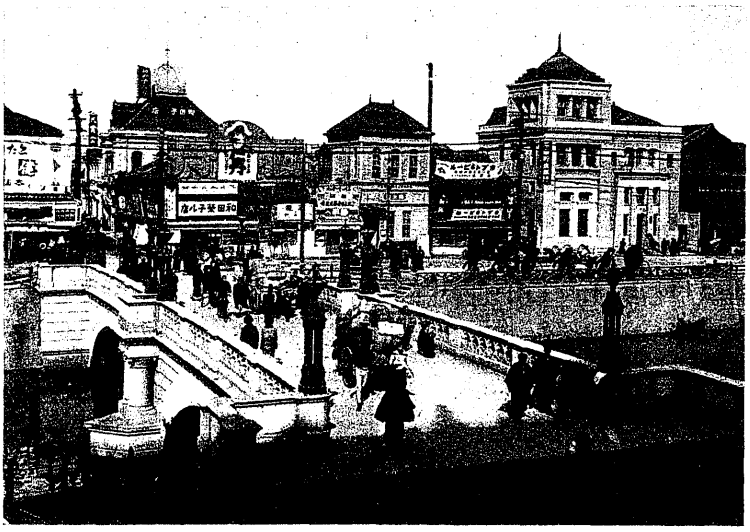
L'Eglise S. François-Xavier (Tôkyô)

souvent très gênantes pour les catholiques. Mais cette nouvelle expérience ne durera pas indéfiniment, car il manque au shintoïsme une base rationnelle, et on voit déjà les regards qui cherchent à sonder l'avenir s'arrêter sur l'Eglise Catholique. On se rappelle que dès le XVIe siècle elle proposait au Japon la civilisation qu'il a adoptée trois siècles plus tard. On a cessé de regarder comme une honte pour le pays les pages de l'histoire nationale qui relatent l'ancienne période chrétienne, et, de nos jours, on a fini — je parle de la classe dirigeante et gouvernante, — par voir à fond ce qu'est l'Eglise catholique. On sait que jamais et nulle part elle ne sera un élément de trouble et de désordre, soit matériel, soit moral, et — sauf les cas où le patriotisme exaspéré des militaires cherche à rendre les Missions responsables de certaines attitudes des gouvernements étrangers, — on est porté de plus en plus à lui faire confiance. C'est ce qui rend d'un intérêt si prenant la situation encore bien modeste de nos missions du Japon.

Revenant donc sur mes pas jusqu'à Osaka pour donner à cette chère mission la seconde moitié du temps que je pouvais lui consacrer, je continuai par chemin de fer, à travers le

Vicariat de Hiroshima, cédé en 1921 aux PP. Jésuites par les Missions-Étrangères, jusqu'à Shimonoseki, où je devais m'embarquer pour la Corée avec Mgr Breton, assez bon pour m'accompagner lui-même dans cette dernière partie de mon voyage.

Avec Mgr Breton, venu au rendez-vous, je trouvai avec joie à Shimonoseki les PP. Heuzet, Bertrand et Doller, tous trois riverains du détroit, mais de l'autre côté, et — aimable surprise, — Mgr Hayasaka, qui avait fait le voyage depuis Nagasaki pour passer encore une heure ou deux avec moi. Cette fin de séjour au Japon fut charmante, comme l'avait été le séjour lui-même.



Un pont à Osaka

A Taikou

LA CORÉE

Huit heures suffisent pour la traversée du détroit de Corée. A l'opposé de Shimonoseki, c'est le très beau port de Fusan, où une grande ville est née et se développe peu à peu. On voudrait y trouver la mission mieux installée. Son emplacement est vaste et admirablement situé, mais les bâtiments sont très pauvres et absolument insuffisants. L'église elle-même est beaucoup trop petite. A la messe de la Pentecôte que j'y célèbrai, les fidèles s'écrasaient et refiuaient au dehors; plusieurs, j'en suis sûr, renoncèrent à assister à l'office. Et cependant il y a là un groupe catholique fort important et tous les éléments d'une paroisse florissante à l'entrée même de la Corée. Il n'y a qu'une raison à cet état de choses : le manque d'argent. Mgr Demange, chargé il y a 20 ans d'organiser de toutes pièces une mission nouvelle, le Vicariat Apostolique de Taikou, a consacré à cette œuvre capitale ses talents hors ligne de chef et d'administrateur. N'épargnant rien et allant lui-même

jusqu'aux États-Unis pour se procurer des ressources, il a fait de celles qu'il a trouvées l'emploi le plus judicieux et mis debout, en suivant une méthode rigoureuse, une mission magnifique. Il l'a équipée largement de tout ce qui est essentiel et a même préparé son dédoublement prochain en faveur du clergé indigène. Mais il a dû, faute de moyens, se résigner à différer ce qui peut être différé sans compromettre l'ensemble.... Si je trouvais un bienfaiteur heureux d'attacher son nom à une création catholique de grande importance et de grand avenir, je lui parlerais de Fusan et de son missionnaire, le P. Bulteau.

Taikou

Quatre heures de chemin de fer séparent Fusan de Taikou. A mon arrivée Mgr Demange était sur le quai de la gare avec ses missionnaires, et au delà une foule compacte attendait. Je ne soupçonnais pas que les catholiques fussent si nombreux à Taikou. Qu'un sentiment profond les anime au regard de leurs prêtres, on s'en aperçoit vite à leur attitude, et très vite aussi on se sent pris d'affection pour cette belle chrétienté de Corée dont l'histoire est une page aussi belle que les plus belles dans les annales de la primitive Église.

Enfants coréens

Dans cette Mission de

Presbytère coréen

Taikou où tout semble vraiment avoir été porté au degré maximum de développement que comportent les circonstances et les ressources trop maigres dont on a disposé, deux choses frappent surtout : d'une part l'importance et la tenue du séminaire, de l'autre la prospérité des œuvres confiées à l'Institut des Sœurs de Saint-Paul de Chartres. Depuis des années j'avais entendu — j'en sais maintenant le pourquoi, — citer la mission de Taikou comme un exemple remarquable de soins donnés à la bonne marche des séminaires et à la formation du clergé indigène. Quant aux Sœurs de Saint-Paul à Taikou, on sent, derrière l'ensemble si important et si varié de leurs activités, une pensée directrice qui veut, avec suite, méthode et efficacité, faire rendre à une congrégation religieuse tous les services qu'une mission peut attendre d'elle pour la tenue des écoles de filles et la formation des femmes chrétiennes. Le noviciat de Saint-Paul à Taikou — pour ne mentionner que lui, — en dit long à ce sujet. Avec ses locaux spacieux et commodes et ses douzaines de novices il pourrait faire envie à la Maison-Mère elle-même.

Lorsque, regardant Taikou des fenêtres de l'évêché, on se rend compte de la place qu'y occupent la mission, ses œuvres, ses églises, on croirait voir une ville chrétienne. Ce n'est pas encore la réalité, mais c'est un espoir.

Je n'étais plus maître de mon temps : mon billet sur le Transsibérien était déjà retenu pour le 29 mai et j'avais encore trois de nos missions à visiter. Il fallait utiliser chacune des heures qui me restaient.

Seoul

Mgr Larribeau, Coadjuteur de Mgr Mutel, était venu me chercher à Taikou. Après sept heures de chemin de fer en sa bonne et intéressante compagnie, recrutant chemin faisant plusieurs confrères voisins de la ligne, nous trouvâmes à la gare même de Seoul l'accueil ému du Patriarche de la Corée, Mgr Mutel lui-même. Le vieil archevêque a vu toutes les phases de l'histoire missionnaire en Corée : les dernières années de persécution violente, la période de transition, l'invasion protestante, la conquête japonaise, et enfin le régime moderne avec ses bons et ses mauvais côtés, ses dangers et ses espoirs. On ne peut le regarder, plein de verdeur et d'entrain comme il l'est toujours, sans éprouver un sentiment de tendre vénération. Nous n'avions guère compté nous revoir en ce monde. Je me souviens qu'en 1925, je profitais de son passage à Paris pour lui demander un conseil : Ne serait-il pas temps pour moi de faire dans nos missions la Visite que demande notre Règlement ? Qu'en dites-vous ? Qu'en pensera-t-on dans les missions ? « On pensera que le Supérieur se promène », me répondit-il simplement. Il avait raison : c'était trop tôt... Mais après sept ans écoulés, cela devenait raisonnable, et nous riions tous deux de bon cœur en évoquant ce souvenir.

A mon arrivée à Seoul, la foule des catholiques en dehors de la gare était plus nombreuse encore qu'à Taikou, et sa foi se manifestait dans le plus absolu mépris de tout respect humain.

A Seou

Lorsque, regardant Taikou des fenêtres de l'évêché, on se rend compte de la place qu'y occupent la mission, ses œuvres, ses églises, on croirait voir une ville chrétienne. Ce n'est pas encore la réalité, mais c'est un espoir.

Je n'étais plus maître de mon temps : mon billet sur le Transsibérien était déjà retenu pour le 29 mai et j'avais encore trois de nos missions à visiter. Il fallait utiliser chacune des heures qui me restaient.

Seoul

Mgr Larribeau, Coadjuteur de Mgr Mutel, était venu me chercher à Taikou. Après sept heures de chemin de fer en sa bonne et intéressante compagnie, recrutant chemin faisant plusieurs confrères voisins de la ligne, nous trouvâmes à la gare même de Seoul l'accueil ému du Patriarche de la Corée, Mgr Mutel lui-même. Le vieil archevêque a vu toutes les phases de l'histoire missionnaire en Corée : les dernières années de persécution violente, la période de transition, l'invasion protestante, la conquête japonaise, et enfin le régime moderne avec ses bons et ses mauvais côtés, ses dangers et ses espoirs. On ne peut le regarder, plein de verdeur et d'entrain comme il l'est toujours, sans éprouver un sentiment de tendre vénération. Nous n'avions guère compté nous revoir en ce monde. Je me souviens qu'en 1925, je profitais de son passage à Paris pour lui demander un conseil : Ne serait-il pas temps pour moi de faire dans nos missions la Visite que demande notre Règlement ? Qu'en dites-vous ? Qu'en pensera-t-on dans les missions ? « On pensera que le Supérieur se promène », me répondit-il simplement. Il avait raison : c'était trop tôt... Mais après sept ans écoulés, cela devenait raisonnable, et nous riions tous deux de bon cœur en évoquant ce souvenir.

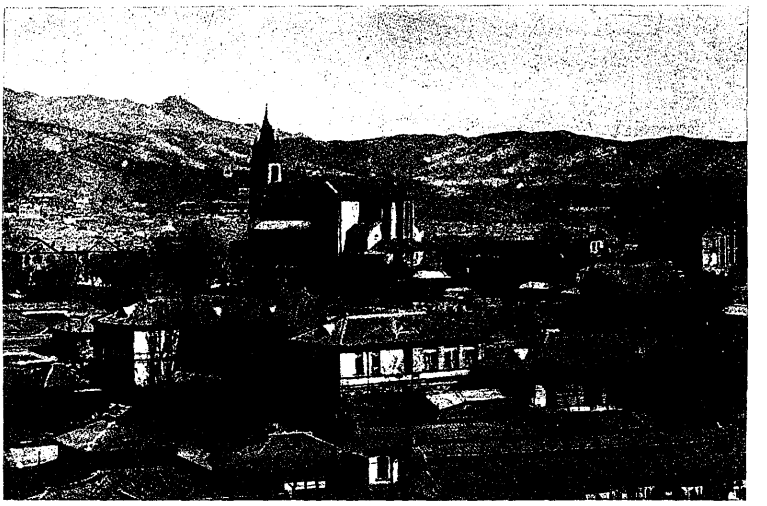
A mon arrivée à Seoul, la foule des catholiques en dehors de la gare était plus nombreuse encore qu'à Taikou, et sa foi se manifestait dans le plus absolu mépris de tout respect humain.

A Scou

Ce peuple coréen est vraiment attachant, surtout pour le missionnaire qui sait ce qu'il a fait pour acquérir le droit d'embrasser le christianisme. Puisse-t-il un jour trouver place tout entier dans le bercail de Notre-Seigneur !

La cathédrale de Seoul est un très beau monument. Elle se voit de partout. L'évêché lui est contigu. Pour s'y rendre, il faut passer la porte par laquelle tant de martyrs ont passé. Partout d'ailleurs à Seoul et dans cette mission-mère de l'Église de Corée, le souvenir des persécutions et des martyrs se retrouve aussi souvent que dans nos missions d'Annam et son influence surnaturelle et bienfaisante y plane sur l'effort missionnaire.

Entre les belles œuvres qui s'épanouissent en si grand nombre à Seoul, je remarquai surtout le Petit Séminaire, où toutes les missions de Corée envoient leurs élèves. J'y fus reçu par une vivante et vibrante communauté de 121 enfants appartenant pour une moitié au Vicariat même de Séoul, les autres dépendant soit du Vicariat de Taikou, soit de la Préfecture Apostolique de Pyengyang confiée aux PP. de Maryknoll. Je trouvais là une manifestation, entre bien d'autres, de l'entente complète qui règne entre les missionnaires de Corée, quel que soit leur Institut, quelle que soit leur nationalité. Ils ont fêté en 1931 le centenaire de la fondation de la Mission de Corée et ils ont tenu à cette occasion un Synode général où l'unanimité a été si complète que la sanction du Saint-Siège, d'ordinaire lente à venir, a été accordée moins de six mois après la clôture. Mieux encore : quelques semaines avant ma visite, dans une importante réunion présidée par S. Exc. Mgr Mooney, Délégué Apostolique, un Directoire préparé par ce dernier avec le concours de Mgr Demange avait été adopté d'un commun accord par les quatre missions de Corée. L'union ne saurait être plus entière. Et, de peur qu'il me restât un doute à ce sujet, Mgr Sauer, Vicaire Apostolique de Wonsan, accourut dès le lendemain de mon arrivée à Séoul, prendre



Cathédrale de Seoul

part à la réunion des missionnaires des Missions-Étrangères. Il y était, tout Bénédictin et Allemand qu'il est, visiblement à l'aise et comme en famille parce que, tout imprégné lui-même de l'esprit missionnaire, il avait eu, depuis 15 ans qu'il est en Corée, le temps de sentir à quel point ce même esprit est celui des missionnaires de Paris. Un soir, il me prit à part et me dit simplement : « Monseigneur, votre Société qui a enfanté toutes les missions de Corée a créé et maintenu parmi elles le *cor unum et anima una* : vous pouvez en juger et en bénir Dieu ». Je le remerciai, chaudement, car il a personnellement sa bonne part dans un si heureux état de choses. Puisse une telle tradition se perpétuer !

Des visites — presque des pèlerinages, — au grand séminaire de Ryongsan, à la crypte des martyrs, à l'établissement des Sœurs de Saint-Paul, aussi important que celui de Taikou, à l'église de la grande paroisse Saint-Joseph, la plus ancienne de Corée, et bien d'autres encore, firent le charme intense et l'intérêt pieux de mes journées à Seoul. L'une d'elles, la dernière, fut consacrée à la magnifique excursion de Chemulpo.

NN. SS. Breton, Larribeau, Sauer et Mgr Mutel lui-même, voulurent m'y accompagner. C'est le port maritime de Seoul, à 3/4 d'heure de la capitale par chemin de fer. La chrétienté y est florissante sous la direction du P. Deneux, aidé du P. Lagarde, mais la prospérité des grandes écoles de garçons et de filles est surtout remarquable. Chacune compte 400 élèves, dont beaucoup de païens heureux de recevoir l'enseignement des religieux et des religieuses catholiques. Pendant deux heures entières, nous eûmes sous les yeux le joli spectacle de leurs exercices variés, littéraires, artistiques ou sportifs, dans une atmosphère de sympathie, respectueuse et confiante.

Cette sympathie ambiante, je la sentis plus vivement encore lorsqu'à mon grand regret, l'heure fut venue de quitter Seoul. C'était à la fin de la journée. Le Général Gouverneur de la Corée, que j'avais été, la veille, saluer dans son palais, m'avait envoyé son aide de camp pour me souhaiter bon voyage et mettre à ma disposition jusqu'à Moukden son wagon-salon avec chambre à coucher. Au départ du train, les quatre évêques de Corée, le Consul de France, un ou deux compatriotes, de nombreux chrétiens, un groupe compact d'amis, traduisaient leurs sentiments en mille gestes amis. Je ne pouvais m'éloigner de Seoul sur une plus douce impression.

A la frontière de Mandchourie, le lendemain matin, M. Zushi, catholique japonais, chef de la douane d'Antong, nous facilita toutes choses et, en territoire chinois, l'ordre japonais continua de se faire sentir. Je songeais en sortant de Corée que, cent ans auparavant, aucun missionnaire n'y avait encore pénétré et que les chrétiens, peu instruits et persécutés, n'y atteignaient peut-être pas le nombre de 5.000. Le bilan d'un siècle d'effort missionnaire est donc facile à établir. Au début, rien, ou presque rien. Cent ans après, trois vicariats dont deux aux Missions-Étrangères et un aux Bénédictins allemands, une Préfecture Apostolique aux PP. Américains de Mariknoll, et un Vicariat coréen en préparation prochaine; et, dans ces

quatre missions ensemble 90 Missionnaires, — dont 50 des Missions-Étrangères, — 80 prêtres indigènes, 120.000 catholiques coréens, de nombreux catéchumènes et tout un épanouissement d'œuvres variées; en un mot une Église, encore jeune, mais déjà robuste et en pleine croissance. La Société des Missions-Étrangères a-t-elle perdu son temps en Corée ? Qu'on en juge par ces chiffres. Deux des quatre missions ne sont plus à elle, il est vrai. Mais c'est elle qui les a fondées et les a remises aux mains des bons missionnaires qu'elle-même a appelés, les Allemands il y a 12 ans, les Américains il y a 6 ans. Et pour obtenir ces résultats, le Séminaire de la rue du Bac a envoyé, en un siècle, 120 missionnaires dont cinquante vivent et travaillent encore. Divisez le travail accompli par le nombre d'ouvriers employé, tenez compte des longues années de persécution, de proscriptions et de martyres. Et dites-moi si cela en vaut la peine ?

Ce que je pensais de la Corée en la quittant, je me le disais

Petit-Séminaire de Seou

Rue coréenne et rue japonaise

de la Mandchourie en y entrant. Lorsque le Saint-Siège, en 1838, érigea en mission distincte la Mandchourie, accrue d'une partie de la Mongolie, et y appela les Missions-Étrangères de Paris, tout cet immense pays comptait 3.619 chrétiens. Ils sont aujourd'hui, sans tenir compte de la partie mongole, plus de cent mille, organisés en trois Vicariats et trois Préfectures Apostoliques, avec un clergé d'au moins 60 prêtres chinois et une centaine de missionnaires. Eux aussi sont devenus une Église.

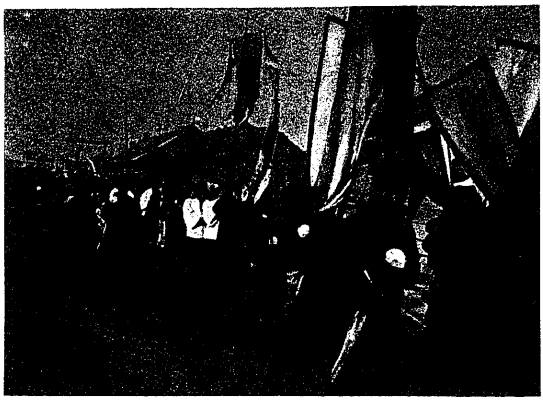
Temple bouddhique

LA MANDCHOURIE

Moukden

Une heure avant d'arriver à Moukden, à la station de Pensiho, j'eus la bonne surprise de voir Mgr Blois et son provicaire, le P. Chometon, monter dans mon wagon.

C'était l'avant-goût de la bonne réunion qui m'attendait au chef-lieu de la mission. La retraite annuelle, en effet, y avait amené tous les missionnaires du Vicariat. Heureuse coïncidence, qui se renouvela pour moi dans l'autre mission de Mandchourie, celle de Kirin. La Providence voulait me faire goûter encore une fois, avant de quitter la Chine, la douceur contraternelle et apostolique de ces réunions plénières annuelles, dont j'avais tant joui autrefois. Dès le soir de mon arrivée à Moukden, je présidais avec Mgr Blois le salut de clôture de la Retraite avec renouvellement, devant le Saint-Sacrement exposé, du bon propos missionnaire.



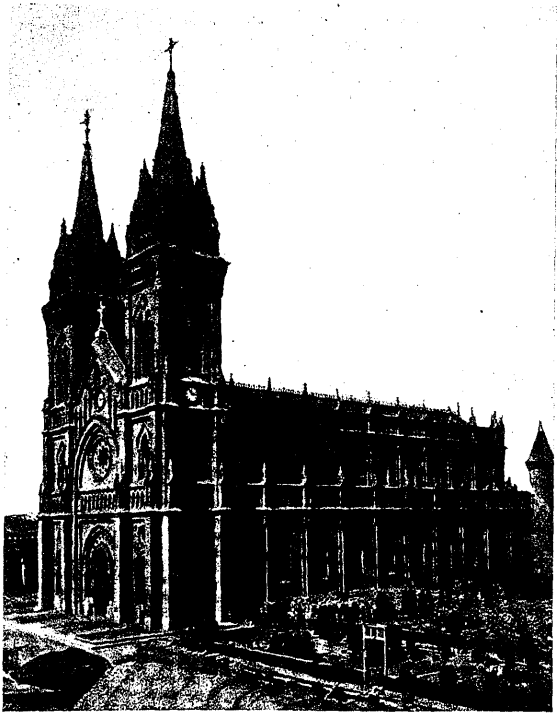
Funérailles catholiques

Aussi bien commencé, mon séjour en Mandchourie ne pouvait que bien se poursuivre. On me fit célébrer une Messe Pontificale le dimanche de la Trinité. Le général Claudel, membre important de la fameuse Commission d'Enquête de la S. D. N., y assistait en catholique fervent et, la cérémonie finie, j'eus l'avantage d'entrer en relations avec lui. L'aide de camp de S. Exc. Honjo, généralissime japonais, vint me présenter les compliments de son chef, qu'une affaire urgente avait appelé à Tsitsikar. Quant aux chrétiens de la paroisse, ils n'épargnèrent rien pour me montrer combien ma visite de vieux missionnaire de Chine et d'ancien Visiteur Apostolique en Mandchourie était appréciée. Mes chers chrétiens du Setchoan n'auraient pu mieux faire.

Il faut l'avouer, d'ailleurs, plus les jours passaient, plus la pensée m'obsédait que mon séjour au milieu des Chinois touchait à sa fin. Jamais je n'avais senti si profondément quels liens intimes m'attachent à eux depuis que leur pays, il y a près de cinquante ans, est devenu ma patrie missionnaire. Le jour où Mgr Blois me conduisit à son superbe petit séminaire et m'en présenta les 80 élèves, je ne réussis pas à dissimuler j'étais ému. Le P. Sage, supérieur de la communauté, s'en aperçut et eut la charité de n'en pas sourire et même de le

trouver bon. Mais ces enfants comprirent vite, eux aussi, qu'ils avaient devant eux quelqu'un qui les aimait beaucoup. Et c'est pourquoi je dus revenir le lendemain célébrer leur messe de communauté. Ce qui est vraiment consolant, c'est de pouvoir, grâce aux initiatives de Mgr Blois et au dévouement de nos confrères, prévoir un relèvement rapide du clergé de cette belle mission, où depuis quelques années, par suite d'une circonstance accidentelle, le recrutement clérical avait notablement fléchi.

Du côté des autorités japonaises, maîtresses à Moukden, j'avais senti que ma visite en Mandchourie ne passait pas inaperçue. J'avais rendu avec empressement à l'État-Major Général la politesse dont m'avait honoré le généralissime.



Cathédrale de Moukden

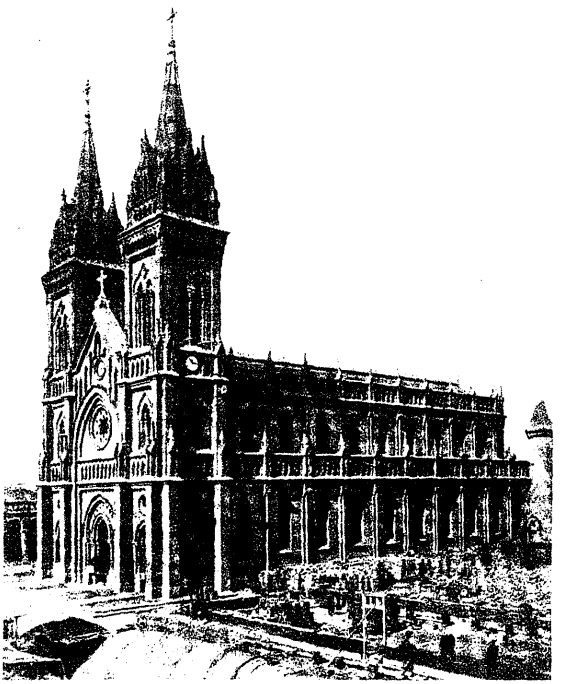
Funérailles catholiques

Aussi bien commencé, mon séjour en Mandchourie ne pouvait que bien se poursuivre. On me fit célébrer une Messe Pontificale le dimanche de la Trinité. Le général Claudel, membre important de la fameuse Commission d'Enquête de la S. D. N., y assistait en catholique fervent et, la cérémonie finie, j'eus l'avantage d'entrer en relations avec lui. L'aide de camp de S. Exc. Honjo, généralissime japonais, vint me présenter les compliments de son chef, qu'une affaire urgente avait appelé à Tsitsikar. Quant aux chrétiens de la paroisse, ils n'épargnèrent rien pour me montrer combien ma visite de vieux missionnaire de Chine et d'ancien Visiteur Apostolique en Mandchourie était appréciée. Mes chers chrétiens du Setchoan n'auraient pu mieux faire.

Il faut l'avouer, d'ailleurs, plus les jours passaient, plus la pensée m'obsédait que mon séjour au milieu des Chinois touchait à sa fin. Jamais je n'avais senti si profondément quels liens intimes m'attachent à eux depuis que leur pays, il y a près de cinquante ans, est devenu ma patrie missionnaire. Le jour où Mgr Blois me conduisit à son superbe petit séminaire et m'en présenta les 80 élèves, je ne réussis pas à dissimuler j'étais ému. Le P. Sage, supérieur de la communauté, s'en aperçut et eut la charité de n'en pas sourire et même de le

trouver bon. Mais ces enfants comprirent vite, eux aussi, qu'ils avaient devant eux quelqu'un qui les aimait beaucoup. Et c'est pourquoi je dus revenir le lendemain célébrer leur messe de communauté. Ce qui est vraiment consolant, c'est de pouvoir, grâce aux initiatives de Mgr Blois et au dévouement de nos confrères, prévoir un relèvement rapide du clergé de cette belle mission, où depuis quelques années, par suite d'une circonstance accidentelle, le recrutement clérical avait notablement fléchi.

Du côté des autorités japonaises, maîtresses à Moukden, j'avais senti que ma visite en Mandchourie ne passait pas inaperçue. J'avais rendu avec empressement à l'État-Major Général la politesse dont m'avait honoré le généralissime.



Cathédrale de Moukden

Mais il était facile de voir qu'aucune prévenance ne m'aurait été refusée, si l'occasion s'en était présentée. J'évitai pourtant de la faire naître. Moukden, en effet, est une ville chinoise, et c'est pour les Chinois que les missionnaires sont venus en Mandchourie. C'est avec eux qu'il leur convient de se solidariser, sur tous les terrains, sauf le terrain politique. Je dois reconnaître que les Japonais semblent très bien comprendre ce qu'a de délicat la position des missionnaires français en Mandchourie et que, avec tout le tact dont ils sont si bien doués, ils évitent jusqu'ici de la compliquer.

Mgr Blois et ses missionnaires tous ensemble me reconduisirent à la gare dans l'après-midi du 24 mai. M. le général Claudel, M. le consul de France Crépin, M. le capitaine Yokohama, au nom du gouverneur, Mlle Ursule Yuasa, la célèbre infirmière catholique, Directrice de l'Hôpital Général, et de nombreux chrétiens, étaient venus aussi me souhaiter bon voyage et je fis mes adieux à Moukden dans la même atmosphère de sympathie que j'avais respirée à Seoul et à Taikou.

Kirin

Mgr Gaspais, vicaire apostolique de Kirin, venu la veille à Moukden, m'introduisait à son tour dans sa mission, la dernière sur mon programme, ce programme qui m'avait paru si long lorsque je quittais Marseille et qui maintenant me semblait avoir été si vite épuisé.

La Mandchourie Septentrionale n'était d'ailleurs pas une découverte pour moi. J'y avais passé en voyageur vingt ans auparavant, et j'y étais venu deux fois en visiteur apostolique, pour la Chine en 1919, pour la Sibérie en 1921.

Trois heures après mon départ de Moukden, je me trouvais à Changchun au milieu de 18 confrères, l'effectif presque complet de la Mission. Ils étaient réunis pour la retraite annuelle, que leur prêchait un évêque belge, des missions de Scheut,

Cathédrale de Kirin

Mgr Janssens, Coadjuteur du Vicaire apostolique de Jéhol. Car c'est à Changchun, plus central que Kirin et jouissant d'une procure vaste et bien installée, que se font les grandes réunions de la Mission.

L'importance de Changchun ne pourra d'ailleurs que s'accroître si cette ville reste ce qu'elle est devenue officiellement, la capitale du nouvel État de Mandchukuo. Le Président de la République, M. Pou Yi, jadis Empereur de Chine, y a sa résidence. Elle n'est pas loin de la Mission, car celle-ci se trouve en plein quartier officiel. Quand le P. Sagard, procureur, me conduisit un matin chez les Franciscaines Missionnaires pour y dire la messe, il m'indiqua à droite le Ministère des Finances, plus loin la Chambre de Commerce, à gauche le Palais de Justice, que sais-je encore ? D'un côté comme de

l'autre, cependant, je ne voyais que les échoppes d'une rue chinoise, ancien style, et je dirigeais vers mon compagnon des regards quelque peu obliques...Mais non... C'était très sérieux. Les administrations fonctionnent. Plus tard on les logera comme il faut. On dit même que les Japonais ont un plan grandiose pour la reconstruction de Changchun, qui a reçu déjà le nom plus harmonieux de *Sin-Kin* (nouvelle capitale). En attendant, l'Église catholique est le plus beau monument de Changchun. A peine terminée, elle sera bénite avant la dispersion des missionnaires retraitants, mais après mon départ, que je ne puis retarder.

Kirin est, au point de vue catholique, plus développé que Changchun. C'est, d'ailleurs, le chef-lieu de la Mission et la résidence du Vicaire Apostolique. Le chemin de fer y passe : c'est la ligne qui, partant de Changchun, sera prolongée jusqu'au nord de la Corée. Partis à 8 h. du matin nous étions à 11 h. à Kirin. Une pluie froide tombait malheureusement depuis la veille et gâtait le paysage, qui est un des plus beaux de la Mandchourie. Le séminaire est, au point de vue matériel comme à tous les autres, un établissement de premier ordre et qui mériterait, s'il était plus central, d'être séminaire régional commun à toutes les missions de Mandchourie. Quand on l'a visité après tous ceux qu'a rencontrés mon itinéraire, on peut dire, une fois pour toutes, que depuis l'extrémité des Indes jusqu'au voisinage de la Sibérie, la Société des Missions-Étrangères a mis toujours et partout au premier plan de ses activités, ainsi qu'elle l'avait promis à l'Église, l'œuvre de la formation du clergé indigène.

L'évêché de Kirin eut naturellement notre visite. Aux côtés de la cathédrale, qui est un bijou d'architecture, face au Soungari, qui coule à quelques pas, il forme un ensemble qu'on ne se lasse pas de contempler.

Ce même Soungari faillit, en fin de journée, nous jouer un mauvais tour. Ses eaux, gonflées par des pluies récentes,

Séminaristes en promenade

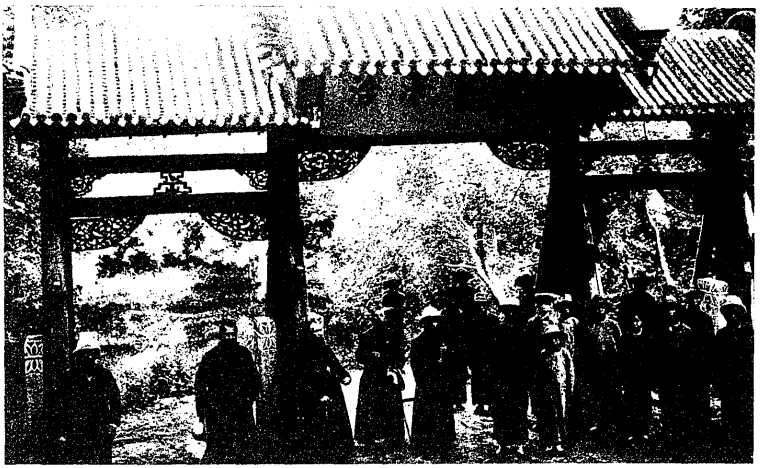
avaient endommagé la voie en amont de Kirin et le train sur lequel nous comptions pour rentrer à Changchun nous fit défaut. Allais-je donc arriver trop tard à Kharbine et manquer le train transsibérien ? Deux ou trois heures d'attente en cette incertitude me parurent longues. Mais deux personnages importants de la direction du chemin de fer, l'un Chinois, l'autre Japonais, étaient à la gare. Mgr Gaspais, ami du premier, mit les choses en train, et Mgr Breton exerça sur le second une influence décisive. Il faut dire aussi que de nombreux voyageurs, de catégorie plus modeste, en panne comme nous, attendaient dans l'anxiété. Soudain on s'aperçut qu'une locomotive chauffait. L'appétit nous revint du coup et le buffet de la gare, dédaigné jusque-là, y gagna quelques piastres. Avant huit heures du soir nous roulions vers Changchun. Nous y étions à 10 h. 1/4, et j'eus le plaisir d'y trouver le P. Candau, venu le jour même de Tôkyô pour faire avec moi jusqu'en France la dernière partie de mon voyage.

l'autre, cependant, je ne voyais que les échoppes d'une rue chinoise, ancien style, et je dirigeais vers mon compagnon des regards quelque peu obliques...Mais non... C'était très sérieux. Les administrations fonctionnent. Plus tard on les logera comme il faut. On dit même que les Japonais ont un plan grandiose pour la reconstruction de Changchun, qui a reçu déjà le nom plus harmonieux de *Sin-Kin* (nouvelle capitale). En attendant, l'Église catholique est le plus beau monument de Changchun. A peine terminée, elle sera bénite avant la dispersion des missionnaires retraitants, mais après mon départ, que je ne puis retarder.

Kirin est, au point de vue catholique, plus développé que Changchun. C'est, d'ailleurs, le chef-lieu de la Mission et la résidence du Vicaire Apostolique. Le chemin de fer y passe : c'est la ligne qui, partant de Changchun, sera prolongée jusqu'au nord de la Corée. Partis à 8 h. du matin nous étions à 11 h. à Kirin. Une pluie froide tombait malheureusement depuis la veille et gâtait le paysage, qui est un des plus beaux de la Mandchourie. Le séminaire est, au point de vue matériel comme à tous les autres, un établissement de premier ordre et qui mériterait, s'il était plus central, d'être séminaire régional commun à toutes les missions de Mandchourie. Quand on l'a visité après tous ceux qu'a rencontrés mon itinéraire, on peut dire, une fois pour toutes, que depuis l'extrémité des Indes jusqu'au voisinage de la Sibérie, la Société des Missions-Étrangères a mis toujours et partout au premier plan de ses activités, ainsi qu'elle l'avait promis à l'Église, l'œuvre de la formation du clergé indigène.

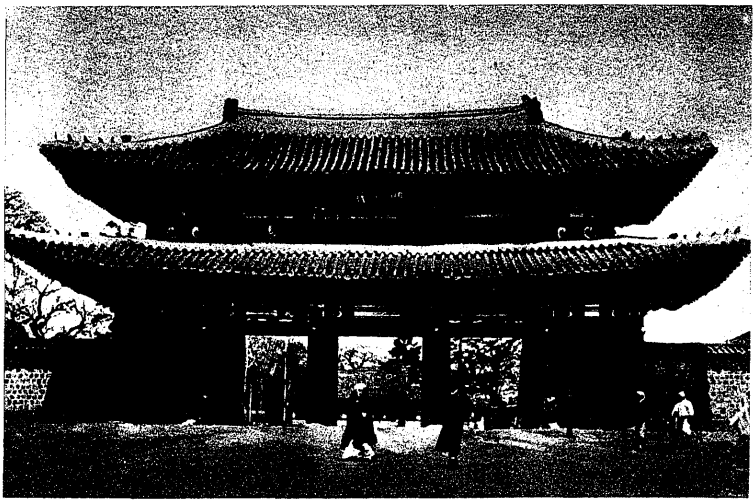
L'évêché de Kirin eut naturellement notre visite. Aux côtés de la cathédrale, qui est un bijou d'architecture, face au Soungari, qui coule à quelques pas, il forme un ensemble qu'on ne se lasse pas de contempler.

Ce même Soungari faillit, en fin de journée, nous jouer un mauvais tour. Ses eaux, gonflées par des pluies récentes,



Séminaristes en promenade

avaient endommagé la voie en amont de Kirin et le train sur lequel nous comptions pour rentrer à Changchun nous fit défaut. Allais-je donc arriver trop tard à Kharbine et manquer le train transsibérien ? Deux ou trois heures d'attente en cette incertitude me parurent longues. Mais deux personnages importants de la direction du chemin de fer, l'un Chinois, l'autre Japonais, étaient à la gare. Mgr Gaspais, ami du premier, mit les choses en train, et Mgr Breton exerça sur le second une influence décisive. Il faut dire aussi que de nombreux voyageurs, de catégorie plus modeste, en panne comme nous, attendaient dans l'anxiété. Soudain on s'aperçut qu'une locomotive chauffait. L'appétit nous revint du coup et le buffet de la gare, dédaigné jusque-là, y gagna quelques piastres. Avant huit heures du soir nous roulions vers Changchun. Nous y étions à 10 h. 1/4, et j'eus le plaisir d'y trouver le P. Candau, venu le jour même de Tôkyô pour faire avec moi jusqu'en France la dernière partie de mon voyage.



Porte de ville

Mgr Breton et le P. Lagarde, dont la compagnie avait ajouté tant de charme aux journées qui avaient précédé, me quittèrent le lendemain matin et reprirent la route du sud, à destination l'un de Fukuoka, l'autre de Chemulpo. Je pus, pour ma part, passer encore quelques bonnes heures à Changchun, le train de Kharbine ne partant qu'à trois heures, et ainsi j'eus la consolation d'assister, comme à Moukden, à la cérémonie de clôture de la retraite. Je n'ai pas oublié non plus la très gentille, affectueuse et vivante réception qui me fut faite à l'école paroissiale des garçons. On m'y dit, dans un chinois que je comprenais sans trop de peine, des choses si aimables que j'en rétorquai à mon tour quelques-unes dans mon langage setchoanais, heureux de m'en servir cette fois encore; mais sans grande illusion sur la mesure où je pouvais être compris de mon auditoire...

N'importe : le geste y était, le cœur aussi, et, je crois, des deux côtés.

Procession à Kharbine

Kharbine

Malgré l'heure tardive de mon arrivée à Kharbine, — dix heures du soir —, je trouvai en descendant de wagon M. le consul de France Reynaud et mes deux vieux amis, les PP. Ostrowski et Eysimontt, de l'église polonaise. Puis le P. Guérin m'emmena chez lui, au presbytère-procure de Foukiatien.

Kharbine est admirablement situé sur le Soungari, à la jonction du chemin de fer venant de Pékin par Moukden avec la grande ligne transsibérienne dans la section qui emprunte le territoire chinois et qui s'appelle pour cette raison : chemin de fer Est-Chinois. Avant la grande guerre, les Russes étaient en train d'en faire un Chicago mandchourien. C'est toujours une grande ville cosmopolite avec quartier européen, *Novigorod*, et ville chinoise, *Foukiatien*. Les Russes, tant rouges que blancs, y sont fort nombreux, peut-être 70.000. Les Polonais sont encore près de 2.000 et ont une paroisse dont le curé, Mgr Ostrowski, a juridiction territoriale sur Novigorod et personnelle sur les catholiques polonais. Il y a aussi, pour les Russes convertis au catholicisme, une paroisse de rite slave dirigée par Mgr l'Archimandrite Abrantovitch. La ville

chinoise, Foukiatien, possède la mission catholique avec les œuvres des Franciscaines Missionnaires. Un autre centre catholique est en voie de formation, grâce aux activités du P. Dassier, dans le quartier excentrique de Tonghao et près d'une importante maison de Sœurs Ursulines. Malgré ce qu'il y a encore d'un peu confus dans cette variété, on sent que le progrès missionnaire est en marche et que le catholicisme à Kharbine aura bientôt conquis sa bonne place au soleil.

La bénédiction

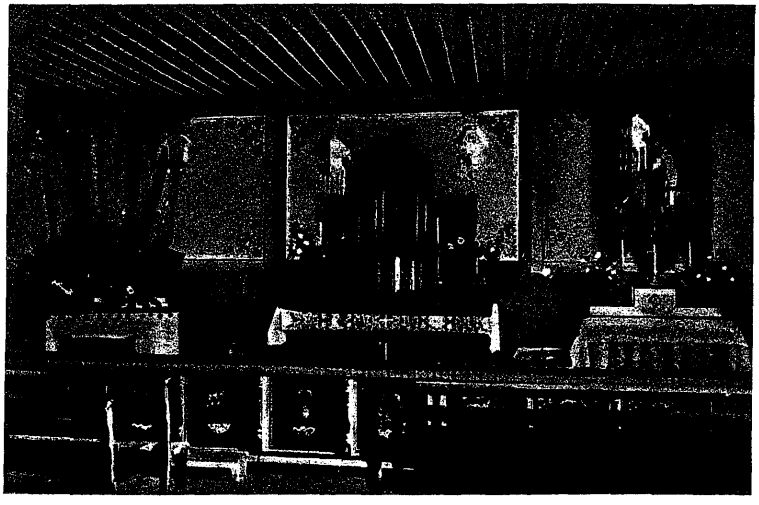
Une journée bien complète n'était pas de trop pour aller saluer au Consulat de France M. le Consul et Mme Reynaud, revoir l'Église polonaise, qui m'avait été en 1921 si hospitalière, reprendre contact avec de vieux amis, faire une démarche de religieuse déférence auprès de Mgr Abrantovitch, visiter les écoles et les œuvres principales, tant du côté polonais que du côté chinois, voir à Tonghao l'installation naissante du P. Dassier, mettre en règle mes passeports en vue de la traversée des territoires soviétiques.... Grâce à l'activité ingénieuse et dévouée de nos confrères, tout s'accomplit en temps utile.

J'eus, il est vrai, une deuxième journée presque entière à passer à Kharbine. Mais c'était une journée de dimanche, le dimanche même de la Fête-Dieu. Grâce à cette coïncidence, dont je remercie Dieu, les dernières heures de ma longue

tournée furent des heures consacrées tout entières à la piété. La procession du Saint-Sacrement, dont le parcours traditionnel va de la Mission polonaise à l'église chinoise, a son point de départ à l'église des Polonais. C'est là que je présidai à huit heures une messe solennelle. Alors, pendant une heure, — deux peut-être — j'eus la consolation de porter le Saint-Sacrement sur les boulevards de la grande ville schismatique et païenne. Quel heureux épilogue à ma dernière visite dans nos missions bien-aimées ! Je priais pour elles; je priais pour vous, chers aspirants, qui êtes leur espoir et que j'apercevais déjà au bout du rapide voyage qui allait me ramener au centre de notre Société.

Au coin du grand magasin Tchourine, les PP. Samson, Dassier et Candau m'attendaient avec une voiture. Là se dressait le deuxième reposoir. Après avoir élevé une fois encore le Saint-Sacrement au-dessus de la foule fidèle, je quittai la chape et l'aube et je rejoignis nos confrères.

Puis ce fut le repas d'adieux en famille, à la mission de



Chapelle de Tsitsikar

chinoise, Foukiatien, possède la mission catholique avec les œuvres des Franciscaines Missionnaires. Un autre centre catholique est en voie de formation, grâce aux activités du P. Dassier, dans le quartier excentrique de Tonghao et près d'une importante maison de Sœurs Ursulines. Malgré ce qu'il y a encore d'un peu confus dans cette variété, on sent que le progrès missionnaire est en marche et que le catholicisme à Kharbine aura bientôt conquis sa bonne place au soleil.

La bénédiction

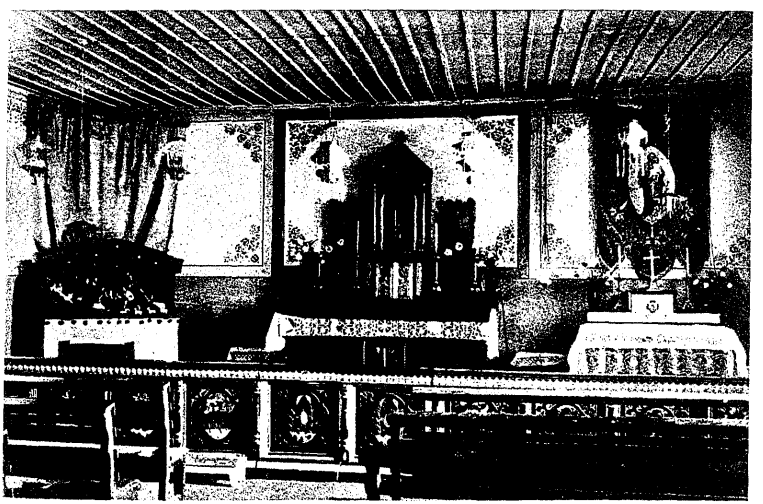
Une journée bien complète n'était pas de trop pour aller saluer au Consulat de France M. le Consul et Mme Reynaud, revoir l'Église polonaise, qui m'avait été en 1921 si hospitalière, reprendre contact avec de vieux amis, faire une démarche de religieuse déférence auprès de Mgr Abrantovitch, visiter les écoles et les œuvres principales, tant du côté polonais que du côté chinois, voir à Tonghao l'installation naissante du P. Dassier, mettre en règle mes passeports en vue de la traversée des territoires soviétiques.... Grâce à l'activité ingénieuse et dévouée de nos confrères, tout s'accomplit en temps utile.

J'eus, il est vrai, une deuxième journée presque entière à passer à Kharbine. Mais c'était une journée de dimanche, le dimanche même de la Fête-Dieu. Grâce à cette coïncidence, dont je remercie Dieu, les dernières heures de ma longue

tournée furent des heures consacrées tout entières à la piété. La procession du Saint-Sacrement, dont le parcours traditionnel va de la Mission polonaise à l'église chinoise, a son point de départ à l'église des Polonais. C'est là que je présidai à huit heures une messe solennelle. Alors, pendant une heure, — deux peut-être — j'eus la consolation de porter le Saint-Sacrement sur les boulevards de la grande ville schismatique et païenne. Quel heureux épilogue à ma dernière visite dans nos missions bien-aimées ! Je priais pour elles; je priais pour vous, chers aspirants, qui êtes leur espoir et que j'apercevais déjà au bout du rapide voyage qui allait me ramener au centre de notre Société.

Au coin du grand magasin Tchourine, les PP. Samson, Dassier et Candau m'attendaient avec une voiture. Là se dressait le deuxième reposoir. Après avoir élevé une fois encore le Saint-Sacrement au-dessus de la foule fidèle, je quittai la chape et l'aube et je rejoignis nos confrères.

Puis ce fut le repas d'adieux en famille, à la mission de



Chapelle de Tsitsikar

Foukiatien. Reconduit à la gare par nos confrères, nous étions avant trois heures, le P. Candau et moi, devant la portière de notre wagon. Mais tout un groupe d'amis nous y avait précédés. Je les vois encore : MM. les Consuls de France, de Pologne, de Lithuanie, Mgr l'Archimandrite, les PP. Ostrowski et Eysimontt, de nombreux catholiques, et parmi eux des Chinois, des Japonais, des Coréens, des Américains, des Polonais, des Français, des Russes et d'autres encore, réunis là pour témoigner leur reconnaissance au Séminaire qui, de la France lointaine, leur envoie leurs prêtres. Vision vraiment catholique et combien touchante pour un vieux missionnaire ! Je les regardais par la fenêtre de mon wagon, car il avait fallu y monter. Et quand la locomotive s'ébranla, les petites filles polonaises se mirent à courir le long du train, jetant des fleurs sous les roues de mon wagon.

Cinq cents mètres plus loin, le train passa le Soungari et mon cœur se serra un peu plus, car j'avais quitté le territoire de la dernière mission confiée aux Missions-Étrangères, ce territoire missionnaire où si volontiers j'aurais fini ma vie. Je me prenais même à regretter d'avoir peut-être trop facilement renoncé à visiter cinq de nos plus intéressantes missions : le Sikkim, le Kouangsi, Lanlong, Kweiyang et Tatsienlu. A la rigueur la chose eût été possible, et, en me redisant leurs noms affectionnés, je leur demandais tacitement pardon.

Mais pouvais-je me laisser aller à une impression de tristesse, quand je songeais à la longue vie si pleine de bonheurs, si prenante de variété, si passionnante d'intérêt, que Dieu m'avait donné de vivre, en y mêlant parfois la goutte d'amertume qui en fait le prix surnaturel ?

Qu'il soit béni pour m'avoir fait la grâce d'une pareille vocation !

Le transsibérien

Le Transsibérien

Après Kharbine on roule encore pendant 24 heures sur la terre chinoise. C'est, à perte de vue, la steppe au sol riche, que les émigrants du sud viennent mettre en valeur et peupler peu à peu. Il y a peu d'années encore elle faisait partie de notre Mission de Mandchourie, mais nous avons trouvé en Suisse de bons missionnaires pour nous y remplacer et alléger notre fardeau. C'est maintenant la Préfecture Apostolique de Tsitsikar.

Mandchuria est le nom de la station frontière. J'y retrouvai le souvenir de mon entrée en Sibérie comme Visiteur Apostolique, il y a onze ans. Malgré mon sauf-conduit en règle, le « Comité local » bolchevique m'avait retenu trois jours.

« Qu'avez-vous à faire en Sibérie » ?

« Moi ? rien ».

« Alors ?... ».

« C'est le Pape qui m'y envoie ».

« Et pourquoi ? ».

« Parce que votre gouvernement a proclamé la liberté religieuse. Les Tsars l'ont toujours refusée aux catholiques. Le Pape veut savoir si vous la donnez réellement » .

« Oui. Nous la donnons à tout le monde ».

« Eh bien ! si vous me laissez entrer, je dirai au Pape que c'est vrai. Sinon je lui dirai que ce n'est pas vrai. Quoi de plus simple ? ».

Ils me laissèrent entrer; mais c'était en 1921. Et depuis !...

La frontière passée, la marche du train est très lente. Elle l'était encore plus en 1921. On s'arrêtait souvent en pleine forêt. C'était énervant. Je me rappelle mon premier sujet d'oraison : un texte de l'Evangile : *Sicut oves in medio luporum.*

Au lever du jour, on est dans la vallée de la Schitka, haut affluent de l'Amour. Et je songeais que parmi les îles formées par ce grand fleuve, il en est une, à cinq cents lieues plus bas, dont le nom lugubre (île du Massacre) rappelle le souvenir d'un missionnaire, le premier, et sans doute le seul qui soit venu chercher jusqu'en ces parages lointains *locum Domino, tabernaculum Deo Jacob.* Ce missionnaire appartenait à la Société des Missions-Étrangères et se nommait Paul de La Brunière.

Avant dix heures, on dépasse Tchita où j'avais séjourné jadis toute une semaine au milieu des catholiques polonais, lithuaniens, allemands, donné la confirmation, célébré une fête, reçu la promesse d'abjuration du curé orthodoxe, le Protohieri Koronin.

Voici le Lac Baïkal, Irkoutsk, puis la forêt interminable de sapins et de bouleaux. Dans les grandes gares, pendant les longs arrêts, le voyageur peut descendre sur le quai et se promener parmi une foule triste, dont le meilleur passe-temps semble être de regarder passer le transsibérien. On aperçoit l'entrée des coopératives et les longues files de prolétaires qui vont, cartes en main, toucher leur ration de pain bis. Au mois de juin, ce n'est pour eux qu'affaire de patience; mais pendant les huit mois d'hiver sibérien ? Car tout se passe à

ciel ouvert. Ce peuple qu'on entrevoit n'a jamais connu la liberté. Il s'en passe aujourd'hui plus que jamais. Mais il se passe probablement de bien d'autres choses encore.

Isba sibérienne

Trop intéressé par mes observations, je courus, à Borabinsk, un risque grave. Le train, sans que j'y prisse garde, s'était mis en marche et j'avais quinze pas à faire pour le rejoindre. Heureusement les marchepieds sont commodément placés. Je montai sur celui du premier wagon qui passa à ma portée. La porte en était fermée au dedans. Peu importe. Après quelques centaines de mètres on vint m'ouvrir de l'intérieur.

On entre dans l'Oural à Sverdlovsk. C'est l'ancienne Ekaterinburg aux souvenirs sinistres : le Tsar Nicolas II y fut massacré avec tous les siens. On y aperçoit maintenant des usines colossales, des bâtisses imposantes, qu'a fait surgir le *Piatiletka* (le plan quinquennal). Mais qu'y a-t-il derrière ces apparences ?

L'Oural, dans cette zone, est une région accidentée plutôt qu'une chaîne de vraies montagnes. Le paysage, en ce début de printemps, frappe par sa douceur grave. La Kama, dont nous suivions la vallée, me rappelait l'affreux supplice que les révolutionnaires infligèrent à Théophane, évêque de Selikamsk, petite cité riveraine. Par un froid de quarante degrés, ils le plongèrent dans l'eau de la rivière par un trou fait dans la glace, l'en retirèrent, l'y replongèrent, l'en retirèrent encore jusqu'à ce qu'il devînt lui-même un bloc de glace et périt étouffé.

« Parce que votre gouvernement a proclamé la liberté religieuse. Les Tsars l'ont toujours refusée aux catholiques. Le Pape veut savoir si vous la donnez réellement » .

« Oui. Nous la donnons à tout le monde ».

« Eh bien ! si vous me laissez entrer, je dirai au Pape que c'est vrai. Sinon je lui dirai que ce n'est pas vrai. Quoi de plus simple ? ».

Ils me laissèrent entrer; mais c'était en 1921. Et depuis !...

La frontière passée, la marche du train est très lente. Elle l'était encore plus en 1921. On s'arrêtait souvent en pleine forêt. C'était énervant. Je me rappelle mon premier sujet d'oraison : un texte de l'Evangile : *Sicut oves in medio luporum.*

Au lever du jour, on est dans la vallée de la Schitka, haut affluent de l'Amour. Et je songeais que parmi les îles formées par ce grand fleuve, il en est une, à cinq cents lieues plus bas, dont le nom lugubre (île du Massacre) rappelle le souvenir d'un missionnaire, le premier, et sans doute le seul qui soit venu chercher jusqu'en ces parages lointains *locum Domino, tabernaculum Deo Jacob.* Ce missionnaire appartenait à la Société des Missions-Étrangères et se nommait Paul de La Brunière.

Avant dix heures, on dépasse Tchita où j'avais séjourné jadis toute une semaine au milieu des catholiques polonais, lithuaniens, allemands, donné la confirmation, célébré une fête, reçu la promesse d'abjuration du curé orthodoxe, le Protohieri Koronin.

Voici le Lac Baïkal, Irkoutsk, puis la forêt interminable de sapins et de bouleaux. Dans les grandes gares, pendant les longs arrêts, le voyageur peut descendre sur le quai et se promener parmi une foule triste, dont le meilleur passe-temps semble être de regarder passer le transsibérien. On aperçoit l'entrée des coopératives et les longues files de prolétaires qui vont, cartes en main, toucher leur ration de pain bis. Au mois de juin, ce n'est pour eux qu'affaire de patience; mais pendant les huit mois d'hiver sibérien ? Car tout se passe à

ciel ouvert. Ce peuple qu'on entrevoit n'a jamais connu la liberté. Il s'en passe aujourd'hui plus que jamais. Mais il se passe probablement de bien d'autres choses encore.

Isba sibérienne

Trop intéressé par mes observations, je courus, à Borabinsk, un risque grave. Le train, sans que j'y prisse garde, s'était mis en marche et j'avais quinze pas à faire pour le rejoindre. Heureusement les marchepieds sont commodément placés. Je montai sur celui du premier wagon qui passa à ma portée. La porte en était fermée au dedans. Peu importe. Après quelques centaines de mètres on vint m'ouvrir de l'intérieur.

On entre dans l'Oural à Sverdlovsk. C'est l'ancienne Ekaterinburg aux souvenirs sinistres : le Tsar Nicolas II y fut massacré avec tous les siens. On y aperçoit maintenant des usines colossales, des bâtisses imposantes, qu'a fait surgir le *Piatiletka* (le plan quinquennal). Mais qu'y a-t-il derrière ces apparences ?

L'Oural, dans cette zone, est une région accidentée plutôt qu'une chaîne de vraies montagnes. Le paysage, en ce début de printemps, frappe par sa douceur grave. La Kama, dont nous suivions la vallée, me rappelait l'affreux supplice que les révolutionnaires infligèrent à Théophane, évêque de Selikamsk, petite cité riveraine. Par un froid de quarante degrés, ils le plongèrent dans l'eau de la rivière par un trou fait dans la glace, l'en retirèrent, l'y replongèrent, l'en retirèrent encore jusqu'à ce qu'il devînt lui-même un bloc de glace et périt étouffé.

Nous étions en Europe. Les plaine de la Russsie proprement dite s'ouvraient devant nous. Des villes importantes se succédaient : Perm, Viatka, Kostroma, Jaroslav... Entre ces deux dernières j'aurais voulu connaître, pour y arrêter mes regards, la place du « camp d'isolation », où sont retenus depuis des années une trentaine de prêtres catholiques, et celle d'une autre localité, où des religieuses Franciscaines de Marie vivent internées sans qu'aucun prêtre puisse les visiter et les consoler.

Depuis l'Oural cependant les églises, au voisinage du chemin de fer, me paraissaient plus nombreuses et semblaient avoir été mieux respectées qu'en Sibérie. Jusque-là, en effet, je n'avais que trop remarqué la disparition totale des églises sans nombre qu'on voyait autrefois dominer les moindres agglomérations sibériennes. Dans les principales villes seulement se montraient encore des édifices religieux, églises ou monastères, mais la plupart privées de leurs cloches et surmontées, au lieu de croix, du drapeau et des emblèmes soviétiques. Pendant les huit mois de ma tournée en pays missionnaire, j'avais eu sous les yeux le consolant spectacle de l'Eglise en construction; j'avais, pour finir, la vision poignante de l'Eglise en démolition.

Nous eûmes quelques heures à passer en fin de journée à Moscou. Il nous en coûta cent francs pour nous faire conduire à l'Ambassade de France. Là, S. Exc. M. le baron Dejean nous fit le plus bienveillant accueil, nous retint à dîner et nous prêta

Au passage du train

Un attelage russe

sa voiture pour l'excursion que nous désirions faire. — « Je vous donne une voiture, nous dit-il; mais ne soyez pas surpris si vous en avez deux ». A dire vrai, nous n'avons pas eu conscience d'être suivis. M. Sivan, jeune attaché d'Ambassade, se fit notre cicerone avec une obligeance charmante. Je revis avec plaisir l'admirable Place Rouge et, avec moins de satisfaction, le tombeau de Lénine. Du sanctuaire, jadis vénéré entre tous, de Notre-Dame Iverskaia il ne reste plus trace. De magnifiques églises ont été rasées; d'autres, converties en musées, l'une même en musée antireligieux.

Enfin je me trouvai en présence de Mgr Neveu, le seul évêque catholique qui, dans l'immense étendue des pays russes, ne soit pas emprisonné. Evêque d'ailleurs sans évêché, sans clergé, presque sans troupeau et sans aucune possibilité d'apostolat, réduit pour tout ministère au soin spirituel de quelques catholiques étrangers qui osent fréquenter l'église française. Mais sa présence intrépide affirme la survivance de l'Eglise catholique en Russie et sa confiance indomptable en l'avenir. Ses prêtres, au nombre d'une soixantaine, sont tous au bagne. Peut-être en est-il cinq ou six encore qui, à la faveur de circonstances locales plus propices, exercent quelque part

Nous étions en Europe. Les plaine de la Russsie proprement dite s'ouvraient devant nous. Des villes importantes se succédaient : Perm, Viatka, Kostroma, Jaroslav... Entre ces deux dernières j'aurais voulu connaître, pour y arrêter mes regards, la place du « camp d'isolation », où sont retenus depuis des années une trentaine de prêtres catholiques, et celle d'une autre localité, où des religieuses Franciscaines de Marie vivent internées sans qu'aucun prêtre puisse les visiter et les consoler.

Depuis l'Oural cependant les églises, au voisinage du chemin de fer, me paraissaient plus nombreuses et semblaient avoir été mieux respectées qu'en Sibérie. Jusque-là, en effet, je n'avais que trop remarqué la disparition totale des églises sans nombre qu'on voyait autrefois dominer les moindres agglomérations sibériennes. Dans les principales villes seulement se montraient encore des édifices religieux, églises ou monastères, mais la plupart privées de leurs cloches et surmontées, au lieu de croix, du drapeau et des emblèmes soviétiques. Pendant les huit mois de ma tournée en pays missionnaire, j'avais eu sous les yeux le consolant spectacle de l'Eglise en construction; j'avais, pour finir, la vision poignante de l'Eglise en démolition.

Nous eûmes quelques heures à passer en fin de journée à Moscou. Il nous en coûta cent francs pour nous faire conduire à l'Ambassade de France. Là, S. Exc. M. le baron Dejean nous fit le plus bienveillant accueil, nous retint à dîner et nous prêta

Au passage du train

Un attelage russe

sa voiture pour l'excursion que nous désirions faire. — « Je vous donne une voiture, nous dit-il; mais ne soyez pas surpris si vous en avez deux ». A dire vrai, nous n'avons pas eu conscience d'être suivis. M. Sivan, jeune attaché d'Ambassade, se fit notre cicerone avec une obligeance charmante. Je revis avec plaisir l'admirable Place Rouge et, avec moins de satisfaction, le tombeau de Lénine. Du sanctuaire, jadis vénéré entre tous, de Notre-Dame Iverskaia il ne reste plus trace. De magnifiques églises ont été rasées; d'autres, converties en musées, l'une même en musée antireligieux.

Enfin je me trouvai en présence de Mgr Neveu, le seul évêque catholique qui, dans l'immense étendue des pays russes, ne soit pas emprisonné. Evêque d'ailleurs sans évêché, sans clergé, presque sans troupeau et sans aucune possibilité d'apostolat, réduit pour tout ministère au soin spirituel de quelques catholiques étrangers qui osent fréquenter l'église française. Mais sa présence intrépide affirme la survivance de l'Eglise catholique en Russie et sa confiance indomptable en l'avenir. Ses prêtres, au nombre d'une soixantaine, sont tous au bagne. Peut-être en est-il cinq ou six encore qui, à la faveur de circonstances locales plus propices, exercent quelque part

leur ministère; mais il n'est pas possible de communiquer avec eux. Quant à essayer de sortir de Moscou, ce serait se condamner à n'y jamais rentrer... Vous voyez donc pourquoi je tenais à saluer cet homme de Dieu et à lui exprimer mes sentiments d'admiration et de respect. Ma démarche le toucha beaucoup. Il voulait que je le bénisse, mais un évêque ne bénit pas un autre évêque : nous tombâmes dans les bras l'un de l'autre.

Arrivés à Moscou par la gare du Nord, nous reprîmes notre train à la gare de Russie blanche ou *Bielo Russki*. Avant minuit nous roulions de nouveau vers la frontière de Pologne, et le 6 mai à midi, les douaniers de Niegoreloje, se livraient sur nos valises et nos passeports à des investigations approfondies. Cela prit deux grandes heures et vers 2 h. 1/2 nous sortions, sans regret, du paradis rouge.

Pendant l'arrêt d'une heure à Varsovie, des amis polonais me firent la bonne surprise d'une visite à bord du train : ce fut le dernier épisode de mon voyage.

Vous vous rappelez, j'en suis sûr, mon arrivée, au matin du 8 juin, devant la grille du séminaire. En vous y apercevant groupés pour me recevoir et joyeux de mon retour, je revis en esprit tant de moissons déjà mûres que je venais de visiter et que vous êtes appelés à recueillir. Et je bénis Dieu de vous avoir préparés pour une telle œuvre. Puissiez-vous être fidèles à sa grâce. Aimez votre vocation. Aimez l'Eglise. Aimez les Missions. Aimez votre Séminaire. Aimez vos confrères et vos maîtres. Aimez vos études. Aimez votre règlement. Aimez tout ce que doit aimer un aspirant missionnaire. Si vous aimez, vous serez apôtres. Si vous aimez, vous serez saints. *Deus caritas est et qui manet in caritate in Deo manet et Deus in eo.*

TABLE

Pages

Le départ 11
La traversée 12
Ceylan 16

DANS L'INDE

Kumbakônam 20
Pondichéry 23
Salem 29
Coimbatore 33
Mysore 37
Méliapore 41

EN BIRMANIE

Rangoon 43
Mandalay 48

EN MALAISIE

Singapore 56
Pinang 58

AU SIAM

Xiengmai 62
Juthia 64
Bangkok 65

AU CAMBODGE

Phnompenh 70
Culaogieng 72

EN COCHINCHINE

Saïgon 75

Pages

EN ANNAM

Quinhon 82
Kontum 83
Hué 85
Vinh 89

AU LAOS

Thanh-hoa 94

AU TONKIN

Phatdiem 96
Phucnhac 98

EN CHINE

Pakhoï 101
Hongkong 103
Swatow 109

ENCORE AU TONKIN

Hanoï 113
Hunghoa 116

DE NOUVEAU EN CHINE

Yunnanfu 122
En route vers le Kientchang .. 124
Soldatesque chinoise 130
Ningyuanfu 131
Du Kientchang à Chengtu 136
Chengtu 144
Suifu 150

Pages

Chungking..... 155
Wanhsien..... 158
Sur le fleuve Bleu..... 159
Pékin..... 164
Shanghaï..... 167

Au Japon

Nagasaki..... 170
Fukuoka..... 174
Osaka..... 176
Tôkyô..... 179

Pages

En Corée

Taikou..... 188
Seoul..... 190

En Mandchourie

Moukden..... 197
Kirin..... 200
Kharbine..... 205

Le Transsibérien..... 209

Le présent Ouvrage
a été gravé et achevé d'imprimer
sur les Presses
de la Société Nationale d'Éditions Artistiques
Hélio N. E. A.
sous la Direction de M. Georges MOLLARD,
le 10 Novembre 1933.

BV 3150 Guebriant
.G9 Nos missionaires
d'extreme Orient

11 360 520

SWIFT LIBRARY

BV 3150 Guebriant
.G9 Nos missionaires
d'extreme Orient

THE UNIVERSITY OF
LIBRARY
11 360 520